KARLFRIED GRAF DÜRCKHEIM

LA PERCÉE DE L'ÊTRE

ou

les étapes de la maturité

Traduit de l'allemand
par P. et H. DE ROGUIN
en collaboration avec
R.M. DE POURTALES

Traduit de *Durchbruch zum Wesen,*

Vierte, unveränderte Auflage.

ISBN : 978-2-7029-0992-8

© 1954, by Verlag Hans Huber, Bern. 5e édition 1970.

© 1971, by Le Courrier du Livre, pour la traduction en langue française.

PREFACE

« L'âme doit se briser avec violence dans sa propre lumière. De la nuit et de la lumière jaillit un feu, un amour. Ainsi l'âme doit percer vers l'ordre divin. »

Maître ECKART.

Chaque époque inclut celle qui l'a précédée, et chaque époque en voit surgir une nouvelle. L'époque nouvelle, en train de venir, doit « percer » l'ancienne en train de partir. Ce qui est « devenu » se défend avec la rigidité de l'âge à laquelle s'ajoute la bonne conscience de la routine. Le nouveau exerce sa pression avec l'impétuosité maladroite de l'énergie encore inexpérimentée. La dignité de la tradition, la gloire des ancêtres auréolent ce qui est ancien, mais la fatigue et l'ennui marquent ce qui a commencé à tourner à vide. L'éclat d'une promesse marque l'aube nouvelle.

Notre époque, devenue ancienne aujourd'hui, mais dans laquelle nous vivons encore, est placée sous le signe de la domination de la nature par l'homme. Au Moyen Age,

elle débuta par l'affranchissement de l'homme dont l'esprit lié de chaînes était empêché de voir la nature dans l'instantanéité des sens et de la comprendre dans ses propres lois. L'homme n'accédait à elle qu'à travers des images dont les formes et la signification étaient préformés dans l'ordonnance de sa foi religieuse. Le « sens » et la « forme » de toute chose étaient déterminés selon la place qu'elle occupait dans l' « ordre consacré ».

Le nouveau se révéla lorsque l'esprit commença à observer, à assembler, à juger sans prévention. La découverte de la nature date de cet instant-là. Alors, le regard de l'homme se dirigea de l'intérieur vers l'extérieur ; l'élan de la piété se tourna vers le monde des objets. Celui-ci se rendit indépendant, et engloutit toute la piété en lui. Les puissances de la vie, dès lors détachées des sources sacrées, ôtèrent au monde son halo magique et donnèrent à l'homme son autonomie. L'humanité, centrée sur elle-même, réalisa une œuvre considérable grâce à ses connaissances, à son pouvoir, et à sa volonté libérée de toute attache. Mais, privée de son vrai centre sacré, cette œuvre vacille aujourd'hui.

L'homme de notre époque a beaucoup de difficultés à se représenter que la nature, telle que nous la concevons aujourd'hui comme étant la trame de faits et de causes, n'existait pas à l'origine. Nous sommes encore sous l'emprise de l'ivresse qui marqua la première découverte, et qui nous a conduits d'expériences en expériences, d'observations en observations. Cette découverte est à l'origine d'une nouvelle représentation de la réalité qui non seulement gouverne le monde de la technique mais détermine toutes nos catégories de pensées, notre vision, notre conception du monde et de la vie. Elle régit non seulement notre attitude à l'égard des faits naturels objectifs, mais aussi, avec autant de naïveté que d'orgueil, le monde des valeurs, la réalité humaine, la révélation divine. En dépassant la frontière qui distingue le monde naturel du monde spirituel, la valeur de cette représentation de la

Réalité est devenue problématique. Ceci, parce qu'il est devenu évident que l'homme, parvenu aux sommets de sa prétendue autonomie d'action et de pensée dans un monde considéré comme purement naturel, a négligé sa surnature, et qu'il a atteint l'éloignement maximum de Dieu. Problématique, en outre, parce que le concept de l' « expérience », qui devrait être la clé de voûte de la véritable connaissance, ne prend plus au sérieux les expériences humaines les plus profondes et les plus personnelles. En effet, celles-ci sont remplacées par l'expérimentation enregistrable et mesurable. Au regard de la connaissance basée sur des appareils, l'homme est défini comme une « source d'erreur ». Cependant, la réalité, découverte par l'époque qui touche à sa fin, se révèle de plus en plus comme celle dans laquelle il est possible d'exister en tant qu'êtres conditionnés mais non de vivre dans la plénitude de notre humanité.

Son œil intérieur une fois éveillé, l'homme s'aperçoit que le contenu d'une expérience marque le début d'une nouvelle Vie.

La percée vers cette « expérience » est le tournant de la vie humaine, le début de la *Metanoïa*, ou Grande Conversion. Qui a une fois « compris » son être essentiel, et a compris que toute notre existence est imprégnée par l'Etre (cette ordonnance rationnelle de notre vie n'étant au fond rien d'autre que l'être se réfractant à travers le centre de notre moi rationnel) sera soudain comblé d'étonnement (dans la mesure où il admet ce qu'il éprouve) car, tout d'un coup, voici que l'Etre, l'essence de toute chose, luit au travers de toute existence.

Le principe fondamental de notre conscience ordinaire est celui de la dualité, à partir de l'opposition sujet-objet, représentant dans leur signification humaine toujours la façon dualiste dans laquelle le Grand Un se présente à l'œil de l'homme après avoir dû passer à travers le prisme de sa conscience rationnelle. Le rayon de l'Etre se présente à l'œil de l'homme sous la forme d'opposés et

de relations. Si l'œil intérieur s'éveille, l'homme « s'aperçoit » de la lumière primaire au-delà de la dualité.

A travers le voile de notre vision rationnelle, la lumière du Réel se brise, et la transforme en une autre vision, comme la lumière du soleil dans la pluie donne l'arc-en-ciel. L'homme, devenu conscient du soleil, comprendra l'arc-en-ciel d'une façon différente. Mais celui qui aura le courage de tourner le dos à ce qui n'est que l'arc-en-ciel, verra le soleil lui-même. L'homme, ressent, en lui-même et en son monde, la promesse d'une Réalité qui, à l'origine de son développement rationnel, se cache.

Ainsi débute une époque de nouvelles découvertes ; elle récolte de nouvelles connaissances concernant ce qui est authentiquement humain ; l'homme se libère de la connaissance exclusivement scientifique qui l'avait réduit à n'être lui-même qu'un objet. Il s'ouvre à l'observation incorruptible. Il s'agit ici de la découverte de la Réalité authentique de l'homme, et de la vie qui lui a été donnée à partir de son être transcendant, c'est-à-dire de l'ouvrir à la Réalité correspondant à sa Destination.

La Destination de l'homme, le Sens de sa vie et la réalité, lieu de son accomplissement essentiel, sont cachés à travers le voile de l'ordre de la conscience rationnelle, centrée dans le moi objectivant. Pourtant cet ordre est nécessaire afin de maîtriser l'existence quotidienne, et de témoigner à travers elle. Le commencement du Nouvel Age, aujourd'hui, dépassé, ouvrait le chemin de l'homme à la maîtrise de la réalité du monde spatio-temporel. Pourquoi la connaissance objective du monde tend-elle le voile qui dérobe à notre vue la véritable Réalité ? Jamais le sujet, pour lequel le monde et la vie se sont figés en un tissu de lois, de faits et d'objets ne peut accéder à cette Réalité sur-objective dans laquelle réside l'homme en son être essentiel. Afin d'y accéder, il nous faut savoir envisager avec sérieux l' « expérience », car grâce à elle, l'homme, dépassant les données objectives de la conscience, gagne un contact — en lui-même, et en toutes

choses — avec cette Réalité, qui ne peut s'épuiser dans la nature conditionnée par l'existence, mais représente une révélation de l'Etre Universel et Supra-Temporel (au-delà du temps et de l'espace). La façon dont l'homme participe à l'Etre est ce que nous appelons son « être essentiel ». Au regard de la vision étroite de l'époque qui arrive à sa fin, cet être essentiel ne représentera, nécessairement, encore rien d'autre que le produit d'une spéculation théorique, ou l'objet d'une croyance pieuse incontrôlable.

Mais le rôle de la vie existentielle et de ses ordres rationnels par rapport à « l'expérience de l'Etre » est triple :

1° Tout d'abord elle le cache.

2° L' « expérience de l'Etre » elle-même ne serait pas possible sans cet arrière plan de la souffrance de la vie existentielle.

3° Le monde existentiel est le champ de manifestation de la Grande Vie, manifestation qui se réalise consciemment à la suite de l' « expérience », dans notre façon de voir, d'agir et d'aimer.

Chaque époque porte en soi le présent, le passé et l'avenir, mais au-delà du temps qui comporte ces deux dimensions, existe le Temps qui est au-delà de tout temps, et c'est dans ce temps supra-temporel que réside l'être de l'homme. C'est la Percée vers cet être que l'on appelle la Grande Expérience. Elle marque le commencement d'une vie plus profonde. C'est grâce à cette Expérience que pourra s'accomplir la Liberté que Dieu a donnée à l'homme ; ce n'est que grâce au « oui » à cette expérience que l'homme s'ouvre à la Plénitude de la Création. Ce n'est que l' « enracinement » dans cette expérience qui donnera à l'homme sa maturité, le rendant capable de répondre avec obéissance à l'appel de l'Etre, et de le manifester dans son existence. Dans la manifestation de la Grande Vie à travers notre existence, s'accomplit la signification de *la Percée de l'Etre.*

LA PERCÉE DE L'ÊTRE

Le problème central de ce livre est abordé sous différents points de vue et aspects de la vie humaine.

L'idée centrale revenant toujours à travers tous les exemples nécessite une répétition de formules.

Chaque chapitre est une nouvelle approche, et ouvre le chercheur de plus en plus à ce problème central qui est le « Chemin de la Maturation ».

Les répétitions que l'on évite en général peuvent être acceptées comme légitimes dans une œuvre qui ne vise pas à une perfection linéaire, mais à un enseignement.

C'est un peu selon la méthode cyclique des Ecritures Orientales qui, parlant symboliquement, ne se contente pas d'expliquer une fois pour toutes que le grain de blé écrasé donne la farine, mais répétant toujours la même chose, écrase la farine ; ou pour donner un autre exemple : au lieu d'expliquer que le mouvement répété de la scie coupe l'arbre, elle le coupe vraiment, le sciant en un mouvement répété.

Rosée de Pourtalès.

I

L'ESPRIT DE L'HOMME L'ESPRIT DE DIEU

La crise religieuse que nous traversons actuellement provient de l'ébranlement de la confiance en la justice divine.

Il est pour le moins paradoxal qu'un Chrétien puisse perdre la foi, où puisse avoir un doute en la justice divine, du seul fait que le monde ne fonctionne pas selon sa raison. La foi chrétienne n'est-elle pas précisément la croyance, que nous révèle Jésus-Christ, en la Réalité divine qui vainc la mort, le non-sens et la solitude de l'homme ? Les grandes crises de notre époque n'ont-elles pas une toute autre signification ? Ne doivent-elles pas amener l'homme à découvrir de nouvelles sources de foi qui ne jailliraient pas sans les catastrophes de son existence, et sans l'effondrement des croyances de sa première enfance. Peut-être l'homme doit-il être provoqué afin d'entrer dans sa maturité « spirituelle », afin d'être prêt à entendre le « consolateur », l'esprit de la vérité divine en lui-même ? (St Jean.) Les incroyables désordres et les bouleversements que nous traversons ne sont-ils pas comme l'occasion d'un appel unique à l'homme, afin

qu'il rentre en lui-même et écoute attentivement ce que sa voix secrète intérieure lui dit au sujet de la réalité apparente d'un monde en souffrance, et ce qu'elle lui révèle au sujet de la Réalité qui n'est pas de ce monde, et qui y vainc toutes ses détresses.

« Je ne crois désormais plus qu'en ma propre expérience ! » Cette exclamation de plus en plus fréquente jaillit du cœur de celui qui a perdu la foi, elle est non seulement un défi, mais surtout du désespoir. Un désespoir qui, si l'on est conséquent avec soi-même, contient pourtant en son fond une grande chance. Si l'homme est vraiment ouvert à son expérience intime, il devient également assez fort pour dénouer les liens — dont il est prisonnier — d'un rationalisme stérile et d'une croyance, qui au lieu d'être vécue dans les paroles et les images traditionnelles, s'est pétrifiée en elles. Ainsi, dans ce lieu de son expérience intérieure, il percevra une lumière qui illuminera son esprit humain. Grâce à la source sacrée de son être, l'homme a la possibilité de vivre l'expérience intérieure, de subir des métamorphoses, et d'éveiller des forces témoignant d'une réalité plus profonde que celle reflétée par l'édifice de son esprit propre.

L'homme peut découvrir en lui cette Réalité qui, s'il s'en laisse pénétrer, le libère de la crainte de la mort, lui fait accepter ce qui est insupportable à sa raison ; et dans la mesure où il se trouve justement des plus solitaire, libère en lui une mystérieuse présence d'amour. Celui qui passe à travers une telle expérience, a le droit de dire qu'un esprit sauveur vit en son être profond, au sein de sa dure existence quotidienne. Il pressent là quelque chose qu'en toute humilité, il n'ose presque pas exprimer par un mot, et qu'il peut appeller la présence d'une souffle de l'esprit Divin en lui.

Ce qu'il faut entendre par « esprit divin », le croyant l'apprend à travers la révélation de l'Ecriture Sainte. Celui qui a perdu la foi, mais qui pourtant reste sous l'emprise de l' « inquiétude sacrée », pourvu qu'il puisse

prendre au sérieux son expérience personnelle intérieure, se sentira toujours à nouveau élevé, au-dessus de la détresse, du non-sens et de la solitude.

Dès lors, il a non seulement le droit mais le devoir de parcourir le vaste champ de l'esprit religieux authentique, pré et post-théologique, jusqu'à la source cachée de la vraie Vie. En tous lieux, et à toute époque, des hommes, puisant à cette source vive, sont nés à une nouvelle Naissance ; cette renaissance les a transformés à leur racine même grâce à une nouvelle foi jaillie de l'expérience ; grâce à elle ils ont retrouvé Dieu et se sont ouverts à l'amour. Le chemin de cette foi-là doit nécessairement passer par le détour de l'esprit humain ; ce n'est que l'échec de ce détour qui rend l'homme conscient et mûr, et lui permet d'entendre, en lui-même, l'esprit de la vérité.

∴

L'homme, en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance, acquiert une conscience de soi qui « fixe » et le monde et lui-même d'une façon objectivante. Cet acte le chasse hors du paradis, c'est-à-dire qu'il perd l'abri inconscient, la participation à l'Unité de la vie divine. Chaque fois qu'il pense, sent et vit dans le cadre rigide de cette conscience objectivante, replié sur lui-même, il s'éloigne de la Grande Unité. Pourtant au plus profond de son être il reste éternellement lié à elle. C'est dans l'opposition de ses deux consciences que se situe le désaccord du cœur avec lui-même, et c'est là que prend naissance la sainte inquiétude. Le sens de la souffrance humaine — le nerf vital de notre vie — est de relier ces deux aspects de nous-même.

Donc, livré à sa conscience conceptuelle, l'homme se perd dans une construction autonome dont la rigidité entrave le souffle de la vie. Il tisse ainsi sa souffrance profonde, si typiquement humaine, résultat de la contra-

diction entre son orgueilleuse autonomie, et l'Unité embrassante de la grande Vie. Or, cette souffrance constitue justement la condition et la chance, qu'au travers de son obscurité même surgisse, de son être essentiel, la vie de l'Unité divine, en tant que « lumière ». Une seule chose importe : que l'homme admette cette lumière lorsqu'elle le touche. Il s'agit là, pour nous, de risquer le « grand tournant » et de regagner consciemment ce dont une conscience rationnelle, contraire à la vie, nous a dépourvu.

⁂

L'esprit spécifiquement humain se fonde sur la conscience d'un moi qui s'imagine identique avec lui-même. Lorsqu'un homme s'éveille au « je suis moi », le souffle de la vie semble s'interrompre en lui. La pulsation de la vie, en vertu de laquelle les formes sont créées puis dissoutes, est le rythme éternel vivant du Yin et du Yang ; double mouvement de leur « devenir » en une structure achevée, et de leur « dédevenir », c'est-à-dire de leur dissolution de « tout ce qui est devenu », ceci toujours en vue de la création d'une nouvelle forme. Tout cela, pour l'homme en son moi, représente une contradiction à son désir d'atteindre une position et une forme définitives, et constitue l'arrière-plan de l'angoisse qu'il ressent à l'idée de son propre anéantissement. Ainsi, à nouveau, le chemin de l'esprit existentiel de l'homme devient-il le chemin de l'opposition à l'Unité respirante de la Vie, à laquelle le « dédevenir » n'appartient pas moins que le devenir ; le Yin pas moins que le Yang ; chemin de lutte perpétuelle envers ce qui est éphémère, contre la mort.

Cette lutte de l'homme contre sa destinée temporelle et les limites de sa petite vie reflète les trois souffrances inhérentes au moi existentiel : celle qui naît devant les dangers de la vie, et que traduit la peur de l'anéantisse-

ment ; celle due à l'imperfection et au non-sens de la vie, qu'exprime le reproche désespéré : « Tout devrait être autrement ! » Enfin, la souffrance devant la solitude, exprimée par la tristesse d'une existence qui ne réalise jamais sa plénitude. Le soi apparemment autonome se forme progressivement durant la lutte menée en faveur d'une stabilité assurée, d'une forme définitive, d'un ordre raisonnable, d'une communauté accomplie. A l'aide de sa raison, de son esprit créateur, de sa nostalgie d'amour, l'homme cherche à s'installer de façon durable dans le temps, soit sous la forme d'une existence matérielle assurée, soit en participant à un monde de valeurs et de formes impérissables ; soit enfin en réalisant une communauté qui le protège. En outre, il est induit à se détourner du monde mauvais en se réfugiant dans la conception d'une « vie éternelle », qui n'est à son point de vue rien d'autre qu'une sorte d'assurance sur la vie en faveur finalement de ce petit moi autonome, à la recherche de la durée infinie.

Il y a lieu de remarquer que les forces spirituelles essentielles sont déjà en action à travers les différentes manifestations de l'esprit humain que nous venons de voir. Toutefois l'homme les utilise selon ses propres vues, d'une manière tantôt matérialiste, tantôt spirituelle, au service d'une volonté de durée plus élevée. Beaucoup d'œuvres éducatives et culturelles nées de cette orientation spirituelle, sont dignes de notre estime. Ainsi en est-il par exemple de la « personnalité » solidement affermie en elle-même grâce à la confiance qu'elle accorde à sa volonté ou à sa raison, grâce à son témoignage des valeurs généralement reconnues ; et enfin grâce à une héroïque discipline des sentiments. Mais ici, posons-nous la question : la bénédiction émane-t-elle toujours de tels êtres ? Un homme formé à cette sorte de maîtrise de lui-même est-il heureux ? Rarement ! Le contraire est même souvent vrai ; l'expérience montre, que c'est précisément lorsqu'un homme croit être parvenu à réaliser une

existence « ordonnée » qu'une profonde inquiétude s'empare de lui, faite d'angoisse, et de tristesse. Il remarque que les assurances souscrites contre le non-sens et la solitude de la vie ne tiennent pas leurs promesses. Elles ne le peuvent puisque non conformes à la loi de la grande Vie. Si remarquables que soient les œuvres de l'homme réalisées à l'aide de sa raison, de son esprit, et de ses forces intérieures dans cette lutte contre les limitations fixées à son existence, elles s'écroulent et deviennent néfastes si elles n'ont pas de vraies racines en l'être.

∴

La Grande Unité de la vie Divine est au-delà de tous les opposés, dans lesquels elle se brise à travers le prisme du petit moi. De même s'y brise également l'être authentique, qui fait partie lui-même de cette grande Unité Divine. L'esprit de notre être, qui croise à la verticale le chemin parcouru par le moi à travers les oppositions existentielles, nous permet d'éprouver avec évidence l'incompatibilité de la représentation de l'absolu que se fait le petit moi, avec la Grande Unité de la Vie. Ce concept de l'absolu, forgé de toutes pièces au niveau du moi, représente l'inconditionné par rapport au conditionné, l'au-delà du temps par opposition aux nombreuses limitations temporelles, l'idée pure par rapport aux apparences, l'éternité par rapport à l'éphémère, etc... Ce concept n'est qu'une projection imaginaire du moi, un rêve destiné à surcompenser ce dont l'homme, enfermé dans son moi se prive ; c'est une fuite devant la mort, le non-sens, la solitude ! Cette conception de l'absolu, volontiers confondu avec Dieu, est en contradiction radicale avec la vraie Vie ; produit de l'esprit humain, elle l'éloigne de la vérité. Si elle légitime une volonté de survie du moi, et lui donne son plus ferme soutien, elle ne résiste cependant pas aux coups de la destinée. Lorsque l'homme se berce de l'illusion d'être au sommet de son autonomie

spirituelle, lorsqu'il brandit fièrement le produit de ses dons, de son pouvoir et de son savoir, couronnant le splendide édifice de sa propre conception de l'absolu, il est en fait des plus éloigné de Dieu, et se trouve en deçà de la Grande Vie ; car si l'Unité divine abolit les oppositions et nous en sauve, notre esprit propre les affirme explicitement.

Ainsi, la distance qui sépare notre connaissance et nos modes de vie exclusivement terrestres, de la vérité lumineuse de la Vie divine, éveille-t-elle, tôt ou tard, la souffrance humaine grâce à laquelle nous prenons conscience de notre erreur. Car plus l'homme s'enfonce dans la coquille de son propre univers, s'enfermant dans les fils tissés par sa raison et sa volonté, plus son être étouffe. Jusqu'au jour, où cet être, acculé aux dernières extrémités, manifestera une souffrance, celle-là pire que celles de la crainte, du non-sens, et de la solitude ; une souffrance d'autant plus grande, qu'il souffre lui-même de ne pouvoir s'épanouir en Vérité.

L'être, n'est donc nullement un concept abstrait, le produit d'une pieuse imagination ou d'une spéculation métaphysique. Il est une réalité qui nous appelle intérieurement à travers une souffrance particulière ; il est la véritable Réalité, en nous et en chaque chose ; la vraie racine du sujet humain, en face de laquelle notre moi n'est qu'un pseudo-sujet. Cet être, caché par le moi existentiel, est le grand partenaire de notre vie ; si nous écoutons sa voix, il se révèle en sa qualité d'esprit sauveur. Sauveur, en ce qu'il nous conduit à nouveau à l'Unité essentielle, nous donnant d'une façon totalement différente la sécurité, la perfection, et la totalité ; alors que le moi, en son esprit séparé, nous conduit toujours à une situation sans issue, même s'il se trouve au service d'une idée ou d'une communauté, et cherche à mettre, de sa volonté propre, de l'ordre dans le monde et dans la vie. Seule l' « expérience » issue de notre être, qui nous enseigne que toute chose a sa « finalité » — même la

mort, le nons-sens apparent et la solitude — ouvrira l'homme à cet être en lui, en sorte qu'il ne s'irrite plus de sa limitation temporelle. A travers l'acquis de la sagesse essentielle, seul, comprendra-t-il que la mort appartient à la vie, au même titre que la naissance ; il pourra alors entreprendre, au sein des limites de ses moyens personnels, la lutte contre les puissances déconcertantes et menaçantes de l'existence ; ceci d'une façon correspondant à la loi de la vie, c'est-à-dire dans un esprit de vérité.

∴

Comment l'être se manifeste-t-il ? Sous quelle forme s'exprime-t-il ? Quels sont les critères nous garantissant que ce que nous considérons comme étant des expressions de cet être, ne sont pas des illusions ?

Un critère certain est le fait que notre être exige toujours de nous l'acceptation de la vie totale, telle qu'elle se présente, avec sa douleur et sa souffrance ; et que faisant fi de nos aspirations étroitement égoïstes, il ne tolère aucun repos, aucun arrêt ; bien au contraire, il exige que nous soyons toujours prêts à dépasser le devenu, et même prêts au lâcher-prise, à accepter la mort. L'être tend à un renoncement au moi et aux positions acquises. Ainsi exige-t-il de nous la grande conversion et transformation : la *métanoïa*, la nouvelle naissance. Il nous appelle avec la voix de la conscience absolue. Il nous touche à travers la qualité mystérieuse de ces « instants privilégiés » de la vie, où gravissant pas à pas le chemin de la connaissance, de la création et de l'amour, nous y surmontons la tension sujet-objet, d'où tout l'édifice du moi tirait jusque là sa force. Il nous parle de la voix de la grande nostalgie, au tréfonds de laquelle nos aspirations profondes ont déjà une réalité en tant que promesse. Le noyau de la nostalgie est une promesse, et cette promesse est « une façon d'être présent » du Transcendant. Il nous embrasse lorsque nous avons enfin

le courage de ne pas reculer devant une grande souffrance, mais qu'au contraire, nous acceptons de nous laisser consumer par elle, remplis de foi en ce qui nous attend au-delà du néant qui nous effraie en cet instant. (C'est le fait qu'il nous effraie qui justement nous donne la foi.)

Beaucoup prennent conscience aujourd'hui de la Réalité de l'être ; ainsi, celui qui parvenu à l'extrême fin de la raison existentielle a, en quelque sorte, été reçu par un au-delà. Lors d'un bombardement, par exemple, si la peur de la mort, proche, est acceptée, un grand calme, soudain, la remplace ; un noyau de la vie, que la mort corporelle ne saurait détruire puisqu'intérieurement ressenti. De même connaîtra la réalité de l'Etre, grâce à l' « expérience », celui qui brisé, détruit par un événement absurde se trouvera capable, en un instant plein de grâce, de l'accepter. Il ressentira à travers elle, d'une manière subite, un « sens » plus profond, provenant d'une autre dimension. Enfin, la connaissance de l'Etre est impartie à ceux qui ont tout perdu et se trouvant dans la solitude la plus totale sont capables de l'accepter. C'est également à ce moment même que, d'une façon inattendue, du plus profond de leur total dénuement leur arrive la grâce insoupçonnée de se sentir entourés, protégés et vivifiés d'un amour qui n'est pas de ce monde.

Au cours de ces trois différentes rencontres avec l'être, les barrières du moi ont été totalement renversées. Si l'homme conserve et cultive pieusement la connaissance qui, en un éclair, l'a « illuminé », il se transformera et sera capable de porter humblement la croix jusqu'alors refusée. S'il reste fidèle au trésor de ses grandes expériences, il saura utiliser toutes les forces vives (celles du moi incluses), au service de l'être.

L'homme peut-il faire quelque chose afin de parvenir à de telles expériences ? Peut-il les « faire » ? Certainement pas ! L'esprit de la Vérité souffle quand il veut, non au commandement de l'homme. Mais celui-ci peut, dans un entraînement constant, lutter envers tout

obstacle à cet épanouissement de l'être ; il peut apprendre à dominer son égoïste volonté de durée, à surmonter la crainte face à la douleur et à prendre sur lui la douloureuse réalité de l'existence. Il s'exerce à se rendre perméable à l'Etre, à affiner l'œil et l'oreille intérieurs. Touché par l'Etre, il parviendra à se purifier dans le silence, au sein de la souffrance, se servant d'elle comme l'instrument (pierre à aiguiser) de découverte du cristal de son être. Il pourra encore et surtout apprendre à ne pas écouter les voix sournoises qui aiment à semer le doute concernant la vérité intérieure, prétendant que la réalité perceptible est la seule, et que les « expériences » de l'être profond sont le produit de notre imagination subjective.

Si, dès lors qu'un rayon de la lumière éternelle l'a touché, l'homme (plongé jusque là dans l'obscurité de son existence temporelle) ne ferme pas les yeux à cette expérience lumineuse de son être, il pourra apercevoir un espace infini en lui, hors des limites étroites de l'édifice de son moi. Ce qui est fermé, s'ouvre, l'immensité vient à sa rencontre et l'arrose comme la fertile pluie printanière. Odeur de terre retournée, souffle d'une vie plus grande, flamme d'une lumière transformante qui renouvelle chaque chose — tout le purifie, le réchauffe, l'illumine, l'inonde de bonheur.

Mais l'homme est la créature qui veut tout comprendre. Soit qu'il ne supporte encore la lumière infinie, soit qu'il ne puisse se séparer de son petit moi définisseur, — toujours à nouveau intercale-t-il entre lui et l'être, l'écran de sa pensée rationnelle sur lequel il projette, afin de les réduire à des objets, les images que l'infini fait naître. Et, déjà l'éternel, au-delà de toute représentation, se réduit à des images finies. Sans doute l'infini jette-t-il encore une faible lueur à travers les nombreuses créations de l'esprit humain ; mais l'homme a une tendance marquée à se fixer sur ses propres images. Et l'ouverture inouïe sur l'infini, d'où naît le salut, se referme à nouveau.

Seul celui qui peut soutenir la merveilleuse lumière

et sait écouter la voix empreinte de pureté qui l'appelle, comprend qu'il s'agit de l'esprit infini. N'avons-nous pas le droit de dire qu'en de telles expériences l'esprit de Dieu nous a effleurés ? Et qu'en elle se reflète l'esprit de cette parole du Christ : « Il vous est avantageux que je m'en aille !... Car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Et plus loin : « Quand l'esprit de la Vérité sera venu, il vous conduira dans toute la Vérité. »

II

L'AME MENACEE PAR L'EXCES D'EFFICIENCE

Au cours de l'année 1941, je reçus un jour, à Tokio, la visite de l'un de mes amis japonais. Contrairement à sa façon d'être coutumière, son visage était extraordinairement empreint de sérieux, et bientôt il m'avoua ne pas s'être encore remis d'un événement aussi désagréable qu'inattendu.

— Qu'avez-vous donc vécu de si pénible ? lui demandai-je.

— Eh bien ! voici. Vous connaissez certainement votre compatriote, le docteur Untel ; j'ai été invité à prendre le thé chez lui, et c'est là que cela arriva !

— Quoi donc ?

— Je vais vous le raconter. La servante servait le thé. Soudain elle eut la malchance de laisser tomber une tasse qui évidemment se cassa.

— Et alors ?

— Justement ! Voici que se passa cette chose incroyable ; le docteur se fâcha ! La colère lui monta au visage, et imaginez... il se laissa emporter par sa fureur, ne faisant rien pour la cacher. Le comble, il alla jusqu'à

réprimander sévèrement la pauvre fille. Qu'en pensez-vous ? Tout cela pour une tasse de thé ! Comme si la chose en soi n'était pas déjà assez pénible pour la servante. Pouvez-vous le comprendre ? Le docteur est apparemment un homme cultivé. Et pourtant quel manque de maturité. C'est pour moi incompréhensible !

— Comment la maturité aurait-elle dû se manifester ?

— Rien ne devait plus le toucher. Or, cette bagatelle l'a mis hors de lui. Même touché, il aurait dû se dominer aussitôt, sans effort. Mais il s'est laissé emporter. Et s'il devait se laisser emporter n'aurait-il pas dû se ressaisir en souriant, et prononcer un mot aimable ? Au contraire ses paroles furent destructrices. Cet homme est sans maturité, comme un arbre sans racines, une légère brise le renverse ; comme un attelage privé de cocher, ses chevaux font ce qu'ils veulent. Il est comme une théière sur le feu qui, ouverte correctement, chante, prête à donner son délicieux breuvage ; mais qui, si elle est fermée, explose et anéantit ce qu'elle devait vivifier. Celui qui n'est pas mûr se ferme aux forces du bien, et celles-ci dès lors deviennent mauvaises ; elles le détruisent lui-même, tout en empoisonnant son entourage.

L'étonnement de mon ami était sincère. Moi, je pensais : « S'il savait ! » Une fois de plus je me trouvais placé devant ce fait, auquel aucun Européen ayant séjourné en Extrême-Orient ne peut échapper, s'il a les yeux ouverts, que, si dans beaucoup de domaines l'Occidental est supérieur à l'Oriental, en un point il lui est décidément inférieur : celui de la maturité humaine. Il est ignorant de l'importance qu'elle revêt au regard de la vie.

Le manque de compréhension de la maturité humaine est partout discernable chez nous, tant dans le domaine de la philosophie, de la conception de l'homme, que dans la vie quotidienne. La maturité n'a jamais été le concept placé au centre de notre philosophie, ni le but fondamental de notre éducation, pas plus que l'etalon de mesure de la valeur d'un homme. Le résultat en est un effrayant

manque de maturité, dont les effets sont désastreux sur tous les domaines de la vie, tant dans ceux de la vie politique, économique et scientifique, que dans la vie privée, sans oublier notre santé. Particulièrement nous, allemands, n'avons-nous pas fréquemment dû payer très cher ce fait que la politique intérieure et extérieure de notre pays ait été conduite par des hommes sans aucune maturité humaine ? La vie sociale entière en subit les conséquences : ouvriers, employés, élèves et étudiants, enfants et adultes souffrent tous du manque de maturité de leurs chefs et supérieurs. Bien souvent des entreprises, dont le succès semblait garanti par le savoir, les capacités et les conditions naturelles, échouent par suite du manque de maturité des responsables. Le psychothérapeute sait que les crises conjugales, toujours plus fréquentes, ont pour cause l'absence de maturité des conjoints. La plupart des maladies et des névroses peuvent être élucidées à travers la découverte de « ce qui bloque » sur le Chemin de la Maturité. Aujourd'hui, c'est un devoir des plus urgents de méditer ce qu'est la maturité humaine, du fait que ce manque de maturité se soit développé à un tel point. Comment peut-on comprendre cette situation désastreuse en ce qui concerne la maturité ?

Un exemple, plutôt qu'un large développement théorique, nous conduira au cœur du problème. Un jour, un industriel, homme estimé de tous, vint me voir. Voici comment il se présenta :

« Monsieur, dites-moi, je vous en prie, ce qui me manque ? Les médecins m'assurent que je suis en parfaite santé. Je n'ai aucun souci financier. Je n'ai rien à me reprocher, les gens qui travaillent à mon service m'estiment, et de tous côtés on m'envie. Et pourtant, quelque chose en moi ne tourne pas rond. »

« Qu'entendez-vous par là ? lui demandai-je.

« Croyez-moi ou non, Monsieur, répondit-il ; quoique ma situation soit parfaitement établie, je suis un angoissé ; malgré mon honnêteté, un sentiment de culpa-

bilité me taraude, et au milieu des richesses de ma vie, je me sens comme habité d'un vide. »

Combien de fois ai-je dû entendre le même refrain : angoisse dans la sécurité, culpabilité dans une vie apparemment droite, vide intérieur au centre d'une plénitude dans l'existence. Qu'y a-t-il à la base de tous ces paradoxes ?

Je lui demandai :

— Dites-moi la devise dominante de votre vie ?

Sans hésiter, il me répondit en bombant le torse : « Je peux vous la dire. Elle se résume en quatre mots. Ces mots sont épinglés au-dessus de mon bureau et dans tous les locaux de mon entreprise. »

— Quels sont ces mots ?

Avec l'accent de la plus profonde conviction, sûr de prononcer une vérité irréfutable il répondit : « Le rendement est tout. »

— Comment ! m'écriai-je, le rendement est tout ? Mon pauvre ami, alors je ne m'étonne de rien.

La physionomie de mon interlocuteur prit un aspect tragi-comique. Il pâlit, fronça les sourcils, ricana et me fixa d'un regard interloqué.

— Sérieusement, lui dis-je, vous croyez réellement que le rendement est tout ? Que dans la vie d'un homme, seul ce rendement compte ?

— Oui, qu'y a-t-il d'autre ? répondit-il d'un ton irrité.

Je repris :

— Evidemment, je ne dénie pas la nécessité pour chacun d'entre nous de fournir un effort en vue d'un résultat tangible dans le domaine économique comme dans un autre. Mais pensez-vous sérieusement que le sens de notre vie, la valeur d'un homme et son salut dépendent uniquement de son efficacité ?

— Mais de quoi d'autre ? questionna-t-il, légèrement ébranlé.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un chemin intérieur confié à l'homme tout autant que son œuvre visible ?

N'avez-vous jamais entendu parler de la nécessité et de la bénédiction d'un cheminement progressif d'une maturation intérieure, sans laquelle il n'y a pas de paix ?

A ces mots, le visage de mon vis-à-vis s'assombrit, et d'un geste tout à la fois de refus et de mépris, il dit :

— Peut-être pensez-vous à la religion ou à quelque chose de semblable ? Cher monsieur, nous n'avons pas de temps à perdre à de telles vétilles, avec elles on ne peut ni construire ni adapter son chemin dans le monde.

Cette réponse est typique. Elle révèle l'abîme dans lequel nous nous trouvons. Des hommes comme celui-là, souvent cultivés, capables, bien intentionnés, sont emprisonnés dans l'idée fixe du rendement, dans l'aberration qui les mène à réduire leur existence à des succès extérieurs, en se croyant obligés de cacher toute infériorité. Le résultat en est qu'il ne subsiste d'eux qu'un animal à haut rendement, attelé aux exigences matérielles du monde ; dans l'unilatéralité de son existence, il est la caricature de ce que l'homme est et devrait devenir toujours davantage : une unité de corps, d'esprit et d'âme. Si l'on voulait peindre de tels individus, il faudrait les représenter avec une tête énorme, un thorax gonflé, des membres d'acier fonctionnant mécaniquement, non organiquement, dirigés artificiellement par une volonté hypertendue. Mais que trouverai-t-on au milieu ? Là où devrait se trouver le centre de direction, d'animation et de jugement ? Bien peu, au fond rien, un trou dans lequel le véritable être personnel, entouré et cuirassé d'un moi anxieux et susceptible, mènerait une existence larvaire. L'homme représenté par cette image, malgré ce qu'il sait, ce qu'il a et ce qu'il peut, reste un enfant, parce que son âme ne s'est pas développée. Extérieurement un adulte, il n'est pas parvenu à la maturité intérieure, il n'est pas maître de lui-même, il est plein d'illusions devant la destinée et finalement il échoue dans la vie parce qu'il a raté l'épreuve de la vie, vis-à-vis de lui-même. Tout cela ne représente que la suffocation

de l'âme négligée, qui s'exprime dans des sentiments incompréhensibles d'angoisse, de culpabilité et de vide ressentis par bien des hommes qui pourtant, vus de l'extérieur, donnent l'impression d'avoir atteind le sommet de leur épanouissement. Les autres, qui ne voient pas l'intérieur, peuvent admirer la façade. Derrière elle végète un malheureux qui paie son absence de maturité par des souffrances intimes et un manque de sérénité, sans parler du mal qui émane de lui. N'est-il pas urgent de prendre conscience de cette déficience qui nous menace tous, et de chercher le chemin de la maturité ?

III

ACTIVISME ET SERENITE

L'homme moderne souffre d'un manque de calme — de calme extérieur et, plus encore, de calme intérieur, il manque de sérénité.

Du monde extérieur nous parviennent les innombrables bruits qui, conséquence de la technique, troublent le rythme naturel ; bruits de l'étroitesse du monde d'aujourd'hui dans lequel nous devons vivre. Rares sont les lieux encore préservés du bruit et de l'exigu. Il nous faut y fuir afin d'y trouver le silence et les espaces libres. Le calme extérieur est lié aux vastes horizons ; rien ne doit en troubler l'atmosphère, l'âme et l'esprit doivent pouvoir s'y épanouir librement.

Mais plus dangereuses encore que les bruits du monde, sont les dispositions intérieures qui interdisent à l'homme d'accéder au calme, de le cultiver, de le maintenir et de le rayonner. Il est de plus en plus rare de rencontrer des êtres rayonnants de sérénité, émanant le calme intérieur. La sérénité qui prend sa source organiquement en notre être profond, est généralement remplacée par une disci-

pline de repos et de détente. La différence entre ces deux calmes, l'un organique, l'autre volontaire, est considérable. La sérénité, traduisant l'ordre intérieur de l'être ne se compare pas non plus au calme phlegmatique derrière lequel il n'y a qu'apathie.

Il existe des êtres « à la peau épaisse », et d'autres en harmonie avec leur entourage. Chez les premiers, leur manque de sensibilité et d'ouverture les met à l'abri de toute sensation ; quant aux seconds, nul trouble, nulle impulsion, qu'elle vienne soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, ne peut les toucher en profondeur, car avant d'en être atteints « au fond », ils les transforment, les dissolvant en une complaisance agréable. Le calme de ces derniers est superficiel, sans force intérieure et sans rayonnement.

Je pense, ici, aux natures sensibles et impulsives, aux hommes ayant une vie intérieure, doués de fantaisie créatrice, à ceux qui, par leur richesse spirituelle, leurs dons, leur ouverture aux idées nouvelles sont destinés à une activité humaine supérieure. Je pense à ceux qui tiennent les leviers de commande. Or c'est précisément eux qui, aujourd'hui, souffrent particulièrement d'une hypertension exactement à l'opposé de ce calme intérieur dont il a été question. La cause ne réside pas seulement en un travail excessif. Ces hommes ne voient pas d'autre moyen de trouver le calme qu'en s'imposant une discipline de fer censée abolir les tensions. Cette domination de soi ne mène pas loin ; ce qui semble être de l'ordre ne masque que le désordre croissant de forces refoulées. Cela commence par une banale nervosité, bientôt suivie de sautes d'humeur qui, en règle, ne doivent surtout pas apparaître durant les heures consacrées au travail, et par suite empoisonnent l'atmosphère familiale. Puis, si la soupape ne résiste pas, des explosions occasionnelles, des signes variés indiqueront bientôt que l'individu n'est plus maître de lui-même ; pratiquement, seuls quelques grands « chefs » peuvent se permettre de tels écarts. Ils

aboutissent cependant finalement à la crise de nerfs, à la dépression.

Cette évolution contre laquelle nous ne pouvons rien, indique une lacune congénitale de l'éducation qui ne vise qu'aux résultats matériels quantitatifs. Déjà enfant, l'homme s'engage dans cette direction unilatérale qui sacrifie l'âme au rendement. Le résultat en est que se sont souvent les plus doués qui échouent, humainement et objectivement. On s'aperçoit un jour, qu'ils n'ont pas évolués ! Ils ne répondent pas à ce que l'on attendait d'eux, à ce qu'ils promettaient, et leur échec se répercute jusque dans leurs activités.

Y a-t-il un moyen de sortir de l'impasse ? Autrement dit, comment parvenir au calme authentique, expression d'un ordre intérieur, d'une part, et de l'autre, condition d'un témoignage efficace sur le plan extérieur ? Recherchons donc les conditions de base de la sérénité, apprenons à distinguer le calme authentique du calme apparent.

On rencontre souvent chez certains chefs d'entreprises un certain calme n'ayant rien de réel, car uniquement fondé en vertu d'une situation sociale (ici le pouvoir) et de leur supériorité. Calme valable au sein du cadre restreint de l'ordre routinier, du commandement indiscuté, de la bonne organisation ; toutefois, apparent, il chancelle dès l'apparition d'un concurrent soit plus habile soit plus fort, ou dès qu'on l'offense personnellement. Lorsque sa position acquise dans le monde extérieur se trouve menacée, sa résistance s'évanouit. Il suffit seulement de l'intervention d'un subalterne à propos d'une mesure injuste, ou que ce dernier se montre plus capable que son chef. Bref, ce calme disparaît lorsque le rapport de confiance qui avait paru être à toute épreuve se trouve mis en question. Le bel édifice de la personnalité se révèle alors sans tarder dans toute sa fragilité. Insomnie, irritabilité, épuisement, agitation incontrôlée en sont le cortège. A qui la faute ? Bien entendu, on la cherche

au dehors, chez les autres. Le mécanisme de l'auto-justification intervient aussitôt, rationalisant le propre échec, en voilant les raisons intimes. Pourtant, timidement une voix intérieure, très profondément enfouie, nous murmure que ce ne sont pas uniquement les soucis professionnels et le devoir objectif qui nous font perdre notre calme intérieur. Pourtant, nous n'osons pas encore regarder les choses en face et les reconnaître ouvertement ! Ne pas avouer ses torts, ne pas vouloir perdre la face à ses propres yeux et à ceux d'autrui, ce sont là justement les ultimes résistances qui épuisent nos dernières réserves d'énergie, parce que nous les opposons à la vérité intérieure qui commençait à vouloir s'imposer.

C'est à de tels moments que peut surgir l'image d'êtres que les défaites n'ont pas diminués ; attaqués personnellement, ils ont gardé intacte leur vraie contenance ; victimes de cabales, ayant perdu tout ce qui leur donnait rang et apparence, ils sont demeurés sereins ; on s'aperçoit alors que la sérénité qui rayonnait d'eux était d'une nature bien différente du calme apparent ayant pour base une situation sociale, pouvant selon les circonstances, tromper et soi-même et autrui, toute une vie.

Quel est le facteur décisif qui, dans n'importe quelle situation, procure le calme intérieur durable : cette source de paix bienfaisante pour les autres ? Est-ce un pouvoir supérieur ? A lui seul, il n'explique rien. Des nerfs particulièrement solides ? Ils pourront lâcher un jour. Qu'est-ce alors ? Voici la réponse : Pouvoir abandonner cette résistance à ne pas pouvoir admettre, même vis-à-vis de soi-même, ses propres fautes et faiblesses ; à ne pas être capable de descendre du piédestal sur lequel on s'est mis ; non seulement vis-à-vis des autres, mais vis-à-vis de soi-même. C'est là une vieille vérité. Mais si vieille et rabâchée soit-elle, cela ne veut pas encore dire qu'on l'ait assimiliée, et qu'on la vive. Chacun doit sans cesse la gagner à nouveau, chaque fois qu'il se sent menacé de la perdre. Tout le monde connaît l'adage « ne pas vouloir

paraître plus que l'on est ». Mais peu le prennent au sérieux, d'autant moins que la vie vous tient longtemps à l'abri des crises qui, dès qu'elles apparaissent, manifestent que notre attitude objective était joliment limitée et que l'homme, du moins face à lui-même, n'est pas du tout libéré d'une politique de prestige personnel. Le moindre reste de ce prestige suffit à mettre en danger l'édifice entier de la vie.

Une des tâches les plus difficiles donnée à l'homme est de renoncer à lui-même, au désir de se mettre en avant, à vouloir que le monde corresponde à l'idée qu'il s'en fait. Combien tenace, sa volonté de se retrancher au sein de la situation qu'il a réussi à occuper, comme dans l'image qu'il s'est fait de lui-même : (je suis très important). La prédominance du moi est à la racine des puissances démoniaques qui privent l'homme de sérénité. Tout est troublé par l'inébranlable préséance du moi : le travail, l'activité à laquelle l'homme se livre, et même la pureté de l'idée pour laquelle il s'engage en toute honnêteté : la vérité de sa vie. Notre être personnel, grâce auquel l'homme possède son « rang » individuel n'aura pas la possibilité de s'épanouir. Pourtant, c'est seulement si notre « rang » intérieur acquiert cette possibilité de se réaliser que nous pouvons gagner une force véritable, nous rendant à la fois indépendants des influences extérieures, et inébranlables envers les attaques de l'existence.

Seule l'indépendance qui jaillit du tréfonds de notre être, et dont la croissance dépend non seulement de la reconnaissance de nos dons, mais également de leurs limites, est à la racine de cette « confiance » et de cette fierté authentique (bien différente de la vanité, résultat d'une comparaison quantitative) car elle est vraiment solidement fondée en elle-même. Son inaltérabilité est indépendante d'un pouvoir extérieur ou de l'approbation d'autrui ; elle est construite en fonction de la vérité de l'homme vis-à-vis de lui-même. Cette sérénité est une

bénédiction, non seulement pour celui chez lequel elle se manifeste, mais également pour ceux qui sont au contact de son rayonnement.

La sérénité qui se dégage d'un homme simplement humain, ayant dominé son destin en l'acceptant, est bienfaisante. Comme est bienfaisante la sérénité de celui qui n'est pas tenté de « blesser » sa mesure intérieure, qui n'est pas tenté d'agir ou de passer pour autre qu'il n'est. Bienfaisante, cette sérénité, parce qu'en même temps libératrice, permettant aux autres d'être eux-mêmes, et de développer leurs facultés créatrices. Elle est le fruit de la croissance en la vérité de notre propre être, qui non seulement fait la paix avec lui-même et avec Dieu, mais permet, en outre le plein épanouissement de ses dons sur le plan des performances de l'existence. Le gaspillage des forces, dû au mensonge des fausses prétentions est évité. Seul, le développement d'une vie active, celle qui n'est pas seulement le résultat d'une volonté planifiante, et ne tire plus sa loi des exigences du moi, mais plutôt de la profondeur mystérieuse de l'Etre, produira cette durée d'une œuvre qui n'appartient jamais à une forme définie, mais seulement a une formule fructueuse de la vie, correspondant à la grande Loi du souffle de la Création.

IV

PERTE DE L'INTERIORITE

Il y a quelques années, m'entretenant avec le chef de service d'une importante entreprise au sujet de ses chefs et de ses subalternes, un contremaître âgé retint mon attention ; il n'était ni particulièrement intelligent, ni particulièrement zélé, ce qui faisait que l'on se plaignait de lui. Il était menacé d'être congédié.

— Mais vous le gardez malgré tout ? demandai-je.

— Naturellement, répondit le chef de service.

— Pourquoi ?

— Parce qu'autour de lui les gens sont détendus, libres de toute tension. Dans son atelier, on ne voit pas de visages renfrognés : au contraire l'atmosphère qui l'entoure est libre et sereine.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Cet homme a un beau rayonnement. Il est en harmonie avec lui-même et avec son entourage, et lorsqu'il a un gros effort à fournir il demeure égal à lui-même, restant calme et gardant son humeur sereine. C'est un homme bien. Il y a quelque chose en lui qui, à la longue, est

encore plus précieux qu'un rendement au-dessus de la moyenne : c'est une certaine maturité humaine.

Il est très rare, chez nous, que la maturité humaine soit l'étalon de la mesure de l'homme. Quel est en effet notre habituel critère de jugement ? La première chose que nous demandons à un homme est d'avoir de l'aplomb : la force de s'affirmer. Lorsqu'un jeune homme, entre dans la vie, nous voulons d'abord qu'il soit capable et qu'il sache s'imposer. Et nous admirons celui qui ne tardera pas à « arriver ». S'imposer est donc un critère de jugement. Nous nous préoccupons en second lieu de ce que l'on nomme en général le caractère. Nous voulons savoir si l'homme est correct, honnête, s'il inspire confiance, s'il est droit, sans duplicité, s'il a le sens du devoir et de la responsabilité. Bref, il doit avoir les qualités sans lesquelles la vie en société n'est pas possible.

Mais il y a beaucoup d'hommes qui inspirent le respect par leur savoir, leurs capacités, leur caractère exemplaire, et auxquels pourtant il manque quelque chose : le rayonnement humain. Ils ne sont pas en harmonie et en paix avec eux-mêmes ; ils sont incapables d'établir un vrai contact humain. Ils sont privés et de bénédiction et de chaleur communicative, parce qu'ils ne font pas un avec eux-mêmes, parce qu'ils ne sont pas heureux.

La mesure principale d'un homme n'est-elle pas dans la réponse à la question : est-il en harmonie, est-il en paix ?... N'est-il pas par conséquent, une source naturelle de ce rayonnement grâce auquel autrui se sent accessible en tant qu'être humain, c'est-à-dire, reconnu, compris et aimé en tant qu'homme ?

Dans ma conversation avec le chef de service, je demandai à ce dernier comment ses supérieurs considéraient le vieux contremaître ? L'opinion est partagée, me dit-il, le jeune est contre moi, le vieux pense comme moi. **Ah** ! le vieux : rien qu'à sa façon de traverser les ateliers et de dire bonjour, nos cœurs s'ouvrent. Il s'adresse à l'homme. Je crois que finalement tout dépend de cela !

— De quoi ?

— L'essentiel, dans la marche d'une entreprise, est-ce la production ou l'homme ? Que l'usine doive produire, cela va de soi. Que la production dépende de la capacité, des connaissances, de la précision, de l'engagement de toutes nos forces vives, cela est évident aussi. Mais au-dessus de tout cela et l'englobant, l'entreprise doit être imprégnée d'une atmosphère humaine. Celle-ci dépend de l'attitude intérieure des supérieurs et surtout du cœur de ses chefs. Et notre vieux contremaître est vraiment un être humain et l'est resté.

Avec cette dernière phrase, le chef de service avait exprimé la vérité élémentaire qu'il faut connaître et réaliser : être un homme complet, c'est-à-dire le devenir, l'être et le rester, malgré les exigences de spécialisation de la profession, qui poussent vers l'unilatéralité. Qui peut prétendre réaliser cela, à travers toutes ses activités professionnelles, et une mécanisation de son travail ? Or, il fait partie du tout de l'homme d'avoir une ouverture sur l'intériorité, grâce à laquelle l'être personnel s'épanouit de plus en plus, ou toujours davantage, lui permettant de faire tout avec vérité et de se tourner vers son prochain avec amour et compréhension, sans que rien ne puisse l'ébranler. Sans l'épanouissement de cet aspect humain intime, l'homme n'est pas complet, c'est-à-dire qu'il n'est pas mûr, quel que soit par ailleurs le degré de développement de ses facultés pratiques ou professionnelles. La majorité ignore que ce manque de maturité est extraordinairement répandu dans la société, et qu'elle est la cause de maints échecs. L'ignorance de ce fait a pour conséquence que l'on n'entreprend rien pour y remédier. Le maître d'école, le directeur, le patron d'une fabrique, le chirurgien chef d'hôpital ou le chef de service — tous peuvent manquer de maturité autant les uns que les autres — occupant le haut du pavé. Dans la même mesure, la maturité des parents est la source de croissance harmonieuse des enfants ; également le manque de

maturité des hommes et des femmes, occupant des postes de premier plan, sont-ils la cause d'une multitude de ravages, dans la vie de ceux qui sont confiés à leur responsabilité.

Certains se demanderont si la maturité n'est pas un privilège réservé à la vieillesse ? Et si les vertus qui lui appartiennent ne sont pas des dons primaires ? Il existe certainement des gens qui ont une maturité plus précoce, qui sont plus habilités que d'autres et qui, ayant une plus grande capacité d'aimer, acquièrent plus facilement les qualités requises à un équilibre intime, et à la bonté ; ils sont donc évidemment moins exposés à s'égarer parmi les voies si typiquement choisies par ceux qui manquent de maturité. On rencontre certainement plus souvent la maturité parmi les vieux que parmi les jeunes. Ce sont pourtant bien souvent justement les plus favorisés par la nature qui s'arrêtent plus facilement au cours de leur développement intérieur. En ce qui concerne la vieillesse, que l'on songe un instant aux innombrables personnes âgées, dont le visage est crispé, voire dur, sur les traits desquels l'amertume s'inscrit. Un proverbe d'Extrême-Orient nous dit : « Un vieux au visage aigri est comique », ce qui signifie qu'il n'inspire pas même la pitié, car cet homme est devenu lui-même coupable envers la destination de son chemin intérieur. La maturité n'est donc, ni l'expression d'une prédisposition heureuse, ni le fruit naturel de la vieillesse, mais le résultat d'un travail que l'homme a à accomplir sur lui-même, un travail qui ne saurait commencer assez tôt, et qu'il n'est jamais trop tard d'entreprendre.

De quoi s'agit-il exactement ? Et bien ! au fond, il s'agit du thème fondamental concernant toute thématique humaine. Je veux ici n'en indiquer que le leitmotiv : atteindre le vrai Soi, et pour cela dépasser le petit moi. « Le petit moi doit s'effacer », dit le mystique Eckart, « afin que l'être puisse apparaître ». Dominer et dépasser le moi existentiel, souvent affamé d'importance, qui nous

fait devenir susceptibles et dépendants de l'opinion publique ; ce petit moi trouble notre regard sur la vraie Réalité et le « sens » de notre vie. Il nous empêche de parvenir à la liberté intérieure que nous ne découvrons qu'en accédant à notre être véritable. Seul cet être personnel nous permettra de maîtriser avec calme les coups du destin et, au sein de la lutte quotidienne de l'existence, de demeurer en harmonie avec nous-même, avec les autres et avec l'au-delà.

Quelle est la première condition en vue d'acquérir la maturité ? Reconnaître en toute honnêteté qu'elle nous fait défaut. Nous devons prendre nettement conscience de nos résistances menées à l'encontre de notre croissance intérieure. Seulement alors, aurons-nous accès aux sources. L'adversaire pourtant nécessaire est l'égo qui sépare et divise ; la source, c'est notre être essentiel. Le devoir urgent est d'entendre et écouter sa voix profonde, non seulement lorsque l'heure est au repos et à la détente, mais tout au long de la vie quotidienne, qu'elle soit dure ou sous des conditions mécanisées.

V

LES SIGNES DE LA NON-MATURITE HUMAINE

Le manque de maturité des adultes est la maladie chronique d'une humanité qui, aveuglée par son pouvoir de domination sur le monde extérieur perd de vue le chemin intérieur. Il appartient à une époque, en voie de renouvellement, de réfléchir à ce que signifie la maturité humaine, et à rechercher les signes de non-maturité qui empoisonnent notre vie.

Il y a trois sortes de maturité humaine : celle du corps, celle de l'esprit et celle de l'âme.

Par maturité du corps, il faut entendre, avant tout, la maturité sur le plan sexuel. L'adolescent l'acquiert à la puberté, que l'on peut aussi nommer l'époque de la première maturité. Cette maturité, seule, est donnée à l'homme sans qu'il ait à intervenir, en un processus biologique dont l'achèvement est marqué par la capacité d'engendrer et de concevoir. En d'autres termes, l'être humain devient capable de s'unir physiquement, et le fruit de cette union est l'enfant.

La maturité sur le plan sexuel exprime une règle juste, en rapport avec tous les degrés de maturité. Toute

maturité présuppose un développement permettant une « union », dont le résultat est le « fruit ». Le fruit biologique est l'enfant, celui du domaine culturel est l'œuvre achevée ; quant au fruit de la maturité « personnelle », c'est l'homme renouvelé. La condition de toute fécondité est la capacité d'union avec un autre, c'est-à-dire celle d'ouvrir les barrières derrière lesquelles on se protège.

Il s'agit d'apprendre à sortir de soi-même afin de pouvoir devenir un avec l'autre, ou de savoir s'ouvrir, laissant pénétrer l'autre en soi. Qui est véritablement capable de sortir de soi, de s'ouvrir à l'autre, de l'accepter au point de faire un avec lui, de penser, de sentir, d'agir selon lui ? Parlons, par exemple de la maturité de l'artiste ; je pense ici à l'inoubliable Adolf Busch, à Edwin Fischer. Lorsque nous avons le privilège d'écouter de tels artistes, nous avons le sentiment qu'ils sont totalement donnés à leur art. Les grands maîtres, les grands pianistes, ne pensent plus à l'effet qu'ils peuvent produire, ils ne s'interposent plus entre l'œuvre et le public. Grâce à une fusion totale avec l'œuvre, leur jeu n'est finalement plus le résultat d'un moi qui « veut faire », mais peut se comparer au fruit qui tombe mûr. Cette perfection toutefois n'est donnée à personne : elle est acquise tout au long des années, en un exercice quotidien, où il n'en va pas seulement de la possession d'une parfaite maîtrise technique, mais aussi et surtout de la purification du moi égocentrique et ambitieux.

Quels sont les signes de non-maturité spirituelle ? Quels sont ceux de maturité ?

La première vertu spirituelle est une objectivité incorruptible. Le jugement d'un homme mûr n'est plus soumis à sa subjectivité ; il parle des choses telles qu'elles sont. Il est libéré de son petit moi, de ses angoisses et de

ses désirs qui lui cachent la vérité des choses ; il est ainsi dépourvu de la rigidité d'une opinion définitive. La phrase si importante avec laquelle débutent de nombreux discours : « Le point de vue que j'ai toujours défendu » est donc un signe typique de manque de maturité. Un célèbre pédagogue a déclaré : « Un homme au point de vue fixe a un angle visuel égal à zéro. » Mûrir, c'est apprendre toujours à nouveau.

La non-maturité se distingue également à travers un manque de distance, de « recul » ; elle est craintive, impatiente, volontaire, impulsive et orgueilleuse. L'homme est lié aux choses par des liens purement subjectifs, en sorte qu'il n'est pas capable de les reconnaître telles qu'elles sont, et de les laisser parler par elles-mêmes.

La seconde vertu spirituelle est une calme assurance reposant sur un ensemble de valeurs objectives. L'homme non mûr manque de rectitude ; dans la poursuite de ses buts il est instable, influençable, toujours prêt à suivre d'autres maîtres. Il a quelque chose de vague, de louvoyant. Ses entreprises comme ses enthousiasmes ne sont que feu de paille et se refroidissent pour un rien. Ce qui lui manque : la formation d'un principe spirituel supérieur et, par conséquent, la capacité d'une conscience qui le tienne « en ligne ».

La troisième vertu est le témoignage de la profondeur. L'homme et l'œuvre qui stagnent toujours en surface ne peuvent pas mûrir. Les connaissances restent superficielles, les opinions manquent de conviction. Une œuvre spirituelle est d'autant plus mûre qu'elle a de la profondeur c'est-à-dire que quelque chose luit au travers d'un arrière plan. Le chef-d'œuvre a toujours une transparence vers un au-delà. Il est perméable à la Transcendance. C'est également la raison pour laquelle l'homme mûr dépasse toujours la médiocrité naturelle.

La maturité nous affranchit des limites du temps, elle brille d'une lumière qui vient de l'au-delà. Ces possibilités ne sont offertes que dans la mesure où l'esprit humain

domine le petit moi qui, enfermé dans le cercle de l'intelligibilité naturelle, se barre le chemin conduisant à l'essence des choses. La maturité spirituelle est donc toujours précédée d'un développement psychique, d'une métamorphose intime, d'un élargissement de la personne qui dégage le Soi profond du petit moi. Aussi longtemps que celui-ci domine, l'individu tourne autour de lui-même, ne pensant qu'à sa propre importance, sa sécurité, ou sa puissance. Afin de vaincre le moi, il faut vaincre sa susceptibilité et sa peur de la souffrance.

∴

Ce qui nous frappe avant tout chez un individu manquant de maturité vis-à-vis de lui-même, c'est sa vulnérabilité ; ayant sans cesse le besoin d'être approuvé, il ne tolère pas la moindre critique. Il est toujours prêt à bondir pour se justifier. Il n'a pas d'assurance intérieure. Pourquoi ? Il ne repose pas en son vrai centre, ou il ne l'a pas encore trouvé, n'ayant pas reconnu son être. C'est pourquoi il lui manque la marque fondamentale de la maturité : le calme inébranlable ; quiconque l'atteint ne peut plus être blessé personnellement. Ce qui renverse la personne non mûre — une lourde perte, une déception, une brutale injustice — sera l'occasion, chez l'homme mûr, d'un accroissement de sa maturité ; la vraie maturation n'ayant pas de fin. C'est donc encore un signe de maturité que de rester ouvert à la transformation perpétuelle. Le second signe de maturité personnelle est une sérénité qui ne se laisse jamais assombrir. L'homme non mûr n'est jamais en paix, ni avec lui-même, ni avec le monde ; il est toujours en désaccord avec lui-même et avec Dieu. Et il ne sait pas plus rire de son propre ridicule que de celui du monde. Il ignore l'humour. De là son éternel passage de la résignation à la révolte. L'homme mûr n'en voudra jamais à la vie car, à travers son non-sens même, il y découvre un sens plus profond.

Il accepte avec le sourire ce qui le contrarie, et la fermeté de son âme lui donne la force de transformer l'existence grâce à l'expérience de l'Etre.

Le troisième signe de maturité personnelle est une bonté immuable. Il est des hommes entreprenants et très sérieux, mais auxquels manque la capacité d'aimer. Chez l'homme mûr vit l'Unité des êtres dans l'Etre. C'est pourquoi son amour n'est pas dépendant de la sympathie ou de la reconnaissance d'autrui. La bonté rayonne de son être indépendamment de lui-même.

VI

LA VICTOIRE DE L'ESPRIT SUR LA MECANISATION

Le développement continuel de la technique oblige l'homme à rechercher des voies lui permettant d'échapper aux dangers qui menaçent tant sa nature que son esprit. Le problème comprend trois aspects : comment échapper à l'emprise de la technique privée d'âme, par une application des forces contemplatives ? Ensuite, dans quelle mesure est-il possible de transformer le travail technique lui-même, en lui donnant un sens qui le prive de son caractère mécanique, et enfin, comment renforcer les puissances créatrices de la personne humaine ?

Les mouvements techniques surmécanisés qui dominent aujourd'hui notre existence n'offriraient-ils pas eux-mêmes des possibilités spirituelles n'ayant pas encore eu la chance d'être suffisamment reconnues et utilisées ?

Le premier aspect concerne une attitude générale et une consécration à l'exercice spirituel, le deuxième, une organisation nouvelle du travail ; quant au troisième, qui retiendra notre attention dans les pages suivantes, il est d'ordre psychologique.

Je m'entretenais il y a plusieurs années, à Tokio, avec

un Japonais déjà d'un certain âge, un sage. Il me dit soudain cette phrase étonnante : « Afin qu'une chose puisse acquérir un caractère religieux, elle doit être simple, et pouvoir se répéter. » Etrange pensais-je, car ainsi tout devrait donc contenir en soi une potentialité religieuse, non seulement la respiration et la marche, mais également tout mouvement d'un travail automatique, et tout domaine de connaissances techniques.

Le chemin nous conduisait au temple d'une des sectes les plus populaires du Japon, dont les adeptes répètent continuellement le nom d'Amida Buddha : *Namu Amida Butsu* (1). L'atmosphère qui régnait autour du temple résonnait de ce murmure. C'est un phénomène simple, qui se répète éternellement, pensai-je, mais il a évidemment une signification religieuse, parce que son contenu est religieux. Pourtant quel rapport a-t-il avec le travail mécanisé des temps modernes ? Quelques temps plus tard, je fis la connaissance du directeur de l'une des plus grandes industries du pays. Il appartenait à la secte en question, et son intérêt pour la psychologie du travail et pour la religion l'avait rendu célèbre. Je lui ai demandé : « Pensez-vous aussi que les choses simples et sans cesse répétées peuvent acquérir une signification d'ordre religieux ? Il répondit affirmativement. Voyez-vous, continuai-je, une relation entre le « Namu Amida Butsu » et le travail mécanisé ? Il ferma les yeux réfléchissant longuement, puis me regarda l'air interrogateur, se demandant s'il avait le droit d'initier l'étranger à ce secret japonais ? Puis il répondit : « Il s'agit de fondre précisément le travail manuel dans la formule de la prière. Ainsi, le travail mécanisé, lui aussi, se transforme-t-il totalement de lui-même en une prière éternelle. » Quelle différence entre cette vision de chances contenues dans le travail mécanisé, et celle, européenne,

(1) Adoré soit Buddha Amida.

qui le conçoit comme voie éloignant du Divin, et déformant votre personnalité, l'émoussant, la vidant de son contenu !

Il existe également chez nous en Occident, une intégration des gestes adonnés au travail avec la prière, mais cela, seulement chez les êtres qui savent s'affirmer dans leur foi à travers le rythme « juste » de la respiration, dans la répétition de formules.

Ce sont là des exceptions qui ne correspondent pas, du reste, au sens exact de cette phrase étrange qui apparemment voit la « chance » religieuse dans le mouvement reflété comme tel, et non pas dans son attachement à un contenu religieux.

La question est donc la suivante : Existe-t-il « quelque chose » à travers les mouvements simples et répétés de notre travail quotidien, pouvant contenir, sinon un sens religieux, du moins une signification élévatrice ?

La journée entière est composée de tels mouvements répétés : dons de la nature, comme par exemple celui de la respiration. D'autres nous ont été enseignés et nous les avons exercés dès l'enfance, comme marcher, parler, écrire. Enfin, il y a ceux qui reposent sur le développement de capacités particulières, mises tous les jours en pratique ; notre art, notre métier manuel, notre profession, un travail mécanique. La technique inhérente à ces activités contient-elle une possibilité de spiritualisation ? Certainement. Si nous ne l'avons pas reconnue jusqu'à maintenant — et à plus forte raison mise en pratique, cela découle du fait que l'homme occidental, dans tout ce qu'il entreprend, regarde d'abord, et surtout, le résultat matériel pratique, ignorant que le mouvement machinal parfaitement maîtrisé peut être la source d'un bonheur particulier, d'une élévation spirituelle. Par exemple, quelle est notre connaissance de la marche ? Nous nous déplaçons rapidement vers un but, ou bien nous nous traînons dans un état d'abrutissement avancé.

Mais nous ignorons tout ce que contient la marche en soi, le bonheur du rythme, de la respiration, de la tenue. Nous ne l'avons souvent jamais appris, jamais exercé. Il en va de même de tous les mouvements simples de la vie quotidienne. Et pourtant l'enfant, déjà, éprouve le bonheur d'accomplir des gestes automatisés. Par exemple, se mettant à construire avec des cubes, il en prendra un à gauche, le posera à droite, à nouveau encore un, et ainsi de suite, puis soudain lui arrive-t-il de se complaire dans ce simple mouvement rythmique de gauche à droite, oubliant le but de son activité.

Le rythme en lui-même lui suffit, il est si beau. Le mouvement rythmique restera longtemps le plus grand attrait des jeux, surtout chez les filles. L'adulte aussi sait combien facilement un mouvement rythmique peut être répété, et quel plaisir il procure. Le paysan qui fauche, le cheminot sur la voie ferrée travaillent en rythme. La psychologie du travail enseigne que le geste le plus court n'est pas nécessairement le plus productif, car le travail accompli selon une mélodie rythmée favorise le rendement et maintient la fraîcheur, l'élan, la bonne humeur. La connaissance de cette loi, qui n'a jamais été mise en pratique suffisamment, indique la direction dans laquelle il faut s'engager afin de vaincre le mouvement machinal. Une activité qui se répète mécaniquement et dont la technique est maîtrisée, peut être transformée en activité organique, grâce à l'introduction du rythme. Toutefois, cela n'est pas toujours possible, et il faut remarquer que la jouissance procurée par le rythme représente le stade le plus primitif de l'élévation sur un plan supérieur, l'élévation du mécanisme dans le travail mécanisé. D'autres développements spirituels sont contenus dans la transformation organique des procédés mécaniques. D'autre part, la spiritualisation de phénomènes originairement organiques comme la respiration ou la marche, permet de développer des attitudes qui préservent la liberté intérieure chaque fois que l'on est contraint à se livrer à des

activités mécanisées ou à des procédés techniques compliqués.

Quiconque apprend un métier peut, grâce à la maîtrise de la technique, en retirer un profit qui va bien au-delà du résultat auquel tend ce métier. Qu'il s'agisse d'un quelconque travail manuel, d'exercices de gymnastique, de taper à la machine, de jouer d'un instrument de musique, ou de répéter cent fois la scène d'un film, c'est une grande erreur de croire que le bonheur que l'on retire de ces activités ne puisse dépendre que de leurs résultats pratiques.

Lorsque l'on a parfaitement maîtrisé une technique, à tel point que les gestes n'exigent plus réellement d'attention, l'homme, alors libéré, et de toute tension, et de lui-même, non seulement s'épanouit dans son corps et dans son âme, mais au travers de « cela » découvre la chance de sentir la qualité numineuse de son être. Il se sent spirituellement élevé. Son activité acquiert une nouvelle valeur intérieure du fait que son côté mécanique lassant a été vaincu.

L'Orient a, depuis longtemps, accédé à cette connaissance, et en a fait son profit, amenant dans le champ de la conscience intérieure, non seulement la technique des mouvements originels (respiration, marche, langage), mais aussi ceux des arts (écriture, peinture, chant, danse, poterie, etc.) et des jeux martiaux traditionnels (escrime, lutte, tir à l'arc). Ces techniques ne sont pas exercées au regard de la perfection de la performance mais au regard de ses conditions humaines les plus profondes. C'est pourquoi elles sont considérées comme des « exercices », des exercices spirituels. Il en résulte que l'homme oriental a une toute autre vision des activités mécanisées, aussi bien dans le cadre de son travail que dans la vie en général.

Il nous est impossible de reprendre tels quels les exercices orientaux, pourtant ils peuvent nous fournir de précieuses indications. Dans l'accomplissement parfaitement maîtrisé, « personnalisé », de tout processus méca-

nisé, peut s'éveiller en quelque sorte une profondeur particulière dont il faut prendre conscience et qui doit être cultivée. Lorsque l'ensemble des mouvements nécessaires se réalise harmonieusement, au point de supprimer toute tension de la volonté, il peut en résulter un sentiment de liberté intérieure, de légèreté, de détachement de la terre, en un mot, un sentiment du « sacré », et notre être surnaturel se manifeste. La profondeur et la persévérance de ce sentiment dépendent de l'acquis de notre connaissance en la possibilité de l'expérience de l'Etre.

Il est donc nécessaire que l'homme qui a vraiment maîtrisé une technique, ayant par là-même accédé à la joie totale du corps et de l'âme, en prenne conscience. Le sentiment de profond bonheur qui en découle sourd de son être métaphysique. La manifestation de celui-ci se situe au-dessus des résultats superficiels et visibles du travail. Alors la maîtrise acquise par la possession d'une technique impeccable, lorqu'elle est constamment « exercée », améliore non seulement le rendement mais perfectionne la vie personnelle, l'approfondit et l'élève, en une croissance spirituelle continue.

Lorsque le contact avec l'être nous pousse au-delà d'un don passager et nous enracine dans le perfectionnement d'une technique extérieure, celle-ci devient la source inépuisable d'une force spirituelle et d'une élévation de caractère initiatique. Ainsi se confirme la phrase de ce vieux japonais selon laquelle le plus simple (également ce qui est redevenu simple) et la répétition peuvent faire partie du domaine religieux. Un vaste terrain de recherches s'ouvre dans la direction où la mécanisation est surmontée à travers les différentes activités techniques concernant aussi bien le travail que les sports. Une grande tâche nous attend, celle d'élaborer une psycho-pédagogie qui tienne compte du temps présent et qui soit pleine d'avenir.

VII

HEURES PRIVILEGIEES DE LA VIE

Il y a quelques années une femme aux abords de la quarantaine me narra sa vie au cours d'un traitement qu'elle suivait chez moi. A la fin du troisième rendez-vous, je retins de son récit un événement survenu dans son enfance, apparemment sans grande importance.

— Dites-moi, madame, au cours de notre premier entretien, vous m'avez raconté vous être trouvée, une fois, dans une église avec votre mère. « La manière dont la lumière traversait les vitraux était extraordinaire », aviez-vous dit. Votre voix m'a semblé avoir une intonation particulière lorsque vous m'avez relaté ce souvenir. Réfléchissez un instant : « Qu'avait-il de spécial ?

— Rien, me répondit-elle ; pourquoi ? C'était simplement beau. Pourtant (et seulement alors l'expérience sembla lui revenir à la mémoire), oui, c'était beau d'une manière spéciale ; cela m'a frappé, je m'en souviens. Oui, c'était curieux ; cela n'a duré qu'un instant ; c'était comme si j'étais transportée ailleurs. Maintenant, je le revois clairement. Tout était calme, lumineux, je me sentais comme dans un nid bien chaud.

Elle s'arrêta un instant, puis, d'une voix hésitante, elle me demanda :

— Croyez-vous que je doive prendre cela au sérieux ?

— Oui, répondis-je, même très au sérieux. Et cherchez à vous souvenir, jusqu'à demain, s'il n'y a pas eu d'autres moments semblables dans votre vie.

Le lendemain, au bout d'un moment, je lui ai demandé :

— Dites-moi, d'autres souvenirs vous sont-ils revenus à la mémoire ?

— Oui. J'y ai réfléchi. Deux fois encore cela m'est arrivé !

A nouveau son regard se dirigea vers l'intérieur, puis elle poursuivit :

— Une fois, ce fut dans la forêt. J'avais seize ans à ce moment-là. Je ne sais pas comment cela se produisit. Il avait plu ; je m'étais arrêtée. Un rayon de soleil tombait sur de la mousse. Puis brusquement ce fut, exactement comme l'autre fois. Je m'absorbais complètement dans la contemplation de la mousse et je fus soudain comme traversée de haut en bas par un courant. Un frisson me saisit, puis ce fut le calme en moi ; une grande clarté et une grande chaleur. J'étais comme entièrement protégée, asssurée en moi-même et au-delà de moi-même. Un craquement dans le sous-bois attira mon attention et subitement tout disparu.

La jeune femme se tut.

— Et la deuxième fois ?

— Oui, je m'en souviens parfaitement. J'étais dans un tramway. Une vieille femme était assise en face de moi ; elle me regardait. C'est-à-dire que, au fond, son regard me traversait, je veux dire qu'il me pénétrait en profondeur. Et ce fut comme un chaud rayon qui dénouait tout en moi, et le nouait à nouveau. Oh ! comme c'était bon ! après, je me suis sentie pleine de force, comme si plus rien ne pouvait m'arriver, comme si tout, tout était en ordre.

— Comment ces trois événements sont-ils reliés les uns aux autres, demandai-je à ma patiente ?

— C'est très simple, c'était chaque fois la même chose.

Soudain son visage s'illumina, et elle dit d'une voix retenue et émue :

— Maintenant je sais à quoi vous pensez.

Dès ce jour, la vie de cette femme fut transformée. Elle avait non seulement vécu trois fois la même chose, mais elle en avait reconnu la signification. Elle avait admis la réalité en elle, la grande Réalité qui traverse et vivifie la petite réalité, mais à l'égard de laquelle nous sommes généralement fermés. Or, quand nous nous ouvrons vraiment à elle, elle transforme notre vie à sa source même.

Il nous est donné à tous de vivre des moments semblables, pendant lesquels survient, dans notre être profond, quelque chose de bienfaisant, de calmant, qui nous rend heureux. Une chose sortant de l'ordinaire et qui pourtant se trouve en nous et en toutes choses. Mais notre attitude normale à l'égard de la vie est telle que nous ne la comprenons pas dans sa vraie signification, nous la sous-estimons et l'écartons tout bonnement de nous en la banalisant. « C'était une ambiance agréable, particulière », ou bien « Je n'étais pas tout à fait moi-même ». Plutôt, un peu « à côté de moi » — ces mots sont parfaitement appropriés, ils veulent dire exactement ce qu'ils disent : « Je n'étais pas mon petit moi quotidien, je n'étais pas dans l'ordre routinier des choses. » Osons une fois sortir carrément de ce petit ordre coutumier, afin que le « tout autre » qui est en nous puisse se manifester. L'âme commence à s'épanouir et devant nous s'ouvre et se dessine le chemin de la maturité humaine. C'est un malheur grave que la connaissance de la grande Réalité qui pulse à travers notre existence soit refoulée par la raison qui veut gouverner toute seule. De même que de jour, nous ne voyons pas les innombrables étoiles, mais seulement le soleil et les objets qu'il éclaire, ainsi

ne voyons-nous à la lumière de notre raison, que ce qui est de son domaine, et ignorons ce qui est au-delà.

Certains parmi mes lecteurs comprendront tout de suite le sens des trois événements de tout à l'heure. D'autres se demanderont s'il ne s'agit pas là de quelques chose de purement subjectif, d'une réalité qui ne se trouve que dans l'imagination ? Certainement pas ! En voici une image.

La petite feuille du grand arbre ! Si la feuille était douée de conscience, ne serait-elle pas, en automne, sous l'emprise du sentiment de sa mort prochaine ? Assurément, si sa conscience ne contenait rien d'autre que la feuille, la feuille en soi. Alors elle sentirait qu'elle jaunit, qu'elle commence à sécher, qu'elle va bientôt tomber — jouet du vent, victime de puissances destructices. Supposons maintenant que la feuille puisse avoir conscience que ce qui vit en elle n'est pas seulement la feuille mais en même temps l'arbre ; elle saurait alors que sa vie et sa mort annuelles sont un mode d'être de l'arbre, elle serait consciente que la vie de l'arbre est en elle, que la Vie inclut non seulement sa petite vie mais sa petite mort. Et instantanément, l'attitude de la feuille, face à la vie, et face à la mort serait transformée ; l'angoisse disparaîtrait et tout prendrait un aure sens.

Les angoisses de l'humanité correspondent à celles de la feuille qui s'arrête à sa conscience de feuille, c'est-à-dire qui est prisonnière de la petite réalité immédiate, des sens, de la raison, et qui est incapable de sortir de ses frontières. A la conscience que nous avons en général de la vie manque la conscience de notre être profond. Pour que celle-ci puisse percer, il nous faut reviser celle-là, reconnaître combien elle est bornée ; il nous faut prendre au sérieux les heures privilégiées de notre existence, c'est-à-dire en reconnaître les signes, et laisser s'épanouir la grande Vie qui est en nous. Seulement ainsi, pouvons-nous entrer en contact avec notre être vrai. Car cet être est notre façon individuelle de participation à la Grande

Vie ; et la maturité qu'est-elle d'autre que la manifestation de notre participation à travers notre vie quotidienne ?

Devenir un avec la source de notre être : tel est le chemin de la maturité intérieure. Le tout est de comprendre les signes, de les écouter et de les suivre fidèlement.

VIII

DE LA LUMIERE SURNATURELLE

Manifester dans l'existence l'Etre qui est au-delà du temps et de l'espace, et par là-même réaliser son être essentiel métapsychique, dans, et à travers la personnalité psycho-physique, telle est la destinée de l'homme.

Le devoir de tout véritable conducteur d'âme consiste à aider l'homme à réaliser cette destinée. La condition nécessaire à l'accomplissement de cette tâche — comme éducateur, médecin, père spirituel, est de croître soi-même dans cette voie et de connaître les moyens d'y amener les autres.

∴

L'Etre qui doit se manifester dans l'existence, et l'être essentiel qui doit se réaliser dans le moi, ne sont pas le produit de l'imagination mais le contenu d'une expérience dont la qualité et le sens appartiennent à une dimension qui dépasse les données de la conscience rationnelle. Il est donc tout à fait normal que la révélation de l'Etre dans l'existence, et de l'être essentiel et

métapsychique dans le moi existentiel, soit impossible aussi longtemps que l'homme reste sous l'empire de sa conscience rationnelle et objective. Afin que sa petite vie s'accomplisse dans le sens d'une plus grande Vie, l'homme doit dépasser les ordres de la conscience purement sensorielle et rationnelle qui, par nature, se développent en premier lieu ; il doit s'ouvrir à l'ordre surnaturel qui correspond à son être essentiel, et se renouveler entièrement en lui. Cela signifie pour celui qui a grandi et a été formé selon les normes de la conscience naturelle, qu'il doit naître à nouveau. La nouvelle naissance en laquelle l'Etre transparaît dans l'existence, et l'être essentiel s'éveille dans le moi, pour le transformer au véritable Soi, est l'axe du devenir humain, le pivot de la conduite de l'âme.

∴

La « renaissance » est un événement qui n'est pas réservé aux chrétiens ni aux représentants d'une autre croyance. Elle correspond à une aspiration fondamentale appartenant à la piété pré et post-théologique de tout homme ; elle prend racine dans toute expérience humaine fondamentale possible à un certain niveau de maturité. On rencontre ses fruits aussi bien parmi les bouddhistes que parmi les chrétiens ou les musulmans. Il en est de même des concepts « Etre » et « être essentiel » (opposés à « existence » et « moi ») qui indiquent aussi de véritables expériences. Celui qui a atteint une certaine maturité, le rendant apte à dépasser le niveau de la conscience routinière, entre en contact vécu avec une réalité dont la qualité et la signification sont radicalement nouvelles. Cette expérience l'oblige à distinguer clairement l'existence spatio-temporelle de l'être supra-spatio-temporel ; de même le concept du moi psycho-physique, qui a grandi dans le temps, est soumis à une constitution conditionnée et naturelle de l'être métapsychique, absolu, et non

conditionné. Dans le cadre de telles expériences, on parle de la « surconscience » fondée dans l'Unité de l'Etre, et de la Lumière surnaturelle qui resplendit au moment de la nouvelle naissance, par opposition à la lumière naturelle de la conscience ordinaire fondée sur la dualité sujet-objet du moi et du monde perçu objectivement.

∴

Tout conducteur d'âme qui ne vise pas à faire resplendir la lumière surnaturelle dans le monde humain, travaille dans un cercle vicieux. Ce n'est pas la foi en un ordre et en une puissance supérieure qui est « l'opium du peuple », mais l'entêtement rationnaliste interdisant l'accès à cette puissance supérieure et à son ordre. Celui qui se contente de soulager la souffrance d'un homme, par exemple avec des drogues, tout en le maintenant enfermé dans le monde de la conscience naturelle, ne travaille pas en faveur du salut mais agit plutôt en tricheur. Le sens des souffrances humaines, en particulier, est de permettre l'accession à un ordre spirituel et à des forces supérieures qui vous libèrent de celles qui ont provoqué ces souffrances.

∴

L'authentique conduite de l'âme veille assidûment à ce que la lumière surnaturelle ne soit pas interprétée comme un simple élargissement, un approfondissement et un plus grand éclat de la lumière naturelle, mais comme le fruit d'une véritable conversion. C'est un bond dans une nouvelle espèce de conscience, donc une renaissance à la racine même de l'homme. Lorsque le fruit est mûr, le vieux moi qui l'a porté meurt, son règne prend fin. C'est un être nouveau qui apparaît et qui transforme entièrement l'ordre de la conscience ancienne. Certes, l'homme vit encore sous maints rapports comme aupa-

ravant, mais son existence sourd à présent d'un tout autre centre. C'est pourquoi celui qui n'a pas atteint la maturité ne voit rien, de l'extérieur, de la transformation intérieure de l'illuminé. Par contre, celui en lequel l'être s'éveille ou chez lequel au moins la nostalgie de l'être devient consciente, peut pressentir la lumière cachée chez autrui ; et l'entente secrète qui s'établit entre eux favorise leur progression sur un chemin commun.

⁂

Afin que la lumière surnaturelle resplendisse, trois conditions sont nécessaires : 1° Avoir l'intuition de l'être (introversion essentielle), 2° Demeurer dans l'être (contact essentiel), 3° Se fondre dans l'être (communion, transformation essentielle) : sentir, s'ouvrir, s'intégrer. Ces trois pas doivent être accomplis par celui qui souffre de la séparation de l'être. Mais sans conduite, cela est rarement possible. Celui qui souffre de l'éloignement de l'être a besoin de l'aide d'un plus âgé, plus mûr, en lequel se reflètent ses propres aspirations. Sans cette aide, les premiers reflets de l'être risquent de ne pas être pris au sérieux ; ou même, s'ils le sont, le danger est là encore de ne pas savoir s'ouvrir à cet être, peut-être même de se fermer à lui. Enfin, même si l'homme a pu maintenir le contact avec l'être pendant un instant, « il ne sait qu'en faire », ayant peut-être peur de se donner et de s'abandonner et, par là même, d'accéder à la communion. Ainsi, sans le secours d'un conducteur d'âmes, même après une première expérience de la lumière surnaturelle, est-on exposé à rester prisonnier de la scission intérieure, caractérisant l'homme naturel.

⁂

Celui qui est parfois capable de laisser pénétrer la lumière surnaturelle en lui se trouve au seuil de sa méta-

morphose. Celui qui sait déjà y demeurer, de temps en temps, grâce à ses rayons a déjà ouvert une porte sur la vérité. Ici, guette le danger suprême : va-t-il s'emparer de la flamme et l'emporter, où va-t-il se laisser consumer par elle ? La chance de naître à nouveau n'est donnée qu'à celui qui a le courage de se fondre à la flamme de la lumière surnaturelle.

L'expérience de la communion ne représente qu'un nouveau commencement. Mais celui qui ne serait-ce qu'une fois, « goûte » cette Unité de l'Etre, gagne une nouvelle conscience, une nouvelle mesure, un nouvel élan ; il est mûr au grand chemin. Et pourtant, parce qu'il est, et parce qu'il reste homme, il a besoin d'une protection. Car le risque de se perdre, à nouveau, dans l'obscurité de la dualité, ou celui encore de mettre la lumière surnaturelle au service du petit moi et de la seule existence naturelle, sont particulièrement grands chez celui qui a été touché par elle.

∴

Les trois enseignements ; celui d'éveiller l'intuition de l'être, celui de demeurer en l'être et celui de communier dans l'être, peuvent s'accomplir de différentes manières ; cependant, certains moyens sont de grande valeur à tout conducteur d'âme, comme à tous ceux qui recherchent leur aide. Les plus importants sont l'exemple et le rayonnement. Il faut que le conducteur d'âme soit miroir, médium et organe de la lumière surnaturelle afin qu'une étincelle puisse s'allumer en celui qui s'adresse à lui, étincelle qui lui permettra de s'élever d'étapes en étapes. Cela exige, même du maître le plus avancé, un effort inlassable et dur. Evidemment, la condition de base qui fait d'un homme un conducteur d'âme, est : « D'être touché » par la lumière surnaturelle, de la prendre au sérieux, d'être sans cesse tendu vers elle, et d'apprendre

à reconnaître, sans crainte, le moment où il se trouve en son pouvoir. Si tel est le cas, même un conducteur d'âmes débutant a toutes les chances de trouver, à travers sa propre expérience de la souffrance et de la joie, le regard, la voix et le geste justes capables d'allumer en l'autre, à l'heure juste, la flamme de la lumière surnaturelle.

∴

Une deuxième règle fondamentale est la suivante : savoir enseigner à reconnaître les *moments* pendant lesquels l'homme a été accessible à la lumière surnaturelle, c'est-à-dire où il a été prédisposé (il suffit d'une fraction de seconde) à s'ouvrir à l'Etre, à découvrir l'Etre dans le miroir de son Soi.

Chaque homme connaît des moments inoubliables où l'être le touche et où, à travers lui, il pressent l'Etre. Mais, en général, cette expérience se perd car mal interprétée par la conscience objective. On en parle comme d'une « atmosphère tout à fait particulière », ou comme d'un « moment splendide » ! ou, pire encore, on explique, on analyse, et on comprend rationnellement l'expérience. En sorte que, ce que cette dernière avait véritablement d'extraordinaire et de privilégié est purement et simplement perdu. Le « merveilleux » est réduit au commun, même si on lui concède une place à part. Le vrai sens de l'expérience, reflet d'une autre dimension n'est pas reconnu. Or le salut de l'homme dépend du fait que soit comprise la qualité particulière de l'expérience ; c'est elle qui lui dit que son existence est un aspect de l'Etre, et qu'elle participe de la Grande Vie.

L'homme doit apprendre à regarder à travers l'enveloppe que représente l'ordre de sa conscience naturelle ; c'est-à-dire à renverser les formes et modes routiniers de connaissance. Il doit être à même d'accéder à la qualité particulière de son expérience des « instants privilégiés,

d'en saisir le sens profond, de s'incorporer de plus en plus à elle, au lieu de s'en séparer à nouveau ; il doit apprendre à résister à la tentation de la voir avec les yeux de la conscience ordinaire, pour la regarder avec ceux d'une nouvelle, d'une surconscience. Croître en l'Etre, le reconnaître comme sien, implique une transformation totale non seulement de l'objet reconnu, mais aussi du sujet connaissant. En fait, un nouveau sujet naît à la vie. La particularité, le mystère de la surconscience réside dans la convergence de l'objet et du sujet, en sorte que le nouveau sujet ne se figure plus vivre d'une manière autonome ; il se sent organiquement lié à la source d'une Grande Vie, au-delà de lui.

∴

L'expérience de la Réalité supérieure n'est pas liée à des images ni à des représentations correspondant dans l'ordre normal de la conscience existentielle à quelque chose de « profond », de spécial, de « religieux ». La surconscience se meut dans n'importe quelle chose, image ou représentation. Il en est de même de l'interprétation des rêves. Tel archétype, par exemple, peut apparaître et trouver sa place dans l'ordre bien connu de la conscience qu'il éclairera de manière significative. Mais ce même archétype peut se manifester sous un jour ne permettant pas cette prise de conscience car il est, cette fois-ci, le reflet de l'Unité suprême. Celle-ci peut apparaître dans le rêve, comme dans l'état de veille, à travers des images et des représentations sans importance pour le monde de la conscience. Seul compte l'état d'esprit de celui qui en est pénétré. Tout dépend d'une certaine attitude. C'est elle qui donne à tous les contenus de la conscience une ouverture vers l'Etre. D'autre part, l'apparition d'une image ou d'un symbole même très significatifs ne permet pas de dire s'ils recouvrent une expé-

rience essentielle ou non. L'être inné atemporel et l'Etre contenu en lui représentent en tant que réalité et expérience, ceci a priori de notre existence, quelque chose qui diffère totalement de l' « héritage de l'humanité » vivant dans « l'inconscient collectif ».

∴

Se laisser illuminer par la lumière surnaturelle, c'est aussi sensibiliser la tenue intérieure et l'attitude spirituelle accessibles à l'Etre. Dans la mesure où un homme peut faire quelque chose pour se préparer à la Grande Expérience, ce quelque chose implique toujours une discipline d'entraînement de la « tenue » permettant d'accueillir l'Etre, de demeurer en lui et de se fondre en lui. Il y a des attitudes qui rendent impossible l'expérience de l'être, et d'autres qui la favorisent. L'Orient sait beaucoup de choses à ce sujet ; l'Occident en savait autant jadis ; aujourd'hui, il doit l'apprendre à nouveau.

∴

Chaque « exercice » ayant pour but d'ouvrir l'homme à la lumière surnaturelle est un *exercitium ad integrum.* Il élimine tout ce qui fait obstacle à l'expérience de l'Etre et cultive ce qui la favorise. L'exercice vise avant tout à amenuiser le moi égocentrique, son histoire, son ordre spirituel, mettant en avant l'Etre éternel, au-delà du temps et de l'espace, qui ne se laisse enfermer sous aucune forme. Il existe de nombreux exercices qui purifient l'homme et le préparent à la rencontre avec l'Etre. Les premiers sont toujours destinés à réaliser l'immobilité détendue du corps, le contrôle de la respiration et la découverte du « centre ». Aucun d'eux n'est exclusivement destiné aux Orientaux. Un des signes caractéristiques de la prétention de l'esprit occidental est de penser qu'il

peut y avoir un véritable changement sans changement de notre corps, et par conséquent qu'il peut y avoir une conduite de l'âme qui négligerait et n'orienterait pas à nouveau les fonctions du corps dans lesquelles l'âme se réalise en s'extériorisant dans l'existence.

⁂

S'ouvrir à l'Etre et demeurer en lui sont deux choses. Il est vrai qu'au début, au moment du passage de l'état de conscience habituel à la surconscience de l'être, tout est si nouveau que tout chavire. L'homme passe à travers des instants pénibles. Or il s'agit ici de tenir ; le résultat de son courage ne tardera pas à lui faire découvrir le contraire de ce qu'il pouvait craindre.

Bien souvent, l'homme touché pour la première fois, et appelé par son être, fuit le contact de l'Etre et se réfugie dans la coquille de son petit moi. Il ne peut le faire sans un certain exercice, celui de renoncer au connu et au rassurant en faveur de l'inconnu et de l'inquiétant inhérents à l'expérience de l'Etre. Il faut aussi apprendre à ne pas lutter, mais à répondre avec le sourire à l'avocat du diable, c'est-à-dire à la voix qui dépeint les risques de la vie centrée sur l'Etre, son animosité à l'égard du monde, l'inconsistance du nouveau vécu. Cependant, plus on avance en l'art de demeurer dans l'être, plus on découvre combien les rayons de la lumière surnaturelle mettent de l'ordre à l'intérieur de soi, combien ils purifient, dénouent les crispations et fertilisent, — non de manière analytique, en décomposant — mais positivement, en vivifiant les forces créatrices. Or tout dépend de cela ! Après avoir appris à regarder la lumière et à demeurer en elle, nous apprenons à connaître le sens de la souffrance, et tout ce que l'on a vécu jusque-là s'ordonne dans un tout, nouveau et plus profond.

Les expériences de l'Etre vécues et admises en profon-

deur, en connaissance de leur qualité et de leur sens propres, provoquent, jusque dans l'inconscient, une révolution qui prépare le chemin du salut. L'homme est alors libéré de cette maladie de l'âme qui sacrifie au moi les valeurs essentielles.

∴

Le troisième enseignement, celui de s'unir à l'Etre, est fondé sur certaines expériences qui s'échelonnent tout le long de notre vie, et sont vécues tout spécialement par celui qui sait aimer, créer, connaître. Chacun y fera l'expérience des contraires qui s'harmonisent, mais généralement sans saisir le sens profond et sans que cela entraîne de conséquences. Pour cela il faut savoir manœuvrer le gouvernail de façon telle que l'homme ne se contente pas de prendre note des résultats extérieurs de son expérience, mais qu'il soit conscient de ce qui se passe intérieurement. Depuis l'abolition du partage sujet-objet dans l'amour humain ou dans l'acte de la connaissance jusqu'à la *coïncidentia oppositorum* dans tous les domaines de l'esprit, l'homme peut vivre, en la retrouvant, l'Unité essentielle de l'Etre que précède toute scission de la conscience réfléchie. L'abolition des contraires dans la nouvelle Unité, expérimentée en conscience, marque le commencement d'une nouvelle vie.

∴

Le but de toute véritable conduite d'âme n'est jamais d'éveiller des pouvoirs surnaturels ou de développer des capacités de manière à permettre des performances supérieures à celles du passé. Si le rendement du travail a augmenté, c'est un résultat accessoire mais non le sens de l'exercice. Il en va de même en ce qui concerne l'assise qui nous rend plus solide dans la vie quotidienne ;

l'homme deviendra plus sûr de lui s'il avance correctement sur le chemin tracé par l'exercice, mais cette assurance n'en est pas le sens. La seule fin de cette expérience et des exercices exigés par le « dessin » est d'avancer sur la voie intérieure, de faire mûrir le fruit de toute vie humaine : manifester l'Etre transcendant dans la forme du moi existentiel, c'est-à-dire l'Etre dans l'existence. Dans la mesure où l'homme y parvient, toute son existence extérieure sera changée.

La réussite se manifeste par un rayonnement intérieur, par une sérénité dans le comportement, par une force créatrice et libératrice qui découle de toutes les actions.

⁂

Le thérapeute qui travaille dans le sens indiqué ici est l'objet de diverses attaques. Les hommes de science qui n'ont pas été touchés par la lumière surnaturelle le qualifient de charlatan. Les théologiens, placés sous les mêmes conditions d'ignorance, le considèrent comme un séducteur contre lequel il faut mettre le monde en garde. Mais lorsque les hommes de science et les théologiens vivent eux-mêmes l'expérience, ils deviennent les meilleurs alliés du thérapeute. Car le chemin initiatique, s'il ne veut pas s'égarer dans l'interprétation arbitraire, a besoin de probité intellectuelle et surtout de cette disponibilité, incorruptible à l'expérience, dont la science offre le meilleur modèle. En outre, le chemin intérieur n'est pas concevable sans la foi en la vérité pressentie ; l'homme atteint par la lumière surnaturelle se distingue, par cette foi, de cette catégorie de théologiens qui, n'ayant pas vécu l'expérience, l'interprètent de telle façon que la foi basée sur l'expérience s'oppose à la révélation, ou qu'elle représente un danger pour la foi basée sur elle. Pourtant, le chemin donné à l'homme en vue de son avancement et de sa purification n'empiète pas sur l'activité du prêtre ;

il se déroule dans le vaste espace pré ou post-théologique de la piété primordiale. Parcourir cet espace conduit aux profondeurs où se rencontrent les sages et les mystiques du monde entier, quelles que soient leur race et leur confession. Car la Réalité de l'Etre — et la vérité de notre être essentiel qui réfléchit celle-ci — est une, le reflet de l' « Un ».

IX

ADOLESCENCE — EVEIL DE L'ETRE

L'adolescence est l'aube de notre être authentique. Le corps est prêt à procréer : pour la première fois le moi se pose en problème : l'esprit prend son envol dans l'infini. L'être en nous s'éveille. L'être : il est l'Etre incorporé dans l'être essentiel, il est la Grande Vie qui, pour la première fois, renverse les barrières de la petite vie et s'adresse à l'homme en un langage jusque-là inconnu, celui de son intériorité qui l'appelle sur le chemin de sa Destination.

Un « sens » nouveau surgit des profondeurs de nous-même et du monde. La vie est débordante de promesses. Tout ce qui vous entoure, la nature, les hommes et les choses prennent une signification mystérieuse, faisant frémir étrangement notre jeune âme. Le monde fini s'ouvre sur l'Univers infini. De l'intérieur du Soi, des forces secrètes jaillissent, le cœur est plein d'inquiétude, l'âme de pressentiments indéfinis. Une profonde insatisfaction nous envahit soudain, et nous remue, comme si elle contenait une grande promesse. La vie entière est baignée d'une lumière différente. L'existence, celle aux

contours nettement délimités et définis se trouve mise en question. Les voix de la nature, mélodies jusque-là non captées de la vie jaillissante, mouvante, grandissante, mûrissante, murmurent, envoûtent et semblent venir de l'au-delà de tout ce qui est saisissable.

Une chose devient certaine : l'existence, dans sa réalité connue, est en opposition au cœur qui grandit et que la nostalgie envahit. L'adolescent se sent partagé entre la réalité quotidienne, connue et routinière, étroite et dure, et une nouvelle Réalité, encore inconnue, plus grande, plus puissante, qui s'impose impérieusement à lui.

La nostalgie s'est éveillée, elle est née, elle jaillit de la lutte entre, d'un côté ses pressentiments ou ses instincts qui s'éveillent avec violence, et de l'autre à la fois la résistance que représentent les réalités du monde et le manque d'évolution du Soi s'opposant à leur prédominance.

Dans cette situation, l'adolescent blessé par les contraintes, fuit l'étroitesse de son foyer et, éclatant d'impulsions, se réfugie dans la profondeur de son cœur et la vérité de la nature. Il recherche le mystère de la forêt, les larges espaces des champs, et l'éternité du ciel étoilé ; il se pénètre du roulement de la mer sonore ; il écoute le chant des oiseaux, le murmure de la source et le clapotis des ruisseaux.

Se sentant soudain supérieur aux plus jeunes, et cependant encore loin du niveau adulte, dont il évite le manque de compréhension et la méfiance, il recherche la solitude et cultive le dialogue intime avec lui-même ou avec l'ami qui le comprend. Il est là, plein d'espoirs, plein de questions, comme s'il se trouvait au seuil de découvertes décisives, comme s'il devait comprendre le langage inusité d'une vie qui, jaillissant en lui-même, lui pose mille énigmes, tout en lui promettant un miracle. Tout semble empli des puissances incompréhensibles d'un grand Etre inconnu, dont la voix lui parvient de l'au-delà.

Pendant l'adolescence, l'Etre se fait entendre pour la

première fois sous une nouvelle forme ; sa voix est celle d'une indéfinissable nostalgie, et d'espaces sans limites. Le monde, l'avenir, brusquement, acquièrent une ampleur jusque-là insoupçonnée. La vie invite à dépasser les frontières anciennes. Le cœur bat d'un rythme agité, et se gonfle sous l'assaut d'émois bouillonnants.

L'âme se berce de rêveries, la volonté se tend comme pour pénétrer l'Univers entier. La froide réalité quotidienne des hommes comme des choses, les lois et les conventions de l'existence routinière font à l'adolescent l'effet des murs d'une prison. Ils deviennent des ennemis qui tiennent enfermés le Soi en une étroitesse avec laquelle, au fond, il n'a plus rien à faire. Qu'y a-t-il de commun entre eux et lui ? C'est dans la contradiction entre cette petite existence, déjà ancienne, et l'univers élargi mais encore inconnu de l'Etre, que pour la première fois il a la révélation de son appartenance à deux royaumes différents : dans l'un il doit chercher à se maintenir, mais l'autre lui promet l'accomplissement de son âme.

∴

Une des caractéristiques de l'époque de l'adolescence est que notre vie se brise en deux mondes. Dans l'un, l'adolescent doit faire ses preuves, assurer sa subsistance ; l'autre lui promet l'épanouissement de son âme. Le premier est celui de l'existence objective, insipide, bien réglée et définie, coutumière et froide, étroite, accessible aux sens, mesurable, rationnelle, utilitaire, et imposée telle quelle par la société. A l'arière plan et le dépassant de son infinitude, se découvre l'autre monde beaucoup plus attirant ; celui seul accessible au cœur qui le considère comme l'unique véritable.

L'adolescent est, en lui-même aussi, partagé. Il se sent prisonnier de l'enveloppe trop étroite de son corps, étriqué par la pensée conventionnelle ; les règles de vie aux-

quelles il doit se soumettre l'étouffent, et il doute de leur valeur. Avec quelle vigueur, par contre, ne se sent-il pas poussé vers une plus grande Réalité ! Il est comme attiré par les forces centrifuges qui l'appellent vers la vraie Vie.

∴

Le drame de l'adolescent consiste à pressentir son être et sa vérité, tout en étant encore incapable de les vivre. C'est en vain qu'il se révolte contre l'ordre établi, qu'il se heurte aux murs qui l'entourent. La réalité de l'existence exige son droit. Son élan faibli ; son enthousiasme se ternit, et ses plus hautes aspirations échouent devant le sourire des adultes. Eux prétendent connaître la vie, ils représentent la réalité, ils disposent des pouvoirs. La réalité qu'ils représentent, d'ailleurs, n'est pas le produit de leur imagination ; elle est là, inéluctable, avec ses exigences péremptoires, ses limites, et ses buts. Constituée par les pénibles nécessités de l'existence matérielle, elle s'impose avec évidence au moment précis où l'adolescent en découvre une autre. Que peut-il faire d'autre que de lâcher ce royaume de sa nostalgie à peine pressentie, et d'accepter le face à face avec le monde des réalités. Y a-t-il pour lui une autre issue que celle de devenir semblable aux adultes ?

∴

Si l'élan de la jeunesse décline, si l'infini perd de son attrait, si l'adolescent devient raisonnable et accepte conventions et limites, qu'arrive-t-il en fait ? En un certain sens, on peut dire qu'il s'est adapté à la réalité, entendons-nous : à la réalité de l'existence temporelle. Par rapport à celle-ci, les promesses, espoirs, nostalgies (éveillées et manifestées en partie sous forme de révolte et de fuite) deviennent irréels. Ce point de vue est évidemment par-

tial, la réalité essentielle de l'être étant beaucoup plus vaste que celle de l'existence. Cette nostalgie de l'adolescence exprime, en fait, la première « expérience de l'Etre » qui dépasse et embrasse l'existence, et la porte en lui donnant sa « loi », son « ordonnance » et son « sens » véritable ainsi que son élan de vie et son accomplissement.

Grâce à cette ouverture et à cette amplitude dans laquelle le monde et le soi se remplissent soudain de la signification d'un infini, l'homme va se rendre compte pour la première fois de l'existence d'une Grande Vie qui embrasse et pénètre la petite. Il en devient conscient à travers l'appel de son être, qu'il entend pour la première fois. Il reconnaît ainsi, pour la première fois, son être authentique, et celui-ci en tant qu' « essence » du monde.

∴

Liée à la prise de conscience de l'ampleur de la vie, l'adolescent fait l'expérience d'une profondeur qu'il n'avait encore jamais éprouvée. L'existence quotidienne lui semble plate et insignifiante. Il trouve ternes et banals les buts poursuivis par son entourage.

L'adolescent, envahi d'une nécessité de profondeur, sent dans le monde et en lui-même un courant vital plus profond que le mouvement superficiel visible. Il est attiré comme par un aimant caché dans l'être même des choses. Le monde et le Soi subissent une nouvelle fissure, celle entre l'apparence et l' « essence ». Soudain, tout est remis en question, tout semble contenir un sens caché. Le sérieux fait son entrée dans la vie. Une irritabilité surgit envers ce qui est trop défini, limité, clinquant, envers ce qui revêt une trop grande simplification ou une évidente platitude. La vie entière acquiert du poids, comme si quelque chose, à travers l'au-delà des objets, vous faisait découvrir le sens profond de leur apparence. Exemple : La vue d'une jolie rose vous saisissant sou-

dain, vous dites : « Oh ! la jolie rose ! » Mêlé à sa vue objective, quelque chose de plus profond, derrière elle, vous a fait « entrer » dans une réalité d'un ordre différent, une dimension transcendante.

Combien plats apparaissent alors les concepts et les idées conventionnels, combien superficielles les explications des événements quotidiens ! Tout n'est-il pas un problème ? Qui va comprendre l'adolescent, ce jeune homme qui, entendant pour la première fois l'appel de son être, rend douteuses toutes les voix du monde ? Les adultes ? Surtout pas ! Ne vivent-ils pas prisonniers de la validité du règlement de l'ordonnance de leur vie ? Les camarades d'enfance ? Non plus, car le temps des jeux est passé. Seul, l'ami, l'ami unique, celui qui vit et souffre la même expérience intérieure. L'adolescent a le besoin ardent d'être compris, il aspire de toute son âme au bonheur d'une entente profonde, d'une communion immédiate de pensée, en deçà, au-delà des mots. Quels rapports y a-t-il entre les modes de vie habituels, les constructions rationnelles qui suppriment tout mystère à la vie, qui définissent et expliquent tout, qui voient et cherchent partout tant l'utile que l'agréable, et entre l'élan qui jaillit du tréfonds de l'être désirant simplement fleurir ?

De nouvelles et douloureuses tensions éprouvent cette âme brusquement engagée dans la profondeur de la vie. Cet élargissement révèle, de prime abord, l'irréductible contradiction entre l'existence et le domaine illimité de la grande Vie, promesse pour l'adolescent. Maintenant, s'accentue le déchirement intérieur entre la banalité de l'existence et un monde qui puise à la fois sa substance et sa signification aux profondeurs de l'Etre.

∴

Cette expérience ne serait-elle que l'aberration d'une jeunesse encore sans maturité ? Il n'en est rien. La vie a non seulement une dimension qui dépasse toutes limi-

tations, mais une incommensurable profondeur, qui échappe à l'entendement rationnel.

Cette découverte de la profondeur est la deuxième sagesse qui illumine la puberté et trouble l'adolescence. Cette étape sur le chemin de la connaissance est caractérisée par le regard entendu, échangé en silence par les amis initiés, et par le mépris cultivé à l'endroit du prétendu savoir de leur entourage. Pendant la puberté, nous sommes véritablement des initiés, et bientôt nous ne le serons plus... pour un temps, pour toujours ? Cela dépend...

La façon d'être saisi par le « sens » profond de la vie et du monde se traduit également par une nostalgie. L'adolescent, qui frémit sous la pression de l'être, en lui et en toutes choses, souffre d'un ordre qui efface le vrai sens de l'existence et renferme l'être, en voie de dépassement, dans des catégories devenues mortes.

Pourtant les exigences de la vie immédiate ne tarderont pas à nous faire sortir de la contemplation intérieure et à nous faire renier le mystère de l'Etre. Et si nous nous plions entièrement à la réalité du monde ; n'est-ce pas un peu comme si nous abandonnions la recherche d'un trésor que nous aurions aimé poursuivre, mais qui ne nous est plus permise ? Ne reste-t-il pas une trace de culpabilité à l'égard du devoir profond enterré par une nécessité extérieure ?

Les adultes parlent avec condescendance et sans nulle compréhension de l'âme exaltée, de l'âge idéaliste et rêveur, comme d'une étape inférieure qui doit être traversée, dépassée et vaincue, ce qu'ils ont fait, oubliant qu'eux-mêmes aussi, jadis, comme les jeunes d'aujourd'hui, dans la première prise de conscience de leur être, ils ont été beaucoup plus près de la réalité de la grande Vie qu'ils ne le sont à présent. Ils ignorent que le plat réalisme de leur existence, devenu un voile cachant la vérité, interdit à la vraie Vie de devenir consciente.

C'est dans l'éclatement de la profondeur, dans cette ouverture, et cette amplitude, que la grande Vie se manifeste pour la première fois, chacun selon la façon dont il a été façonné à devenir « réalité humaine », et cela dans le langage de notre âme, langage de l' « aurore de l'être ». Grâce à cette élévation, la nostalgie qui jusqu'à présent se perdait dans l'espace infini, sous l'emprise d'une profondeur sans fond, gagne une « forme » d'orientation. La vie qui s'ouvre à l'adolescent est auréolée d'une promesse céleste. Mais elle est également entourée d'obscurité : on l'affronte avec crainte. Les jeunes sont envahis d'une tristesse particulière qui n'est que le contre-pôle de cette exaltation, marque typique de cet âge. Pour l'adolescent : « Le ciel est rempli de violons. » L'existence n'est pas encore connue sous ses aspects froids et rationnels, comme puissance destructrice. L'élan vital n'est pas encore brisé par les contrariétés et les déceptions. C'est pourquoi l'œil qui vient du cœur ne voit tout qu'en belles couleurs, il ressent l'éclat de la Plénitude promise. Il est saisi par la profondeur du « sens » de l'Univers. Il transforme, au vol de sa Puissance intérieure, le reflet de l'Etre supérieur en Idéal (c'est-à-dire une vision de la vie telle qu'elle pourrait, telle qu'elle devrait être). Cette vision d'un monde dans lequel chaque chose pourrait se développer et s'épanouir selon son être propre, ce rêve, image d'un monde dont la réalité correspondrait à ses « idées », font battre notre cœur à un rythme accéléré. Et nous rêvons, non seulement pendant la nuit, d'un monde beau, vrai, pur, noble ; nous y rêvons comme s'il était la réalité à laquelle nous appartenons véritablement.

∴

Lorsque les idéaux s'emparent de nous et nous conduisent aux sphères supérieures, bien au-dessus de la banale existence, nous sommes véritablement effrayés de la bassesse dans laquelle la vie qui nous entoure semble

vouloir nous contraindre à ramper. Une fois de plus, le monde est partagé ; celui de l'au-delà et celui de l'ici-bas. L'âme nous élève dans l'un, mais l'autre, celui des adultes, est comme un toit qui retient notre envol, nous obligeant à mener une vie de ver de terre. La contradiction entre ces deux mondes est semblable à celle qui distingue l'ordinaire du noble. Et rien ne peut empêcher celui qui est véritablement parvenu à cette maturité, de demeurer fidèle à l'Etre, et de considérer le règne de l'esprit dans lequel il enfonce ses racines comme la réalité et la règle de sa vie.

⁂

Les idéaux préoccupent l'œil intérieur ; l'adolescent voit le monde à travers eux, et la conduite de sa vie est déterminée par eux. Hommes, choses, conventions, tout ce qui se présente au jeune esprit est jugé selon cette perspective supérieure, et ce qui n'est pas conforme à l'idée est condamné ou transformé. Le monde, tel qu'il devrait être, devient la raison de vivre et d'espérer, de l'adolescent qui forge des plans d'avenir. Les enthousiasmes qui à ce moment là s'emparent de l'âme, les modèles de vie vers lesquels elle tend, sont d'une toute autre qualité que les passions et les héros de l'enfance. Ces derniers s'imposaient par leur rayonnement extérieur, par leur pouvoir naturel ou surnaturel, leur succès dans l'existence. Maintenant tout est changé ; les nouveaux héros personnifient des idéaux, des puissances dont la valeur essentielle dépasse la seule existence matérielle. Il n'est plus question d'épreuves de force, il ne s'agit plus d'en imposer extérieurement ; l'âme veut s'élever au-dessus des limites existentielles, elle veut s'accomplir essentiellement ; l'impérialisme du moi cède aux aspirations de l'âme.

C'est un âge où des impulsions décisives se manifestent. Un bonheur immense est imparti à celui qui, ne serait-ce

même que passagèrement, a vécu cet élan intérieur, a été entraîné vers ces hauteurs, et s'y est senti chez lui, même si, plus tard, les puissances de l'existence temporelles lui ont rogné les ailes et l'ont emprisonné dans les broussailles de l'existence.

∴

Plus encore que l'élan vers le grand large et vers la profondeur, l'envol dans les hauteurs indique combien la réalité de l'existence est étrangère à l'adolescent. Rien ne rencontre plus de dédain et de moquerie de la part des réalistes de l'existence que cette aspiration à un monde supérieur. Que connaît l'adolescent des puissances qui empêchent la vie de s'élever ? Il ne les voit pas, il ne les connaît pas encore. Justement à cause de cela, grâce au regard encore pur de son être, est-il capable de voir ce qu'a perdu celui qui a dû envisager l'existence.

Il est une certaine existence qui, incontestablement, est la seule réalité qui compte pour beaucoup d'hommes ; c'est celle dans laquelle chacun cherche à réussir et à s'imposer, celle de la raison et de l'efficience dans tous les domaines de l'esprit objectif et calculateur ; l'existence limitée dans le temps et dans l'espace, où tous luttent contre tous et où l'inférieur triomphe toujours. La seule question qui se pose à son sujet est celle-ci : cette existence est-elle le tout de la vie ? Celui qui s'y laisse assujétir ne perd-il pas le regard sur ce que cette réalité n'est pas ?

Ne perd-il pas de vue ce qui est plus grand que cette existence ? Il est évident que tous les hommes doivent apprendre à vivre aussi dans cette existence, doivent lui reconnaître sa propre réalité. Mais s'ils la considèrent comme l'unique vérité, ils se perdent eux-mêmes.

Cet élan du cœur juvénile vers une hauteur qui transporte l'homme au-delà de lui-même est le troisième mode par lequel s'annonce la Grande Vie.

Ainsi, le sens de la puberté — ce qu'il y a de typiquement humain à cet âge — c'est qu'au moment même où l'homme acquiert la puissance procréatrice, il devient également capable de se prolonger dans le temps et d'accéder au savoir « royal » essentiel : la vie, qui se recrée éternellement, englobe la mort de l'existence. Dans la montée de l'être vécue alors, la grande Vie saisit l'homme. Cette pénétration de la profondeur se traduit par la nostalgie du grand large, des hauts sommets. Or, il va de soi qu'on ne peut avoir la nostalgie que de ce que l'on possède par essence. Toute nostalgie est un mal du pays perdu, et manifeste le lien en profondeur avec ce dont on est séparé en surface. Le contenu de la nostalgie, sa promesse, ne sont rien d'autres que ce que l'existence a dissimulé. La nostalgie de la jeunesse proclame la réalité de l'être humain dans sa participation à l'essence infinie de la vie. C'est pourquoi l'adolescence est une époque de déchirement, où l'être se dresse contre l'existence, le moi superficiel contre le moi profond, les étroites frontières du réel visible, contredisant la grande Vie qui sourd de l'infini, et se prolonge dans l'infini.

Ce que l'existence exige au cours de son déroulement temporel est bien différent de ce à quoi la grande Vie nous convie. Harmoniser les contraires est le devoir qui incombe à une maturité plus grande et plus tardive. C'est toutefois un fait expérimenté avec certitude pendant la puberté que le vrai sens de la vie dépasse la petite existence. Il est impossible de comparer les promesses de la grande Vie évoquée par l'âme, aux expériences de l'existence quotidienne. Si le mot âme a perdu sa signification, cela est dû à l'influence de l'interprétation rationnaliste du monde, et au fait que l'homme, entièrement concentré sur la lutte pour l'existence, devient sourd à la voix de l'Etre. C'est un gain extrêmement précieux que de méditer les expériences de la puberté, de prendre conscience de la montée de la grande Vie avant que l'existence ne l'étouffe. L'être profond se manifeste alors

d'une manière immédiate, dans toute sa pureté, avant d'être refoulé par les épreuves, les soucis d'ordre pratique, la lutte pour l'existence, les préoccupations de prestige et de rang social. Celui qui, au plus profond désespoir de l'existence réduite à elle-même, se souvient de la grande promesse, celui qui revit la joie et les tourments de l'adolescence sera amené à redécouvrir l'importance de l'âme. Ce que celle-ci révèle est unique et ne peut être confondu avec quoi que ce soit. Elle nous révèle notre être. Elle nous dit que notre existence quotidienne fait partie de la grande Vie ; le moi temporel peut se détacher de l'être et s'y opposer, mais il peut aussi en être le porte-parole et le représentant. En sorte que l'opposition et le déchirement n'ont rien d'absolu. Cette prise de conscience de nous-même, comme êtres existants, est réservée à un âge plus avancé. L'adolescence se borne à pressentir le sens profond de la vie, et à l'opposer tout simplement à l'existence superficielle.

∴

Le petit enfant dit un jour : « Moi, je... » Le garçon et la fille ont déjà une conscience du moi très marquée, ils ont leur monde, leur fierté, leur prestige. Mais le Soi qui est découvert à la puberté est d'une toute autre nature. En effet, lorsque la voix de l'être se fait entendre pour la première fois à travers la peau du moi, l'homme se sent devenir une personne, c'est-à-dire un être libre et responsable. La liberté et la responsabilité se présentent relativement à son être profond et au monde. De là naissent de nouvelles tensions. L'aspiration à l'épanouissement personnel, à la fois coïncide et se trouve en collision avec la prise de conscience de devoirs à l'égard du monde. Pour la première fois, le sérieux de la vie est éprouvé. Préoccupé par les élans de son cœur et les nouvelles exigences à l'égard de soi-même et du monde, l'adolescent se sent non seulement entouré d'énigmes,

mais également découvre la double exigence d'une vision de lui-même et du monde. Il se trouve rejeté sur lui-même, et seul, lors de la puberté, tout ce qui envahi son âme, met douloureusement en relief les limites de l'existence. Cette douleur fait prendre conscience du nouveau qu'apporte la vie. Ces forces nouvelles qui viennent de l'au-delà, et qui à travers l'existence finie nous font chercher l'éternel, s'efforcent de s'épanouir et se manifestent dans la nostalgie. L'existence freine l'élan et rejette l'homme sur lui-même, c'est-à-dire dans la solitude résonnante de son être authentique.

Solitude fertile, parce qu'elle permet à l'être de mûrir face à la menace du monde qui l'environne. Mais celui-ci ne menace pas seulement, il exige impérieusement que ses droits soient respectés. Devant cette pression extérieure, l'homme se réfugie dans le secret de son univers intérieur, où avec la meilleure partie de lui-même, il se sent à l'abri et nourri de forces jaillies de sa propre substance profonde.

Ainsi cette nouvelle aurore en lui, non seulement tend-elle à faire sortir l'adolescent de lui-même, mais tout en l'attirant, le replie sur lui-même. Elle le convie à s'épanouir dans l'action créatrice, dans la « multitude » de l'extérieur, et l'attire en même temps dans l'unitude du tréfonds qui le délivre. Ce double mouvement, qui n'est d'ailleurs pas d'un caractère réservé à l'adolescence, ne ferme pas définitivement le portail de la profondeur. Et dans l'expérience de cette calamité inconnue jusqu'à présent, la loi et l'essence de la Grande Vie nous parlent à travers notre âme.

⁂

Pendant la puberté, l'homme vit pour la première fois la tension entre l'Etre et l'existence, entre la petite et la Grande Vie, entre son moi conditionné et son être inconditionné. Qui dit tension, dit absence d'unité.

L'homme est déchiré entre sa limitation dans la finitude, et son élan vers l'infini ; partagé entre son moi dont le sens et la fin se situent dans l'existence, et son Soi profond enraciné dans l'au-delà de l'existence. Seule l'intégration des deux permet de réaliser une totalité harmonieuse. Pour la réaliser que lui manque-t-il encore ?

Plus l'homme prendra conscience de lui-même, et du devoir à devenir soi-même, plus il se rendra compte qu'il ne pourra le faire tout seul. Cela ne lui sera possible que dans une relation avec un autre. Ainsi d'une part, la vie confie l'homme à lui-même sans qu'il puisse s'épanouir seul. Pour devenir un être complet, il a besoin d'autrui ; c'est-à-dire d'un être avec lequel il peut devenir un ; et c'est parce qu'il peut trouver une union avec lui qu'il lui sera permis de se réaliser en totalité soi-même.

Devoir être seul au sens le plus profond de soi-même, et ne pouvoir s'accomplir qu'avec un autre, révèle aussi dans le langage de l'âme notre être qui tout en appartenant à l'Unité de la grande Vie, en qualité de partie, ne pourra pourtant jamais être le Tout qui vit en lui-même. S'il n'était pas ce qu'il est, uniquement en lui-même, il ne serait pas un être individuel, mais étant une façon de la Grande Unité il ne pourra vivre que dans la mesure où cette Unité s'ouvrira en lui. Et ce Tout dont nous faisons partie, sans que nous soyons le Tout nous-même, comment s'adresse-t-il à nous ? Quel en sera le pont ? Il sera une autre personne, qui de même « substance » que nous-même, c'est-à-dire de semblable racine transcendante, s'ouvre à nous !

∴

La relation humaine que recherche ardemment l'adolescent n'est pas la camaraderie, mais l'amitié. La différence est considérable : l'amitité est une communauté de détresse et de béatitude par rapport à l'Etre. La camaraderie est orientée vers une performance que l'on

réalise ensemble ou l'un pour l'autre, tandis que l'amitié se réalise sur le plan de l'Etre, dans lequel on est un et grâce auquel on se comprend. La camaraderie est possible sans amitié, l'amitié inclut la camaraderie. Celle-ci ne touche qu'une partie de la personne, celle-là se donne entière. La camaraderie permet à la partie mortelle de s'affirmer, l'amitié permet à la partie éternelle d'être. La première procure de l'assurance, la deuxième aide à s'épanouir à l'infini. La recherche d'un camarade est suivie de la nostalgie de l'ami. Lorsque cette dernière s'éveille, c'est le signe d'une aurore, et c'est cette aurore qui marque l'adolescence.

∴

L'adolescence est l'âge de l'éveil du premier amour. Quoique cet éveil soit également la conséquence de transformations physiologiques importantes, on se trompe radicalement en réduisant l'amour au génital. Lorsque l'être essentiel devient conscient de l'Etre qu'il représente, une nostalgie d'union avec un autre s'anime en nous et se manifeste à travers notre vie : c'est l'éveil de l'amour. La recherche de l'autre, pendant l'adolescence, est une quête du complément grâce auquel le vrai moi prend corps. Chacun se trouve lui-même dans la mesure où son être l'élève au-dessus de son moi, le rendant disponible à s'ouvrir à la Grande Vie. Chaque homme, par essence, est un Soi unique, « il est celui qu'il est. Il est appelée par son nom, Toi tu es ce que tu es, mais tu ne peux le devenir que si tu te découvres Toi totalement ». L'adolescent, s'il ne peut se trouver totalement lui-même qu'en découvrant son essence unique, ne réalisera vraiment sa « force totalisante » que dans une union réelle avec un ou une autre, avec celui qui sera « essentiellement » un avec lui, dans l'amour. Seule l'union avec un autre fait de lui un être complet, non en contradiction avec l'Unité de l'Etre, présente en son être.

Jamais un homme ne se sent plus authentiquement « soi-même » que lorsqu'il se dépasse lui-même, dans sa communion avec l'autre, dans le don réciproque de leur être.

∴

Pendant la puberté, la Grande Vie se manifeste pour la première fois dans le langage de l'être personnel sous deux aspects : l'un à travers cette nostalgie qui nous emporte vers un au-delà sans limites, c'est-à-dire dans une largeur, une profondeur et une hauteur infinies, et l'autre, à travers la limitation bien définie de l'unicité de notre propre être. Toutefois, comme celui-ci représente l'Unité de la Grande Vie, il lui est nécessaire d'en témoigner dans une communion concrète avec un autre. Ainsi la « poussée » vers l'au-delà se révèle reliée mystérieusement à un principe à la fois unifiant et formatif grâce auquel l'homme se découvre dans son âme individuelle. C'est la première expérience de sa propre individualité.

Combien différente l'expérience de son âme, de la conscience du moi qui l'avait précédée ! Maintenant, grâce à cette première résonance de l'être profond, le souffle de l'âme, pénètre toutes choses de son souffle, alors qu'auparavant le moi, imprégné de ses sentiments propres s'axait sur un égocentrisme existentiel. De même que l'élan de l'être vers l'infini entre en conflit avec toutes les limitations existentielles, de même l'aspiration à l'accomplissement de la personne essentielle se dresse-t-elle contre la volonté égocentrique du moi. La Grande Vie cherche à devenir véritablement consciente dans son opposition aux exigences du moi orienté vers l'existence.

∴

L'adolescent vit donc dans l'opposition de deux domaines dont chacun a sa signification propre : celui — spatio-temporel et celui supra-spatio-temporel. Leur

contradiction douloureusement ressentie est due d'abord à cette opposition en lui-même à l'égard des valeurs et des revendications de l'existence. L'adolescent se donne totalement à l'Etre infini ; il puise en lui sa force et sa raison de vivre ; il n'aimerait écouter que la promesse de la Grande Vie, n'obéir qu'à son appel, même si son milieu social ambiant l'a oubliée et perdue. Cette opposition radicale ne caractérise que la première phase de l'évolution. Or l'existence est indissolublement liée à l'Etre, la petite vie à la Grande, dans le bonheur et dans le malheur.

Le moment ne tarde pas à venir, où l'on découvre qu'il n'y a pas d'oppositions absolues et irréductibles entre les deux mondes, mais que la petite vie pourrait et devrait être le mode temporel qu'emprunte la Grande Vie. Dès lors la nostalgie ne plane plus dans un ciel abstrait, mais s'empare de l'existence, qu'elle s'efforce d'élever et de transcender. Petit à petit, l'homme se considère lui-même, ainsi que le monde, comme une mission.

∴

Rien n'est plus vulnérable chez l'adolescent que le sentiment qu'il a de lui-même. Dans l'axe de son avenir personne humaine, il se sent engagé et responsable non seulement envers l'existence mais envers la Grande Vie. La nouvelle dignité qui le pare élargit et approfondit la conscience de soi, et le fait réclamer aux autres le respect qui dès lors lui est dû. Rempli de la profondeur de sa personne, il cherche à l'affirmer aux yeux du monde, mais comme cela ne lui est pas encore possible de manière parfaite, il en éprouve de la honte. L'adolescent veut être considéré comme un être complet, mais il ne l'est pas encore. Il sent qu'une tâche lui est confiée vis-à-vis du monde et de la vie, mais il n'est pas encore capable de l'exécuter. La distance qui sépare ce qu'il est, dans son être profond, de ce qu'il est effectivement, les contradic-

tions entre les devoirs qui l'attendent et son efficience encore limitée, créent de nouvelles tensions entre lui et le monde. S'il a honte de ne pouvoir se montrer tel qu'il se sent être intérieurement, il jouit par contre de son triomphe lorsqu'une performance le confirme en son être. Le soi veut non seulement accomplir le monde dans sa transparence, mais également témoigner de sa mission dans le monde. C'est ainsi que l'éveil de l'être remplit tous les aspects de la vie d'un nouveau sens, dont la réalisation veut dire : transformer essentiellement le soi, le monde et la vie.

∴

Lorsque l'être commence à percer, et que l'homme devient véritablement un homme, la vie revêt l'aspect d'une triple tâche : une destination, une vocation, un destin.

Pendant leur enfance, garçons et filles rêvent d'un métier. Le garçon, par exemple, s'imagine instituteur ou aviateur, la fille se voit dans son rôle de mère. Ils imaginent l'avenir à la lumière d'une activité qui les remplit de joie. Le métier imaginé dans l'enfance n'exige que la force du savoir faire, tandis que dans l'adolescence la question du métier est en même temps une question de vocation. L'adolescent a une vision de grandeur de la vie, et survole ses côtés mesquins et coutumiers ; il lui faut accomplir une mission. Bien entendu, les représentations de cette réalisation sont basées sur une vision encore incomplète. Ce qui compte cependant, c'est l'éclat particulier qui illumine toutes choses, c'est l'élan spontané de l'âme ; c'est aussi la façon foncièrement sérieuse avec laquelle on se sent responsable d'une mission. Les adultes parlent de l'enthousiasme et de l'idéalisme de la jeunesse, en souriant avec condescendance. Ce sourire traduit un éloignement de la vérité de la vie beaucoup plus considérable que l'attitude qui donne naissance à

l'enthousiasme. Certes, l'adolescent n'a pas encore la connaissance des limites imposées à l'existence, ni des conditions qui vont limiter la mise en pratique de ses idéaux. Justement à cause de cette ignorance, il perçoit d'autant mieux le sens de la vie, il sait ce que doit ou ce que devrait être le monde. L'adulte devenu sobre, objectif, rationnel et calculateur, perd facilement contact avec ce que veut l'Etre, l'Etre qui donne des ailes à la jeunesse encore sans freins. Le sentiment d'être appelé à quelque chose provient du Soi profond, expression de la Grande Vie qui ici se manifeste dans le langage d'une mission. Dans l'accomplissement de cette mission, l'homme transcende son existence effective, l'envisageant dans un esprit qui déjà correspond à des lois plus profondes. C'est l'expression de l'Etre, en tant que Puissance, qui tend à donner à l'existence sa « forme » et son achèvement essentiels. Au début, le sentiment de la mission de transformer le monde n'est que vaguement défini, quoique impératif, et l'adolescent sent en lui la force nécessaire à l'accomplissement de cette plus haute tâche.

⁂

Au sentiment d'être appelé à faire quelque chose de particulier dans le monde, s'ajoute celui de notre destination personnelle. La vocation se rapporte au monde, la destination concerne soi-même. C'est pendant la puberté que l'homme vit les premières expériences d'une profonde responsabilité qu'il ressent à l'égard de lui-même, en tant qu' « homme vrai ». L'expression « jeune homme » n'est valable qu'à partir de la puberté. On pressent pour la première fois soudain ce que signifie « être un homme », et que notre destination humaine est d'en devenir un. Et de cette manière s'éveille, également pour la première fois, le sentiment d'être porteur d'une valeur absolue, que l'on incorpore en soi-même, et qui doit être réalisée.

L'homme n'a donc pas seulement une vocation à l'égard du monde, mais également une « destination » personnelle vis-à-vis de lui-même. Celle-ci se cristallise à la puberté, pour la première fois, à travers des instants privilégiés, ainsi que des sentiments de la valeur inouïe de soi-même, profondément ressentie. Et parallèlement à ce qu'il ressent lui-même, il pressent dans le monde un sens profond, grâce à l'essence de toutes choses, et, combiné avec cela, la valeur inouïe qui les habite. L'éveil du sentiment des valeurs et, avec lui, celui de mettre celles-ci en pratique en des formes parfaites, signifie la naissance de l'esprit supérieur. Le spirituel naît dès que le monde, (parallèlement avec le moi) se constitue en « formes » qui ont un « sens » et une « valeur » propre. Mais l'esprit élevé n'apparaissant que lorsqu'à l'existence effective s'ajoute le « devoir d'être ». C'est dans l'éveil de la conscience des valeurs que la Grande Vie se manifeste dans sa tendance à s'achever en formes parfaites. Vivre en esprit n'est rien d'autre que de se vouer à cette œuvre. C'est là notre vocation par rapport au monde, et notre destination par rapport à nous-mêmes. En d'autres termes, nous devons nous mettre au service du monde, au regard du « sens » véritable que l'âme découvre en elle-même, c'est-à-dire conduire et transformer la vie à travers toutes ses manifestations, selon leurs essences propres ; telle est notre vocation ! Vivre et cheminer un chemin conformément au sentiment du devenir de son propre être, faire coïncider l'existence vécue, au jour le jour, avec notre être pressenti : telle est notre destination ! La tâche que représente le monde est une œuvre, la tâche que nous représentons, nous-mêmes, c'est le Chemin dont le résultat est la Personne complète. De même que le sentiment de la vocation personnelle traduit l'appel de la Grande Vie à transposer l'Etre dans l'existence, de même, le sentiment de la « destination » invite-t-il expressément à s'engager, en sorte que le moi fini s'accomplisse selon l'image et le « sens » de l'être personnel.

∴

C'est avec tristesse que l'adolescent éprouve combien son existence ne correspond pas à son devoir intérieur, et les compromis auxquels il doit se soumettre sont plus pénibles encore après l'éveil en lui de l'absolu. Cette distance qu'il ressent entre l'imperfection du monde comme la sienne propre, par rapport à ce qu'appelle l'Etre en lui, et en toutes choses, lui permet de découvrir avec encore plus d'acuité l'absolu de la Grande Vie, ceci à travers une insistance qui l'invite à donner une forme concrète à sa Personne et son œuvre, selon les trois dimensions : de hauteur, profondeur et largeur. L'exigence inconditionnée qui jaillit de la valeur infinie qu'il ressent en lui-même, en tant que noyau profond de son être authentique, lui semble venir du Divin. Tout en même temps, l'impression de ne pouvoir correspondre à cette valeur, le jette dans des tensions désespérées s'exprimant alors en une radicalité de ses exigences envers son monde, une critique acerbe des adultes, et enfin en désespoir.

∴

La conscience de soi de l'adolescent ne doit pas être confondue avec l'infatuation, ou avec l'orgueil relatif à telles ou telles qualités ou talents. Elle n'a rien de commun avec la vaniteuse comparaison à laquelle se livre volontiers le moi. Elle est le sentiment spontané d'une valeur propre, une conscience chargée de la Plénitude de l'Etre, remplie d'une promesse intérieure qui rend fort et sûr de soi, tout en procurant un grand calme ayant sa source en lui-même.

L'adolescent est sans cesse projeté hors de son centre plein de certitudes et de promesses, par les sentiments de sa propre insuffisance et de sa faiblesse, par les problèmes de la vie quotidienne, dont la mesure des exi-

gences lui est contraire. Ainsi continuellement, mais toujours à nouveau, il rentre « Roi secret » dans le cercle de sa vérité intérieure, il obéit à l'appel de son être, repuisant en lui la force bénéfique et la certitude joyeuse d'accomplir un jour la Promesse intérieure qu'il représente lui-même. Heureuse la jeunesse à laquelle une aimable étoile permet de laisser croître, pour un temps, la conscience de la valeur infinie qui s'annonce dans l'éveil de notre être, avant que l'inconditionné de cette mission ne se soit perdu dans le conditionné de l'existence. Troisièmement enfin, après la vocation et la destination personnelle, l'adolescent voit naître en lui la « conscience du destin ».

∴

Il y a toujours, avec la prise de conscience d'une destination personnelle, une relation avec la Vie en tant que Puissance Supérieure. Dans la « conscience du destin », la vie se manifeste à travers l'inexorabilité des lois qui ne participant pas au domaine de la liberté de l'homme, peuvent aussi bien le favoriser que l'anéantir. Mais il est aussi le mode par lequel la Grande Vie se manifeste sous les conditions de la petite vie, d'une façon plus ou moins douloureuse. Dès le début de la naissance de l'être dans sa conscience, lorsqu'il entend pour la première fois la voix de la Grande Vie, l'homme éprouve le destin de deux façons très différentes.

A travers son destin il gagnera ou perdra sa réalité, selon la grande Loi Universelle ; mais que veut dire réalité ? La réalité, comprise comme « Vie » qui s'accomplit, ou non, signifie en effet deux choses complètement différentes, selon que l'homme ne l'envisage, en effet, que du point de vue existentiel, ou qu'en cette existence, il s'abandonne à la Grande Vie. Dans le premier cas, le destin est l'ensemble des puissances qui écrasent la vie humaine depuis l'extérieur, et qui, sans égard et mystérieusement, favorisent sa volonté ou la ruinent, la confir-

ment ou l'infirment, la façonnent positivement ou négativement, finalement affirmant ou anéantissant l'homme. Face à ce destin — ou cette fatalité — l'homme, réduit à sa propre volonté, est impuissant. Et il l'expérimentera avec d'autant plus de crainte et de terreur que, dans le tréfond de son être, il se sentira appelé à maîtriser le monde et la vie.

Un tout autre sentiment du destin — une autre conception de la réalité — se dessine dans la mesure où l'existence s'enracine dans l'Etre, où l'être s'engage dans l'existence. Ici le destin n'est plus ressenti comme une puissance étrangère, mais comme la providence qui protège, comme un « Ordre » inné supérieur auquel on appartient ; s'y soumettre en liberté vous libère de toute angoisse.

⁂

Deux étapes marquent la prise de « conscience du destin », et elles correspondent à deux attitudes face à la vie. L'adolescent se reconnaît, d'une part en sa seule qualité d'un moi engagé dans l'existence ; d'autre part, comme Personne intérieurement conduite par la Grande Vie. Tout le monde connaît les yeux étonnés, sérieux, empreints de détresse de l'adolescent qui se sent soumis à une puissance contre laquelle il ne peut rien. Mais qui ne connaît pas aussi le regard tourné vers l'intérieur, plein d'espoir et plein de questions, se demandant combien ce qu'il ressent comme nouvelle source de vie dans son être profond, contient aussi la force de déchirer de l'intérieur le filet du destin qui le lie aux barrières de l'existence ? C'est au moment même où l'homme reconnaît les limites de son pouvoir vis-à-vis de la puissance de son destin extérieur (qui pèse sur lui du poids d'une loi étrangère, et le retient prisonnier) qu'il peut alors pressentir la liberté jaillissant du tréfond de son être, face à l'existence. Ceci pourvu qu'il se soumette, avec une obéissance

confiante, à la loi qui le pousse, en un élan à la fois douloureux et plein de béatitude, au-delà de l'existence. Il pressent pour la première fois que dans l'obéissance envers la Grande Loi qui le meut, en qualité de Promesse et nostalgie (de Devoir aussi), se trouve le secret de la force de s'élever sur un plan plus élevé de la Personne. Ce plan embrasse l'existence avec ses puissances négatives, en les incorporant dans sa vision de la Grande Vie, surmontant ainsi la contradiction douloureuse dans laquelle, prisonnier de l'existence, il ne peut ressentir la Grande Loi que comme puissance étrangère.

∴

Toute contradiction dans le comportement de l'adolescent reflète le conflit des forces qui se disputent en lui. D'une part, celles de l'être qui jaillissent de sa profondeur, se concentrant en une volonté dirigée vers des fins lointaines et élevées, contribuant à affermir la conscience de son individualité, et d'autre part, comme une ombre s'étendant sur son âme juvénile et tendant à briser son élan, celles des puissances qui régissent l'existence de l'extérieur, parmi lesquelles la fatalité. C'est à travers cet appel de la Grande Vie qu'il souffre de plus en plus de la platitude. Il ressent en toutes choses cette contradiction entre le jaillissement d'une puissance magnifique et la routine d'une vie dont les formes sont plus ou moins vides, ne correspondant d'aucune manière à ce qu'elles devraient être, et à ce qui vit comme exigence intérieure en l'homme. Porté par la dignité de sa valeur intérieure, l'homme se sent blessé par la non-valeur de l'existence. Saisi par sa mission vis-à-vis du monde, il se voit responsable de l'œuvre qui lui est imposée, et en même temps incapable de répondre à sa Grande Mission par manque d' « être » et de « pouvoir ». Saisi par sa vocation intérieure, il est bien au service de l'image de son être essentiel, mais combien aussi, loin de sa réalisa-

tion ! Ce qui prédomine malgré tout est cependant le Grand Appel. C'est pour la première fois que la vie se trouve sous le signe de la Grande Vie, et par conséquent que l'existence est remplie d'un sens plus profond. C'est parce que cet appel et cette promesse ne sont pas encore entâchés par des expériences que la puberté représente la source originelle et pure des impulsions essentielles et de la croissance d'une conscience morale.

Une chose est certaine : lorsque l'homme, sous la pression des nécessités de l'existence, s'éloigne du sens essentiel auquel le conviait sa jeune âme, et devenu adulte se croit obligé de « regarder de haut » ce qu'il appelle les illusions de l'adolescence, cette infidélité à l'égard du Soi profond se retourne contre elle-même. La clientèle des psychothérapeutes est constituée, pour une bonne moitié, de personnes dont la névrose n'est rien d'autre que le signe d'une vie qui s'est déroulée en dehors de leur être profond. Il est très rare que l'adulte, livré à la seule dimension de l'existence, se rende compte par lui-même qu'il est plus éloigné de la vérité qu'au temps de sa jeunesse. Il lui faut en général vivre une expérience anéantissante, une expérience le bouleversant de fond en comble, afin de pouvoir opérer une conversion, et ré-entendre la voix de la Grande Vie. La pré-science que la vie a un « sens » au-delà de la seule existence est véritablement un cadeau royal fait à la jeunesse à l'âge de la puberté.

∴

Plus d'un lecteur pensera que cette image de l'adolescence est unilatérale et utopique, et qu'elle ne concerne plus la jeunesse moderne. Lorsqu'un gel printanier a anéanti les fleurs et empêché les fruits de croître, on peut dire que l'idée de la fleur en général n'est pas valable en ce qui concerne cette année-là. Ici, nous n'avons pas parlé de la jeunesse d'aujourd'hui, mais de la jeunesse en soi,

et du sens éternel de sa détresse et de son émerveillement. Est-il possible de mesurer la détresse des jeunes âmes qui ont été atteintes par le gel printanier de notre époque ? L'infinie tristesse des hommes dont les ailes ont été précocement coupées, les yeux à l'éclat éteint ne sont-ils pas la preuve de ce que représente le trésor caché en nous tous.

X

LES ETAPES DE LA MATURITE HUMAINE AU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE ET RELIGIEUX

Dans le cadre du christianisme, l'homme vit tendu entre la foi et la connaissance scientifique. Sa foi est fondée sur la révélation transmise par les Ecritures Saintes. Face au royaume de la révélation surnaturelle se trouve le monde de l'expérience existentielle. Cette réalité-là, l'homme la connaît et la maîtrise relativement grâce à ses cinq sens, à son intelligence rationnelle et aux valeurs traditionnelles. Ainsi se rencontrent face à face la foi et la connaissance, la révélation de l'incompréhensible et l'expérience. Mais la Réalité Universelle de l'homme comprend encore une autre dimension qui s'ouvre à notre époque : celle de l'expérience Révélatrice. Nous pénétrons ici dans l'espace pré et post-théologique d'une « religiosité naturelle et universelle » (1). On reconnaît aujour-

(1) *Jusqu'à présent* : 1° Révélation Surnaturelle : (Foi). 2° Expérience Naturelle : (Sciences).
Aujourd'hui : 1° Expérience Surnaturelle ≠ Expérience Révélatrice. S'ajoute 2° Révélation Naturelle ≠ Religiosité vivante.

d'hui de plus en plus que les images et les concepts d'une « religion » déterminée sont une interprétation du contenu éprouvé dans l'expérience Révélatrice de l'Etre, qui se trouve à la base de toutes les religions, et en deça de toute théologie. Cette dimension de l'Expérience du Transcendant dépasse tout ordre existentiel.

C'est au travers de la Grande Expérience que l'homme peut croître vers sa maturité intégrale, en accomplissant sa destination personnelle. L'Orient ne connaît pas la foi en un Dieu personnel. En revanche il sait, mieux que l'Occident, depuis toujours, que la réalité que l'homme comprend et maîtrise plus ou moins n'est pas la vraie Réalité, en sorte que l'homme qui s'appuie consciemment sur elle ne trouve ni accomplissement, ni libération. Le sens de la méditation est de rapatrier l'âme dans Cet Etre qui ne s'ouvre que par l'Expérience Révélatrice, et qui purifie l'homme de la domination du rationnel. Le Saint, le Maître et le Sage représentent la maturité la plus haute qui découle de cette expérience.

Le Sage est calme au milieu des troubles du monde, serein au milieu de la déraison et de l'injustice, il est plein d'amour dans le plus grand abandon. Comment le Sage peut-il être sage ? Parce qu'il a l'expérience d'une réalité toute autre que celle impartie à l'homme ordinaire qui manque encore de maturité, et qui considère comme la vraie vie celle qu'il comprend et maîtrise, grâce à sa raison. Le Sage repose sur une « base » toute différente où les dangers de l'existence l'atteignent aussi peu que son non-sens et sa cruauté. Cette base lui permet d'éprouver et de manifester la Vie dans la mort, le Sens dans le non-sens, et l'Unité de la Grande Vie dans l'abandon et la solitude de la petite. Le Sage existe comme l'homme ordinaire, avec ses cinq sens, sa raison, son bon sens, dans le quotidien et l'ordre humain ; mais il vit en plus dans l'Etre atemporel transcendant qui dépasse, pénètre l'existence, et représente son « essence ». Il est dans une disposition d'esprit dont le point d'appui n'est ni le moi

ni le monde objectif, mais son être. Par être, il faut comprendre la façon individuelle dont l'Etre, c'est-à-dire la Grande Vie, s'incorpore et se manifeste dans la petite vie, c'est-à-dire l'existence de l'homme. L'accomplissement du « sens » de la vie de l'homme juste n'est pas du domaine naturel et rationnel, mais s'exprime dans un engagement total sur le Chemin de l'intégration à l'Etre, grâce à des expériences intérieures.

Il y a donc un triple développement de l'homme en tant qu'être sensuel, rationnel et intellectuel. Au sommet de ce développement se trouve la personnalité qui se réalise dans la relation sujet-objet vis-à-vis du monde, dans les « ordres », les « valeurs » et les « formes » qu'elle a reconnus ou créés dans la communauté humaine. En second lieu l'homme se développe dans une foi vivante, c'est-à-dire la foi qui transforme. La condition de cette évolution est de se détourner de l'orgueilleuse autonomie de l'individu, d'abandonner son esprit naturel, et de naître à nouveau du Saint-Esprit. La troisième évolution possible, qui n'est pas réservée exclusivement à l'Orient, prend son départ avec l'appel au « chemin » initiatique indiqué par l' « expérience » de l'Etre, et aboutit à l'homme nouveau transformé qui atteste sa maturité dans le monde, acquise grâce à son enracinement dans l'Etre. Donc en résumé : le développement de l'enfant en un adulte indépendant ; la transformation de cet adulte en un enfant de Dieu, en un croyant ; enfin, le développement de celui qui manque de maturité (précisément parce qu'il se croit autonome il est, en fait, encore mineur, spirituellement parlant) vers celui qui a gagné cette maturité grâce à son expérience de l'Etre.

Les trois développements ne s'excluent pas l'un l'autre, mais se complètent : en certains cas, la foi peut ouvrir la porte de l'expérience de l'Etre, ou, vice-versa, celle-ci peut ouvrir la porte fermée à la foi.

La psychologie ne suffirait pas à « saisir » l'expérience de l'Etre. Elle considère l'homme comme la résultante

parfaitement explicable et compréhensible de sa constitution psycho-physiologique et de sa biographie : elle ne discute pas sa pensée objective, ni la structure de sa conscience réduite au schéma-sujet-objet, pas plus qu'elle ne met en question son aspiration naturelle à l'ordre, à la sécurité et à l'épanouissement dans l'existence.

Le point de vue méta-psychologique, qui vise à l'épanouissement des potentialités de la piété naturelle, prend par contre en considération avant tout l'homme dans son être essentiel. Par rapport à l'Etre, la réalité temporelle et spatiale, ainsi que l'ordre humain construit sur elle, ne sont pas la Vraie Réalité, mais le champ de sa manifestation, ou même un voile qui la cache. L'opposition inhérente à l'homme entre les données de la conscience naturelle (l'inconscience incluse) et notre être surnaturel, qui peut se manifester par une sur-conscience pneumatique, crée la tension fondamentale de notre vie ; celle-ci ne doit jamais être dissoute, mais elle doit être rendue fertile. Le fruit de cette évolution est la vraie maturité.

La réalité de la conscience naturelle est centrée dans le moi. Le mot moi n'indique ni plus ni moins, que le principe de la conscience de l'identité avec soi-même, principe en vertu duquel notre esprit conçoit tout en tant qu'objet. Vouloir renier ou anéantir le moi est absurde. Ce dernier distingue l'homme de l'animal et constitue la base de tout le développement humain. Le moi est aussi porteur de valeurs d'ordre spirituel, il contrôle ses instincts et crée un monde de formes dans lequel l'homme est plus ou moins autonome, agissant en maître. Mais il n'en est pas moins vrai que ce moi est le principe de la grande scission. En lui, l'unité de l'être se brise en deux. La conscience du moi donne naissance aux opposés : sujet-objet, ici et là, avant-après, passer et durer, sens et non-sens, vie et mort et la conscience du moi, son devenir intérieur ne s'arrête pas là. Au sein de tous les opposés l'homme, en son être, participe néanmoins continuellement à l'unité de l'Etre, qui est un au-delà de tous oppo-

sés. La participation à l'unité essentielle est la source de son inextinguible nostalgie qui trouvera sa réponse définitive en une nouvelle naissance dans l'Etre. Par conséquent, il pourra témoigner de sa métamorphose et du « tout autre » en lui dans la vie quotidienne, dans l'amour et dans l'action.

Devenir un moi et une personnalité plus ou moins autonome fait partie du chemin de l'homme. Mais ce n'est pas là le but ultime de sa vie. C'est ici que naît le côté tragique de la vie, dont la première étape conduit obligatoirement au développement du moi. Toutefois les échecs subits par l'homme délivré aux ordres de ce dernier représentant paradoxalement la chance de sa vie. La séparation inévitable de l'Etre, que produit la conscience objectivante existentielle, jette l'homme hors de l'Unité de l'Etre, et donne naissance à la souffrance humaine. Celle-ci, à son tour, éveille la nostalgie de retrouver l'Unité de la Vie, patrie Divine, dans sa conscience. Dans la finitude du monde, maîtrisée par le moi, s'obscurcit l'infini ; dans la clarté de sa conscience objectivante l'homme verra l'infini aussi peu que les étoiles en plein jour. Mais c'est dans la détresse de cette obscurité que nous attend la lumière supra-naturelle. C'est ainsi que le chemin de sa Destinée conduit l'homme, à travers le noir de sa conscience objectivante, vers la Plénitude lumineuse de sa conscience pneumatique. C'est le devoir de toute conduite spirituelle d'aider l'homme à trouver et à cheminer ce Chemin. C'est le Chemin de la maturité intérieure, le chemin Initiatique de l'âme. L'homme sur ce chemin doit apprendre à surmonter la détresse de cet enchevêtrement dans lequel la prétention de sa conscience objectivante le pousse. Il doit prendre au sérieux ces expériences qui dépassent tous les dons de sa conscience ordinaire, afin de trouver le chemin de la Transformation, à partir de son être essentiel.

Sur ce chemin de la maturité intérieure, l'homme n'a pas seulement à surmonter la résistance naturelle du

petit moi et de ses valeurs traditionnelles : sécurité, possession, pouvoir, autorité. Ce moi n'est qu'un *petit « pécheur » :* le *grand « pécheur »* est celui qui incite l'homme à considérer comme la seule source de connaissance, celle grâce à laquelle il est capable de s'orienter dans le monde ! C'est ainsi que le moi devient le grand coupable de toute scission et séparation. Car si la conscience, qui ne reconnaît comme réalité que le monde des objets, règne seule sur l'esprit de l'homme, elle barre le chemin des expériences de la vraie réalité qui se trouve au-delà de tout « objet » et de toute dualité. Ce n'est que grâce à ces expériences que même le monde conçu objectivement par la conscience naturelle peut devenir transparent à l'Etre qui se manifeste aussi en lui.

L'homme a besoin du moi qui considère le monde comme objet, afin de pouvoir y vivre en tant qu'homme et être témoin. Mais ce moi devient une lumière trompeuse dès que l'homme pose la question du sens de la vie à travers le petit bout de la lorgnette. Lorsque, aveuglé par ses succès dans le monde objectif, il croit être au sommet de lui-même, il est en fait des plus éloigné de la vérité de la vie. Mûrir, humainement parlant, consiste à vaincre l'aveuglement de l'autonomie du moi et du monde objectif, puis à découvrir et à développer le vrai Soi profond qui vit et œuvre librement en puisant à la source de son être essentiel ; ainsi, de métamorphoses en métamorphoses il deviendra le témoin et le serviteur de la Grande Vie. Préparer ce chemin et y accompagner l'homme est la tâche de toute éducation spirituelle et religieuse.

L'homme est prêt à s'engager sur le chemin de la maturité lorsqu'il atteint les limites de son pouvoir naturel. Il existe dans l'homme le doute non avoué de ne pas être entièrement en ordre avec lui-même et sur le bon chemin. Bien souvent, alors qu'il se croit au sommet de son autonomie imaginaire, il se sent tracassé par des sentiments de culpabilité, des angoisses incompréhensibles et

une atmosphère de vide L'être négligé, refoulé par la conscience naturelle rappelle sa présence. L'homme doit apprendre à écouter cet avertissement, et à y répondre en s'ouvrant à l'invitation intérieure ; il doit apprendre à reconnaître en son propre esprit objectif le voile jeté sur la vérité. Pour cela, l'aide d'une personne parvenue à la maturité lui est souvent nécessaire. Alors, peut-être, dans la communion en l'Etre, et à travers son attachement au vrai maître intérieur, gagnera-t-il la liberté dont il languit. Il la cherchera en vain tant qu'il se servira pour cela de moyens, c'est-à-dire de la forme de conscience qui précisément la lui cache.

∴

Mûrir signifie, dans tous les domaines de la vie, devenir fertile. Cela nécessite toujours l'union de deux pôles complémentaires. L'homme et la femme doivent devenir un, afin de donner la vie à un enfant. L'homme doit donner son moi qui ne cherche que son propre avantage, afin de réaliser une œuvre, il doit donner son moi à un toi, afin qu'il y ait une communauté. Tout devenir présuppose le dédevenir du devenu.

La maturité, dont le fruit est le nouvel homme, présuppose la fusion du moi et de l'être essentiel. Cette union de l'homme avec son « fond profond », grâce auquel l'être s'éveille dans le Soi, et l'Etre dans l'existence, est l'axe autour duquel devrait graviter notre vie. Tout homme, à un moment donné, lorsqu'il a atteint la pleine expansion de son moi naturel, entend l'appel de son être profond. S'il se fond et renaît en lui, il recommence la vie comme un nouveau-né. Et cela veut dire mourir. Le moi doit mourir : à sa prétention, à sa souveraineté, à son assurance, à sa suffisance, à son autonomie imaginaire. La percée vers l'être, dont l'éternité n'est jamais le temps prolongé à l'infini (parce qu'elle le traverse verticale-

ment), est l'axe autour duquel se déroule notre devenir authentiquement humain.

Tout au long de la vie, nous préparant à devenir perméables à l'Etre qui est en-deçà de toutes les oppositions, « mille » instants privilégiés annoncent la « Grande Expérience » dans laquelle la Lumière, qui est au-delà d'ombre et lumière, apparaît définitivement. Mais si respectivement nous ignorons leur signification, et que l'aide nous fait défaut, interprétées alors peut-être d'une façon compréhensible au moi, elles seront par là même perdues. Et pourtant, ne pourrions-nous pas déjà tirer profit de ces expériences qui précèdent la Grande Expérience, et avancer sur le Chemin en prenant conscience de l'Etre ? L'Etre, la Grande Vie englobe la mort de la petite vie. L'Etre, en tant que Grand Ordre, est au-delà de sens et non-sens. L'Etre en tant que Grande Unité, est au-delà d'isolement et de communauté. L''échec que nous éprouvons dans notre conscience naturelle est la condition même nous permettant de prendre au sérieux ces expériences dans lesquelles « résonne » l'Etre. C'est pourquoi la plus forte résistance à l'expérience de l'Etre vient de notre existence parfaitement satisfaite d'elle-même, ne se posant aucune question à son propre sujet, ni au-delà d'elle.

∴

La disposition d'esprit faisant obstacle à la conversion, revêt trois formes caractéristiques : un durcissement du moi dans sa coquille, une dispersion illimitée, une fausse harmonie. On rencontre en chacun de nous ces trois formes, mais grâce au caractère de notre individualité, à notre biographie individuelle, et à notre degré d'évolution l'une ou l'autre des variations prédomine.

Le cas le plus fréquent est celui de l'homme solidement incrusté dans la carapace du moi. C'est l'homme qui est imperméable à toute pénétration et à toute transforma-

tion répondant à l'exigence de son être essentiel. La seule chose qui pourra l'aider sur le chemin sera de briser la suffisance de sa structure, et que le Crépuscule des dieux de son existence rende possible l'abandon du moi. Cet homme va éprouver la rencontre avec son propre être comme « percée » heureuse de tout ce qui le limite. C'est alors que l'espace infini et encore insoupçonné de la vie, ainsi que la Plénitude de l'Etre vont s'ouvrir à lui, d'une façon qui va le renouveler « à fond » ! Afin de se préparer à une telle expérience le premier pas sera toujours l'exercice de l'abandon du moi au service de notre semblable et de notre œuvre dans le monde.

Le second type est précisément à l'opposé du premier. L'homme ne souffre pas de la détresse d'être enfermé, mais de n'avoir jamais pu se construire sa maison ; il souffre la souffrance d'une absence de contours : il n'a pas encore su construire son « étui », son moi. Or une demeure protectrice est nécessaire à la vie. Il faut à l'homme certaines règles, un cadre dans lequel il puisse assembler et ordonner ses expériences. Il le lui faut, non seulement pour exister, mais pour pouvoir transformer, dans sa propre finitude, les puissances infinies de l'être, les rendant ainsi fertiles. C'est à tort que l'on ne considère dans la forme que le danger de durcissement ; certes, ce danger existe. Mais la « forme » est avant tout le récipient dans lequel l'enfant, puis l'adulte, gardent soigneusement le mystère de leur être profond. La coquille n'est pas seulement le château fort dans lequel l'homme se défend, mais aussi la châsse préservant son noyau sacré. L'homme sans coquille n'a pas assez formé son moi ; en sorte que — juste à l'opposé du premier qui est fermé vers le dedans et le dehors — il erre sans forme dans le monde, proie de toutes les puissances qui l'atteignent. Elles le pénètrent avec une force destructrice et il est incapable de résister, ou elles le comblent de richesses et il est encore incapable de préserver ce cadeau, restant finalement mains vides. Ce sont des hommes aux yeux

tristes. Ils doivent apprendre à s'affirmer et à gagner leur forme. Or si jamais ils arrivent à rencontrer leur propre être, pour la première fois de leur vie, ils éprouveront en eux-mêmes leur noyau supra-naturel source de leur forme authentique. Dans sa rencontre avec l'Etre, l'homme sans moi se transforme, et, s'ouvrant à l'amour, il y trouvera une forme durable pour son moi grâce au fait que cette forme a ses racines dans l'Etre.

La troisième façon d'être du moi, bien entraîné, et dont l'opposition contre l'être essentiel est facilement inaperçue, est la forme de l'homme soit-disant « harmonieux ». L'homme à la façade harmonieuse n'est ni durci dans une enveloppe qui le fait souffrir, ni angoissé par un manque de contours. Il n'est ni crispé, ni « dissous », il s'adapte à toutes les situations à sa pleine satisfaction et à celles des autres. Il sait parfaitement protéger son contentement contre toute intrusion aussi bien extérieure qu'intérieure ; et comme il ne dérange ni ne choque le monde, il ne se dérange ni ne se choque lui-même. Mais son détachement et sa capacité de se donner ne viennent pas du cœur. Il est agréable et souriant mais ne s'engage pas, étant sans amour. Il paraît ouvert, mais il ne laisse rien entrer en lui ! Il semble décidé, mais il vit toujours de compromis. Il a une réponse à tout, mais qui ne lui coûte rien. C'est un aimable égoïste qui donne des cadeaux à tous sans jamais se donner lui-même ; il semble tout accepter et tout admettre, mais cela ne l'engage à rien. Il apparaît sans faire de mal, il disparaît sans rien perdre.

Pourtant, pour lui aussi vient l'heure de l'angoisse. Le fait que sa vie soit si facile l'inquiète. Comment est-ce possible ? Il se sent vide et coupable. Donner son cœur, s'engager, risquer, voilà ce qu'il lui faut apprendre. Lorsque la rencontre avec l'être aura lieu, ce type d'homme aura beaucoup plus de difficultés à y répondre que les deux autres. Car elle ne sera pas la soudaine et heureuse libération d'une longue souffrance, mais au contraire, après une vie entière de contentement harmo-

nieux, l'être lui apportera le premier trouble, la première véritable souffrance, celle de renoncer à sa façon d'être, agréablement entraînée. Mais alors, si cet homme a le courage de faire le saut décisif, l'expérience de l'être lui procurera un bonheur particulier, parce qu'il découvrira non seulement son noyau authentique et sa vraie forme essentielle, mais aussi la façon juste de s'ouvrir, et avec cela : le vrai contact avec le toi.

Au seuil de la percée vers l'être, l'homme doit être capable d'accepter l'incommensurable, que ce soit la mort, l'absurde ou l'isolement total. Afin d'être prêt à faire des expériences dans lesquelles s'annonce la « finalité ultime » de l'homme, on aura reconnu que notre tendance naturelle à trouver la sécurité, la justice, et la communauté ne sont qu'un préambule. Le Chrétien, qui ne se contente pas de réciter le « Que ta volonté soit faite », mais qui dispose de sa foi Chrétienne, vivant cette prière intérieurement, est prêt à faire ces expériences. Mais celui qui ne sait plus la vivre, s'en éloigne. En règle générale, ce n'est que la proximité de la mort, le désespoir total devant le non-sens et l'injustice du monde (un désespoir tel que son indignation se tait), et la solitude absolue qui vous conduisent à la grande expérience. C'est seulement leur acceptation qui rendra possible l'expérience révolutionnaire de l'Etre, grâce à laquelle la Vie au-delà de la mort, le sens au-delà du non-sens et l'unité essentielle dans la séparation existentielle sont révélés.

Que des coups de la destinée soient capables de faire perdre la foi et que des coups de massue soient nécessaires pour éveiller la conscience de l'être, n'est-ce pas là, au fond, une accusation portée contre l'éducation spirituelle occidentale ? Dans ce domaine, l'Orient peut nous enseigner une chose qui, en elle-même, n'est pas

orientale, mais universellement humaine : cultiver cette piété qui exprime l'expérience vécue de notre appartenance à une Réalité plus grande que celle de la raison. Nous aussi, nous pouvons nous ouvrir à l'Etre, à la Grande Vie, et naître à nouveau.

∴

Le mystérieux fondement de notre existence — la vie divine, l'Etre au-delà des opposés, peu importe comment on l'appelle — se manifeste de diverses manières, selon la filiation spirituelle des hommes. L'expérience de l'être signifie toujours la prise de conscience aussi bien de notre participation individuelle que de notre appartenance à l'Etre-Universel. Le pôle qui donnera la direction varie d'un homme à l'autre.

En Orient, ou l'Etre universel est la seule Réalité, l'individualité de la personne n'est en général pas prise au sérieux. Son apparition, toujours liée à l' « expérience de l'être », représente pour le Maître Oriental uniquement le signe que l'on a perçé la « croûte » qui nous sépare de l'Etre ; tandis que pour l'occidental, l'individuation est, en elle-même, l'accomplissement qui compte. Pour l'oriental ce qui semble décisif est l'expérience de l'abolition des frontières, l'accès à l'unité-totalité.

Pour l'Européen, élevé dans l'espace spirituel du christianisme, le centre de l'expérience de l'être « coïncide » avec la découverte de son âme individuelle : il naît en tant que Personne. Dans la communion avec l'autre pôle, dans l'Unité qui le porte et le sauve, il reconnaît Celui, « qui l'appelle par son nom », et auquel il appartient. La Foi en un Dieu personnel sera donc le fruit de cette grande expérience, indépendamment de toute « croyance » en Lui que l'on a pu avoir précédemment. Pour celui qui se sent appelé par son nom, le Chrétien, l'expérience d'être reçu, et de pouvoir s'abandonner au grand Un,

apparaît alors comme la façon de l'homme de participer à l'amour sauveur de Dieu.

Plus un homme se trouve enfermé dans l'orbite d'une âme collective, voyant en l'individualité une menace pour la société, comme c'est le cas par exemple en Orient, plus là personnification des puissances ultimes de la vie lui apparaît comme une projection d'une humanité sous l'emprise de l'angoisse et de l'ignorance dont seule l'expérience de la totalité-unité de l'Etre peut le sauver. Par contre, plus un homme se détache des collectivités en s'individualisant d'une façon authentique, et s'élève à l'indépendance, grâce aux œuvres de la culture et de la civilisation, plus se prépare le terrain sur lequel l'homme pourra mûrir jusqu'à la croyance en un Dieu Personnel, tout en surmontant la phase mythologique de projection de ses angoisses et de ses désirs sur des images divines.

Lorsque l'on parle de l'Etre (et de son Expérience), aussitôt et à juste titre, s'élève la question de sa relation avec Dieu. On ne peut pas dire que ce que nous avons désigné par l'Etre soit « égal » à ce que la théologie appelle Dieu. L'Etre ressenti ou éprouvé dans la piété naturelle de la conscience pneumatique, au regard de la théologie fait partie de la création. Pourtant cet Etre que l'on éprouve dans la Grande Expérience dépasse la réalité de tout ce qui « est ». Elle rend transparent à un au-delà. Dans cet au-delà, l'homme purifié du moi, éprouve le reflet du tréfonds divin que Maître Eckart a défini comme incréé et incréable. Celui qui cherche Dieu peut le retrouver dans ce miroir ; celui qui cherche l'éveil à travers une libération de toute image se trouve déjà sur le Chemin. Ici se révèle dans toute son envergure le rôle d'une conduite de l'âme qui, à la perspective psychologique de la croissance humaine, ajoute la perspective métaphysique et initiatique orientée vers les expériences de l'Etre. La première rencontre de l'Etre lorsqu'elle est reconnue prépare le Chemin vers une foi authentique et transformatrice.

XI

LA GUERISON D'ETRE A ETRE
L'ANALYSE ECLAIRE - LA CATALYSE EVEILLE

La thèse de Fichte, selon laquelle la philosophie que l'on a dépend de l'homme que l'on est, vaut également pour le thérapeute ; et l'on dira alors : « La réalité à laquelle il ouvre autrui dépend de la réalité dans laquelle il vit lui-même. »

Ce que le médecin prend lui-même à cœur, tant théoriquement que concrètement, est aussi ce qui deviendra important pour ses patients. Seul ce que nous prenons au sérieux devient réalité. Plus notre partenaire entre dans la sphère de notre influence, plus ce que nous prenons au sérieux gagne de réalité, agissant comme un aimant qui ordonne tout autour de lui, ou encore comme un tourbillon qui attire tout à lui.

Si réservé et silencieux que soit le thérapeute, sa conception fondamentale de la réalité spirituelle se transfère, qu'il le veuille ou non, au patient et devient toujours davantage son principe d'ordre. Lorsque le médecin conçoit la vie psychique avant tout comme déterminée par le petit moi, tout s'ordonne bientôt effectivement autour de celui-ci : de ses complexes d'infériorité et de ses

compensations, de sa politique de prestige et de son auto-justification, de ses compromis, etc... Si ce sont les instincts qui se trouvent au premier plan, en tant que moyens de connaissance et facteurs des mécanismes psychiques, alors tout se présente comme du refoulement et du défoulement, des vertus apparentes et démasquées, de sublimation et de régression, et inévitablement apparaît le complexe d'Œdipe ! Pour qui la vie de l'âme se déroule sous le signe d'images, celles-ci gagneront dans la prise de conscience de son inconscient dès lors un poids particulier : des archétypes jaillissant de l'inconscient collectif seront constatés, pris comme clés d'interprétation et en conséquence les rêves continueront d'en faire découvrir.

∴

La psychologie se trouve encore au début de son développement. Les quelques écoles qui dominent aujourd'hui le domaine de l'analyse se renouvellent, leurs doctrines sont remplacées par d'autres. Cette évolution correspond, d'une part aux progrès des connaissances théoriques, d'autre part à la direction dans laquelle s'engage l'homme d'aujourd'hui grâce à l'éveil d'une nouvelle conscience essentielle.

Le mouvement dans lequel est entraîné l'inconscient du patient n'est déterminé qu'à la surface par les principes théoriques qui ordonnent la réalité psychique du thérapeute. Dans sa profondeur substantielle, par contre, ce mouvement est conditionné par la puissance et le rayonnement du médecin qui sont la manifestation de sa position essentielle. C'est de cette dimension-là que s'exerce la plus forte influence, la pression ou la séduction, atteignant le patient en profondeur, l'ouvrant ou le fermant, le conduisant à la guérison véritable ou le maintenant enfermé dans sa détresse. La théorie et la méthode analytiques sont rarement les facteurs de guérison. Au-delà

de toute psychologie, en général, elles ne sont guère plus que le canal de l'influence exercée d'un être sur l'autre.

Depuis toujours le thérapeute se préoccupe de la résistance qui intervient tôt ou tard chez le patient, de sa révolte contre l'influence exercée sur lui. Une résistance peut se justifier, une autre pas. La fausse résistance protège « ce qui bloque » le chemin de l'évolution de l'être vers le Soi authentique, c'est-à-dire l'intégration de ce qui correspond à l'être et à l'individuation. Ainsi le petit moi est non seulement la cuirasse grâce à laquelle l'homme se développe, s'affirme et s'assure dans le monde méchant, il est aussi la barrière interdisant à l'être de s'épanouir. La résistance justifiée est celle qui protège le noyau intérieur en butte à des interprétations qui lui sont étrangères et le méprisent, comme à des influences qui le menacent.

Aujourd'hui les bases théoriques des méthodes thérapeutiques dépendent encore d'une perspective presque exclusivement psychologique ; les thérapeutes — se croyant complètement éclairés par leur propre analyse — ne voient pas suffisamment le fondement métaphysique et essentiel de l'existence. Là réside un grand danger ; seule compte la surface psychique, la biographie des individus. La prédominance d'une pareille psychologie ne favorise pas l'épanouissement de l'être On oublie par trop facilement que le moi et ses produits, par exemple ses retenues à l'égard des pulsions vitales, ne sont pas seulement le rempart derrière lequel se retranche quelque chose qui s'oppose à l'être et doit être vaincu, mais aussi la châsse qui protège le centre sacré contre le monde hostile et contre ses propres tentations. Le danger d'une mé-compréhension de la part du thérapeute n'est pas écarté même lorsque ce noyau essentiel est inclus dans son concept du Soi, qui représente l'intégration du noyau essentiel avec le personnage existentiel. Ce qui importe est de distinguer très nettement l'être essentiel métaphysique et non conditionné dans sa dignité

propre et absolue, de tout ce qui, dans le Soi, aussi bien individuel que collectif, est constitutionnel, biographique ou héréditaire, donc relatif et conditionné. La résistance du patient est légitime si elle intervient aussitôt que le centre sacré de son être irréductible et absolu est visé et mesuré en catégories qui appartiennent exclusivement à la sphère psychique analysable, donc externe.

Il est indéniable que maintes valeurs morales et maintes représentations religieuses sont des créations arbitraires et des fixations malsaines du moi, et comme toutes « façades » sont destinées à être mises en question et finalement dissoutes. Mais ici, il s'agit d'être très prudent. Car bien souvent de telles valeurs ne sont pas seulement des représentations imaginaires du sacré, mais correspondent vraiment à notre être authentique. La « belle façade » qu'arbore un homme, comparée à ce qu'il est, peut refléter souvent aussi un aspect véritable de son être profond, en sorte que la « tenue » à laquelle il se sent appelé correspond aussi à la promesse qui réside en son être, c'est-à-dire dans une ambition fondée elle-même dans l'être profond, et qui anticipe la croissance intérieure. Toute fausse qu'elle soit, la façade est souvent une projection légitime de l'être. Le garçon qui se conduit comme un adulte n'est effectivement pas encore celui qu'il joue et se croit être. Et pourtant, ce jeu n'est pas un simple mensonge, mais le reflet de sa vérité virile à venir, et le modèle de ce qui lui est imposé de réaliser. C'est le prélude à la réalisation de son être. L'homme anglo-saxon, avec son « Keep-smiling » et son calme flegmatique, est en général bien différent de celui pour lequel il veut se faire passer. Et pourtant sa tenue préfigure l'image de l'homme qui, en lui, est en voie de réalisation. Si l'on s'exerce sa vie durant à jouer l'homme juste, on contribuera à éliminer progressivement tout ce qui est contraire à cet idéal et à créer le moule qui, un jour, accueillera un homme authentique. Le geste répété réalise finalement ce qu'il exprime.

∴

L'orientation souvent trop dominante de l'esprit qui tend à démasquer la « belle façade » et à délivrer les impulsions de toutes chaînes, ne voit que la plate vérité des faits, par exemple : une agressivité, et passe à côté de la vérité de l'être caché, qui se trouve, elle, encore derrière cette agressivité. On démolit facilement un récipient dont on ignore le contenu. Il y a souvent plus de vérité et une mesure humaine plus juste dans une forme traditionnelle qui freine les instincts primitifs, que dans le prétendu réalisme qui « déchaîne » inconditionnellement le moi naturel. Le thérapeute doit certainement aider à dissoudre une déformation psychique qui se révèle une identification avec une image non encore intégrée, empêchant l'être de se manifester. Mais, il doit analyser cette identification afin de reconnaître si elle n'est pas une préfiguration de l'être profond. Dans ce cas, elle ne doit pas être supprimée avant que l'état légitime n'ait une chance d'apparaître.

Dans la mesure où le thérapeute accepte la théorie selon laquelle l'être profond de l'homme est d'une autre origine que le psychisme conditionné, préformé tout au long du passé collectif, et défini individuellement par la constitution et la biographie ; dans la mesure, en outre, où il se rend compte de l'influence que son propre être exerce sur celui de son patient, il se verra souvent poussé à sortir de sa réserve, et à transgresser certaines règles — nées de la conception originale de l' « analyse », mais n'ayant qu'une valeur limitée — et s'engager résolument dans le rôle de conducteur d'âme.

∴

Dès que nous admettons le rôle que joue, dans la situation thérapeutique, une conduite spirituelle authentique, c'est-à-dire d'être à être, nous ne faisons rien d'autre qu'élever au niveau de la conscience ce qui se passe dans

l'inconscient. Que nous la voulions ou non, il y a une influence directe de notre être sur le patient. Plus le médecin est conscient que l'homme parvient à son vrai « soi » exclusivement de la profondeur de son être et que l'être du partenaire est soumis en tous cas à son propre rayonnement, plus il se concentrera sur l'être de son patient et s'efforcera, surtout dans la situation thérapeutique, d'être de son propre côté entièrement présent à son être. Cela ne sera possible que dans la mesure où le thérapeute est lui-même solidement enraciné dans son être et se sent engagé par un profond respect envers lui et ce qu'il exige.

∴

L'être de l'homme — donc de tous les hommes — est le mode par lequel l'homme participe à l'Etre universel qui, à son tour, représente la grande Vie dans la petite vie, donc l'être incorporé dans le soi tendant à une manifestation existentielle dans le Soi véritable. Si le thérapeute parvient, à travers les ordres et les désordres de l'existence de son patient, à atteindre et à toucher son être, il aura alors toutes les chances de libérer « le courage vers l'Etre » enraciné dans la substance du Soi, et de libérer dans le patient lui-même une force salvatrice ; cela ne se réalise pas en un processus psychique analysable mais en une percée métapsychique qui ordonne la réalité existentielle à nouveau, selon la vérité de l'être essentiel. Cette conversion peut arriver comme un coup de foudre. L' « analyse » qui doit se contenter d'éclaircir la situation par rapport au psychisme conditionné, sera alors complétée par la « catalyse » qui éveille la conscience de l'être essentiel.

∴

La pédagogie a depuis longtemps abandonné le point de vue radical selon lequel la discipline envers l'enfant

et la soumission devaient être remplacées par une obéissance totale à l'égard de sa spontanéité. De même, le moment est venu où l'analyse, réduisant l'activité du thérapeute à attendre que tout vienne de la part du patient, doit être complétée par une attitude plus active c'est-à-dire par le courage de conduire. La légitimation d'une telle conduite repose sur le fait que le point de mire de la thérapie n'est pas le moi analysable, avec ses impulsions, etc., mais l'être, et que l'élément décisif, chez le thérapeute, n'est pas son savoir théorique, mais une présence et une tenue fondée en l'être.

∴

L'être de l'homme ne s'éveille pas de lui-même, mais échelon après échelon, par des réponses à des appels. De même que l'enfant devient un être qui parle, et par là-même un homme, parce que sa mère, dès le berceau, s'est adressée à lui, comme à un être capable de répondre, ainsi l'être de l'homme — c'est-à-dire sa puissance intégrante et personnalisante — ne se manifestera-t-il qu'à travers un appel inlassable et confiant.

∴

La percée de l'être est une grâce, incontestablement. On ne peut pas la provoquer. Mais on peut préparer le terrain qui la rendra possible. La percée est rendue impossible lorsque le patient — et celui qui l'aide — sont tous deux prisonniers de représentations et d'idées, refusant de prendre au sérieux la réalité fondamentale. La méthode analytique permet d'écarter les barrières psychiques fermant le chemin de la puissance métapsychique essentielle. Or l'action de l'être se met rarement en mouvement toute seule, mais en général seulement grâce au contact secret, patient et aimant du thérapeute. Le

travail analytique qui dissout les entraves est nécessaire ; pendant ce temps, grâce à la poussée fidèle de l'être, la maturité se développe graduellement. Le chemin étant bien préparé, l'être n'a plus qu'à franchir la porte ouverte, mais son étincelle ne s'allumera en général que lorsqu'elle sera touchée par le rayon de lumière du thérapeute. Que l'on regarde autour de soi, et l'on verra à quel point rayonne et agit la lumière fertilisante portée par des croyants enracinés dans leur être, et mûs par l'amour surindividuel. Un exemple des possibilités de conduite et de guérison, d'être à être, nous est donné par la relation du maître oriental avec ses disciples.

Le maître oriental ne s'intéresse nullement aux souffrances psychiques, ni à la biographie de l'homme qui se confie à lui. A l'éclat de son œil, à la tonalité de sa voix, à son expression extérieure, il devine la situation et l'échelon atteint sur le chemin de sa maturation. Seul son être retient son attention et tous les moyens lui sont bons pour l'éveiller et le faire résonner. Le moyen décisif se trouve en lui-même. Comme tout homme, le maître existe également dans un soi conditionné par sa constitution et sa biographie, mais la racine de sa vie est son être surtemporel. C'est à travers l'union de son être avec celui de son disciple que lui vient la richesse de ses idées toujours originales, et qu'il puise la force de l'amour surindividuel, dont les rayons et la rigueur finiront par éveiller l'être de l'autre. A cet instant-là, il arrive qu'en une fraction de seconde tout le mécanisme névrotique dérangé, complexé, noué, s'écroule comme un château de cartes. L'homme est libéré à sa racine même et disponible à une métamorphose authentique.

La transformation ne se produit pas toujours comme une catalyse foudroyante. Bien souvent il s'agit d'une maturation de longue haleine, ou du résultat du rayonnement fidèle de la lumière émanant du Maître. L'étincelle du disciple commencera à luire et finalement elle grandira jusqu'au stade de l'Illumination.

∴

Faut-il être un « maître » afin de servir les puissances de l'être ? S'il en était ainsi, nous devrions tous nous résigner. Mais ce n'est pas le cas. Il suffit d'avoir eu une fois l'expérience de l'être, reconnu un « moment privilégié » et de l'avoir pris au sérieux, en soi-même comme chez autrui, dans sa signification transcendante. Il faut avoir appris à distinguer la part humaine du psychisme déterminé et relatif, du noyau métapsychique absolu. Il faut être devenu croyant, par rapport à tout ce que l'homme dans sa nature humaine comporte de surnature. En tous temps et en tous lieux, ce savoir et cette foi fondée sur l'expérience, ont été la source de la sagesse et de l'amour authentique. Leur rayonnement dissoudra les nœuds d'un transfert durci psychique. Dans la mesure où le contre-transfert de la part du thérapeute provient de l'Etre, le partenaire sera délivré à la Réalité de son être essentiel qui le rend capable de vivre sa petite vie au service de la Grande.

XII

DU TRIPLE ASPECT DE L'ETRE VIVANT VU DANS LE MIROIR DE LA TYPOLOGIE

Préciser les caractéristiques d'un homme revient finalement à comprendre son être individuel. Mais l'individualité, dans son unicité et sa particularité, n'est pas perceptible rationnellement ; on n'y accède que par une rencontre concrète. Elle ne s'ouvre qu'à la connaissance intuitive et dans un contact unique et personnel du cœur. L'homme, dans sa vérité, ne se découvre qu'à l'étincelle qui jaillit d'un face à face personnel. Or nous sommes toujours influencés par des schémas de « perceptions » qui n'ont aucun rapport avec l'unicité individuelle de la personne, mais prétendent saisir son « type ».

Il suffit de voir et de s'entretenir avec un inconnu pendant un court instant, pour que notre conscience habituelle nous impose un préjugé quant au « type » que nous envisageons. Plus nous prenons conscience du fait que nous classons, spontanément et involontairement, les individus en « types », plus nous sommes obligés de clarifier et de définir nos catégories typologiques avec lesquelles nous classifions. Que nous soyons médecin ou pédagoque, psychologue ou chargé d'âme, si nous voulons

être à la hauteur de notre tâche, c'est-à-dire capables de donner à l'appel individuel une réponse appropriée, il est nécessaire que notre connaissance typologique soit la plus profonde possible.

La profondeur d'une typologie dépend de combien elle reflète les facteurs qui déterminent l'homme dans la totalité de sa vie. Certains facteurs, en effet, n'apparaissent qu'en telle ou telle situation ; or ici, il faut tenir compte de ceux qui déterminent foncièrement l'attitude d'un homme à l'égard de la vie, du monde et de lui-même. Les facteurs fondamentaux proviennent de deux sources : de l'être essentiel et inné, ainsi que des dispositions ou dons naturels et conditionnés. C'est grâce à ceux-ci que l'homme sera capable de se réaliser plus ou moins selon son être. Or la typologie fondamentale ne concerne que les variations de l'être.

L'être d'un homme est le mode par lequel il participe à l'ETRE dans sa Trinité (à la Trinité de l'ETRE), c'est-à-dire à l'ETRE en tant que Plénitude, Ordre, ou Unité.

La façon particulière selon laquelle domine l'un ou l'autre des trois aspects, c'est-à-dire dans un ordre particulier (hiérarchie), distingue un être humain des autres. Dans la réalité de l'existence l'être est incorporé dans le Soi. Or celui-ci, étant en partie conditionné, ne réalise jamais l'être totalement !

L'être, comme toute chose vivante, n'est pas statique ; il n'est pas une forme immuable, mais une « formule » vivante ; en d'autres termes, il est une invitation, une impulsion à suivre un certain chemin, le chemin de la destinée, où chacun vit sa propre vie, chante le chant de la vie dans sa propre mélodie. Ainsi la fleur vit selon le mode des fleurs, l'animal en tant qu'animal. Et l'homme doit vivre en sa qualité d'homme, c'est-à-dire ; réaliser la grande Vie dans sa vie humaine, et manifester, pendant et à travers son existence, l'être qui en lui représente l'ETRE.

La particularité de l'homme est que la vie, au cours de

son développement, s'éveille à la conscience objectivante. L'homme est la créature qui est destinée à manifester l'ETRE sur-temporel et sur-spatial dans le temps et l'espace de son existence, consciemment et librement ! le Soi véritable qui correspond authentiquement à son être est une personne libre et consciente d'elle-même et de son existence. Ce qui est paradoxal dans son évolution, c'est qu'il a à développer d'abord un moi, qui justement, dans son ordre de conscience, ne manifeste pas l'être en pureté, mais le voile.

Les hommes se distinguent les uns des autres par les variations de leur être en reflétant, par celles-ci, les élans originaux de l'ETRE qui sont à l'œuvre en toute chose vivante. Il y en a trois : dans tout ce qui vit, l'ETRE incarné en lui agit en tant que Puissance qui d'abord le crée et le porte, puis le différencie formellement, le conduit à l'achèvement de sa forme, et enfin le reçoit à nouveau dans l'Unité universelle, le grand Tout. La grande Vie incorporée en tout ce qui vit, agit en un triple élan : en tant que Force de vivre sa petite existence, en tant que Destination à se réaliser en une forme particulière, et en tant qu'élan à s'intégrer dans un Tout qui le dépasse. Dans tout ce qui vit, il y a donc trois élans en un, ou un unique élan qui revêt ces trois aspects : I) L'élan vital qui est à la base de toute existence. Ce qui vit, ne vit pas par soi-même, mais de la Plénitude de l'Etre, vivant en lui, qui veut se manifester ; c'est pourquoi ce qui vit, non seulement « vit », mais « veut » vivre et cherche à s'affirmer et à se maintenir dans l'existence. II) L'élan formel, c'est-à-dire, celui de se réaliser dans une forme particulière, différenciée : devenir « soi-même ». Ce qui vit, le fait selon l'image — modèle intérieur qui est le sceau de l'Etre dans sa personnification en chaque être ; et vivre, c'est « vouloir » réaliser son image. III) L'élan unifiant, c'est-à-dire : parvenir à la totalité, en nous-même et en tout ce qui nous entoure. De par son être, tout ce qui vit participe de la Totalité et de l'Unité de l'Etre ;

c'est cette participation qui œuvre en chacun, en cherchant à dépasser sa séparation, et en rentrant finalement dans l'Unité d'un grand Tout.

La différenciation entre les hommes est due à la prédominance de l'un de ces trois élans originaux sur les autres. C'est cela qui détermine leur « type », tel qu'il se présente dans l'existence.

Il y a le type de l'homme élémentaire. Il vit en premier lieu l'élan vital de sa nature. Quels que soient en lui l'élan vers une forme ou celui vers l'unité, le sens et la finalité de sa vie sont soumis à la nature élémentaire.

Il y a le type déterminé surtout par la forme ; c'est l'homme au pouvoir de l'esprit formel. Sa vie et sa pensée sont dirigées avant tout sur la forme, les valeurs, et sur l'ordre à donner à l'existence, à la sienne propre et au monde. Quels que forts soient l'élan de sa nature élémentaire et celui de trouver des contacts humains, le sens de sa vie se trouve plus ou moins résumé en sa nostalgie de forme.

Il y a le type de celui qui aspire avant tout à l'Unité ; c'est l'homme au pouvoir de l'âme. Sa vie est caractérisée par une nostalgie d'amour, d'unité, de communion avec autrui, avec le monde, avec Dieu. Quels que soient la force de son élan vital et de son intérêt aux formes et à l'ordre, le sens de sa vie et sa finalité sont foncièrement contenus dans son désir de communion, et ce n'est qu'en elle qu'il cherche et trouve le sens et l'accomplissement de sa vie.

Les trois « types » que nous venons de distinguer représentent également trois aspects de la vie de l'homme. Ceci est dû au fait que leur « trinité », se reflète à travers les trois maux fondamentaux de la vie de chaque homme : le danger de l'annihilation, le non-sens et la solitude. Mais c'est selon sa constitution en son être, donc selon la direction qu'il est destiné à vivre, et sa sensibilité à l'égard des maux existentiels, qu'un homme se distinguera des autres ; ainsi, aurons-nous affaire soit à une vie placée avant tout sous le signe de la lucidité et de la volonté à

se rendre maître des dangers de l'existence, en s'assurant contre eux, soit à une vie qui se sentira avant tout responsable de donner une bonne « forme » et un « sens » à toute chose, en les ordonnant et les accomplissant ; ou enfin, à une vie tendant plutôt à une réalisation de la nostalgie de communion, sachant harmoniser les contraires, afin de les lier en une communauté.

⁂

Différente est la destinée particulière enracinée dans l'être individuel. La vie d'un homme dépendra de la gamme des « dons » qui lui permettent de réaliser son être dans l'existence, c'est-à-dire de parcourir effectivement son chemin authentique. L'écart entre la destinée essentielle et la possibilité d'accomplir celle-ci, constitue l'un des champs de tension de la vie intérieure de l'homme. Il est nécessaire de connaître cet écart et cette tension si l'on veut émettre un jugement au sujet de quelqu'un. Il existe des hommes dont l'être est masculin, mais qui possèdent des dons féminins, et d'autres, à l'être féminin, et aux facultés masculines. Et inversement, il y a la femme dont l'être est féminin et les dons masculins et celle à l'être masculin et aux dons féminins. La différence entre le masculin et le féminin, tant en ce qui concerne l'être, que les dons, se ramène à la différence entre le principe actif qui vise à la forme et à l'ordre, d'une part, et de l'autre, au principe animique passif, réceptif, qui vise à la communion. C'est le Yin et le Yang. A l'élan actif qui pousse, correspond une force passive qui attire. L'élan originel naturel d'exister pour vivre est, dans le rapport masculin-féminin, ambivalent. Le rapport entre les élans originaux de l'être et les dons nécessaires à sa réalisation, donne à chaque type humain, sa tonalité particulière.

La mesure des dons de réalisation et de force vitale existentiels, coordonnée à la poussée de l'élan Originel de

l' « essence », détermine chez l'homme le degré de son courage ou de son angoisse, ainsi que celui de sa confiance ou de son manque de confiance en soi, ceci, étant à la base de l'humeur fondamentale *(Grund Stimmung)* (1).

L'Etre, en tant que Loi, présent en notre être essentiel exige, en vue de sa réalisation, des dons existentiels, en correspondance. La mesure de cette correspondance déterminera la sensibilité primaire à l'égard de tout ce qui concerne la forme des choses et la loi de leur ordre. Un homme auquel l'ordre, la forme, le sens de la vie, tiennent essentiellement à cœur, souffre plus que d'autres du désordre, du non-sens, de l'injustice qu'il rencontre dans l'existence, il est particulièrement vulnérable aux échecs, et facilement victime de sentiments de culpabilité (2).

Le degré de participation à l'Unité de la vie, coordonné à la mesure des dons de sympathie et d'amour, détermine la place que tiennent les sentiments de communion ou d'isolement, de même que la tristesse ou l'indifférence face à l'hostilité du monde. Des hommes nés pour aimer et être aimés sont particulièrement sensibles à la cruauté de la vie et à la solitude de l'existence (3).

On s'aperçoit ainsi que l' « humeur fondamentale » correspond toujours à un « type », du fait qu'elle est tissée de sentiments qui d'un côté sourdent du caractère particulier de l'être, et de l'autre des facultés concernant

(1) Correspond à la Puissance ; (2) correspond au Rang ; (3) correspond à la Grandeur. (Voir le chapitre suivant.)

Exemples : l'artiste, qui dans son être essentiel est dirigé vers l'expression sensible de la vie, l'art ; s'il n'a pas les dons de forme en vue de réaliser l'exigence de cette nostalgie concrètement, il ne sera pas créateur.

Un homme sera malheureux si ses dons de réaliser les conditions d'une transparence, ne correspondent pas au degré de sa poussée transcendantale. S'il n'a pas le don de discipline, celui de se mettre en ordre en vue de l'exercice exigé par le chemin, il aura toujours mauvaise conscience.

la relation de l'homme au monde ; ainsi en est-il du courage ou de la peur devant la vie, de la foi dans le « sens » de la vie, et de l' « unité » à la vie, ceci d'une part, et de l'autre, du sentiment de sécurité dans le monde, de l'accord formel au monde, de l'impression d'être chez soi dans le monde.

Le rôle que jouent les sentiments innés indique à quel type humain on appartient ; ceux-ci se ramènent finalement à l'un des trois élans originaux et aux vertus correspondantes dont chacun est doué.

∴

Les trois élans de l'Etre qui se manifestent existentiellement en tant que « force » naturelle d'exister, conscience des valeurs et nostalgie de communion, se reflètent également à travers les divers degrés de maturité que doit franchir l'homme. On retrouve la « trinité », aussi bien à travers la succession des degrés eux-mêmes que dans la structure interne de chaque degré. Chaque degré de maturité représente donc un type, et à chaque degré l'homme se différencie typiquement, ceci selon celui des « élans » qui prédomine en lui.

L'homme, créature entre ciel et terre, est d'abord l'enfant de la terre, c'est-à-dire de la Grande Nature qui, avant et pendant la montée de conscience, lui donne vie, le porte, le renouvelle. La fidèle force de la terre nourrit constamment son existence. Témoignant de lui-même, à travers sa conscience réfléchie, qui le distingue de l'animal, il devient un moi « je ». Il se dégage des liens qui l'attachent à la nature et acquiert le caractère d'une personnalité indépendante dans le monde. Il prend conscience de lui-même, et maîtrise plus ou moins le monde, avec sa raison devenant ainsi un soi qui se croit autonome. Toutefois son être vrai ne se réalise que lorsque, à travers le développement de sa maturité, il transcende son autonomie imaginaire. C'est uniquement dans l'état de

transcendance — celui où l'homme est « rentré » dans l'Unité de l'Etre (dont, dans son être, il a toujours inconsciemment fait partie) que l'homme atteint la véritable liberté par rapport au monde et à la mort. C'est ainsi que finalement il deviendra une « personne » à travers laquelle peut se manifester le divin.

∴

Les hommes se distinguent typiquement les uns des autres, en ce que certains restent toute leur vie sur le plan de « grands enfants de la terre », dominés par leurs élans primaires, tandis que d'autres se reposent définitivement au niveau du moi orienté vers le monde des formes. Enfin, les troisièmes, représentant le troisième plan, ressentent toute leur vie l'existence dans le monde comme un statut provisoire, ou transitoire, et, chercheurs inlassables, ils savent qu'ils ne trouveront la paix que dans l'union avec le Transcendant.

Au niveau de l'âge adulte, là où règne le moi existentiel dirigé par sa raison, niveau du plus grand nombre, la Trinité de l'Etre se manifeste de telle sorte que certains vivent avant tout uniquement enracinés dans la grande nature, tandis que d'autres sont déjà pourtant empreints de la nostalgie de la transcendance. La majorité, cependant, vivra avant tout sous l'emprise de leur « monde », au point qu'ils ne ressentiront plus ni les forces ni l'appel des puissances de la terre et du ciel. Bien entendu, nous devons tous vivre jusqu'à l'heure de notre mort selon la conscience objective ; mais il n'en est pourtant pas moins vrai que les uns vivent uniquement dans l'orbite d'un monde qu'ils ont eux-mêmes créés, que d'autres restent accrochés aux puissances terrestres, et que les troisièmes sont sans cesse attirés par l'au-delà, ce qui se traduit par une sainte inquiétude de transcender enfin et définitivement leur moi et leur monde fini.

Sur le chemin qui conduit à la plus haute maturité,

chaque étape reflète donc le triple élan de l'Etre. Au niveau du moi se croyant autonome, l'homme s'élève au-dessus de ses élans naturels ; il rationalise l'élan vital de l'être, cherchant à exister, organisant la possession de pouvoirs qu'il lui faut acquérir afin de consolider sa vie. En un mot, il cherche à devenir maître de sa vie.

Grâce à la conscience objectivante et à la puissance créatrice de son esprit, il soumet sa vie au commandement intérieur : « Tu dois ! » Il s'efforce donc de construire en lui et dans le monde un « ordre » achevé d'œuvres et de valeurs, et souffre avant tout du désordre et de l'injustice.

Troisièmement, il cherche la paix de son âme dans l'unité intérieure, et dans l'union avec les autres, et par là-même correspond à travers cette nostalgie, et à travers la responsabilité qu'il ressent en l'égard de l'existence, au troisième des élans originaux. Il manifeste existentiellement l'Unité de l'Etre. En obéissant à l'élan de son âme, en se donnant à autrui, et en communiant dans l'amour, l'homme annule de plus en plus les positions bien établies du moi, dépassant les formes bien définies reconnues par sa conscience « raisonnable ».

∴

Les trois élans font partie de tout homme évolué ; si l'un d'eux fait défaut, de manière absolue, sa vie n'est plus possible. En réalité, un des élans domine toujours les deux autres. Et il se peut que, même si un homme est destiné, de par son être, à exister soit en fonction de sa nature primaire, soit de son esprit objectivant, ou soit de son âme, ses dons ne correspondent pourtant pas à son élan dominant ! Ainsi, quelqu'un né pour se donner avec amour à autrui ou au monde, peut-être doué d'une raison tellement développée qu'il est entraîné toute sa vie dans des fixations limitées contraires à la poussée de son être. Un autre, mû de par son être, au besoin de vivre dans des

formes claires et délimitées, sera empêché d'y parvenir de par son caractère trop faible ou trop mou, ennemi de toute distinction.

Etre déterminé par l'enracinement dans la nature primaire, par les exigences objectives du monde ou par la transcendance et, par correspondance, chercher une forte assise dans la vie à l'aide de la raison, de l'esprit dirigé vers des formes, ou de l'âme aimante, telles sont les trois caractéristiques qui distinguent les hommes dans leur être et dans leur existence. La loi de la vie prescrit que l'homme soit « entre » ciel et terre ; qu'il contienne en lui les deux pôles, et qu'il les fasse fructifier en les intégrant l'un à l'autre. L'homme ne peut accomplir sa destinée que s'il est capable d'élever son élan naturel et sa faculté de donner une forme à sa vie, finalement au niveau d'une existence enracinée dans la Transcendance. Ce n'est qu'à travers l'Expérience vécue dans cette dernière que son existence acquiert la transparence que lui promet son être essentiel. Sa qualité particulière variera selon le type auquel il appartient. Sur toute la surface de la terre et de tous temps, il y a au niveau le plus élevé, comme témoignage de la grande Trinité : le représentant de la Plénitude, ou de l'Ordre, ou de l'Unité de l'Etre.

XIII

PUISSANCE-RANG-GRANDEUR

L'homme des temps modernes est devenu aveugle à son être. On ne rencontre plus qu'à de rares exceptions cette sensibilité inhérente aux qualités transcendantes de l'être, que sont la Puissance élémentaire, le Rang et la Grandeur de l'âme. On ne valorise plus que selon le rendement quantitatif. Ainsi pense-t-on pouvoir remplacer le manque de plénitude et de force originelle par des valeurs extérieures comme l'application et l'ambition ; le manque de structure intérieure, par une capacité et une efficacité matérielle ; et le manque d'amour authentique spontané par des commandements moraux et une bonté fondée sur des principes. Or cette absence de puissance intérieure, qui jaillit de notre être, ce manque de rang et de grandeur innés a des conséquences désastreuses. La sensibilité à ces valeurs transcendantes doit être retrouvée, car elle donne « mesure », « forme » et « direction » à notre vie.

1° Participation de l'être a l'être

L'être essentiel en chaque homme est la manifestation de l'Etre. A travers la forme existentielle de l'homme, son

être ne se manifeste que d'une façon conditionnée. L'homme en elle n'est qu'un miroir impur, un médium imparfait, un organe limité de l'Etre. Et pourtant, grâce à son être essentiel, il reste ouvert à l'Etre et est destiné à devenir le miroir sans défaut, le médium transparent, l'organe absolu de l'Etre. Il est destiné à le révéler dans l'existence, et il en est capable dans la mesure où, s'identifiant à son être profond, il contient l'Etre en lui-même.

La présence de l'Etre varie d'un homme à l'autre. Chacun participant de manière différente à la « Plénitude », à l'Image originelle et à l' « Unité » de l'Etre ; de là découlent les variations de Puissance originelle, de Forme innée et de Force unifiante. Ces différences sont visibles chez l'homme par rapport à son degré d'indépendance originelle à l'égard des dangers de l'existence, le degré d'authenticité des modes et formes de sa vie, enfin son degré de bonté humaine spontanée. La diversité de l'être se manifeste selon le degré de sa Puissance originelle, la « hauteur » de son Rang, la Grandeur de son âme.

Puissance (originelle), Rang et Grandeur nous mettent au contact de qualités métaphysiques. A travers toutes les limitations de l'existence, ces qualités nous parlent de la participation personnelle à l'Etre de chaque être individuel. Par la « puissance », l'être se manifeste en sa qualité de base et de source originelle, ainsi que de principe vivifiant de toute existence. C'est la Puissance même de l'Etre qui est à l'œuvre et se manifeste à travers toutes les circonstances de l'existence. Au travers du « rang » transparaît l'Image originelle de l'Etre, qui s'exprime par la « forme innée », mise à l'épreuve en toutes circonstances existentielles. Dans la « Grandeur » resplendit l'Etre en tant qu'Unité qui embrasse et libère toutes les formes différenciées ; Unité qui nous touche à travers la noblesse de l'âme, et dont l'ampleur, la profondeur et la pureté se manifestent dans toutes les circonstances de l'existence.

2° Puissance originelle

L'homme, par sa puissance originelle, révèle la mesure de sa participation essentielle à l'Etre en tant que plénitude. Par Puissance, il faut comprendre tout ce dont l'homme est originellement doué en possibilités d'épanouissement et d'énergie face à la vie, sachant l'affronter et lui répondre. Cette Puissance n'a rien en commun avec la fermeté, la richesse et la force que l'homme conquiert de par son propre effort, ou grâce à des circonstances extérieures favorables. L'une étant chargée de plus de force transcendante que l'autre.

Chaque homme a sa propre mesure de Puissance. Celle-ci, en elle-même, est irrationnelle, moralement neutre et privée d'orientation. Elle est « l'a priori » vital de toute existence. Elle en est le principe mystérieux, insondable et problématique, mais elle en est aussi l'élément moteur, la grande réserve de force qui porte, nourrit et conserve.

⁂

Les hommes se distinguent les uns des autres selon l'envergure, la richesse et la force de leur être particulier. Les uns ont plus de substance foncière que les autres ; ils sont portés, nourris et poussés avant tout par elle et non par ce qui leur vient du dehors. Leur vie est un épanouissement de ce qu'ils sont originellement, non un acquiescement au monde.

Les hommes doués de Puissance originelle sont comme des arbres aux fortes et profondes racines, dont le tronc est inébranlable et la large ramure peut dominer un vaste espace — sans effort, ni mérite. La nature leur a fait cadeau d'une grande solidité, les rendant capables de résister aux avatars de l'existence quotidienne, en sorte qu'ils sont moins en danger que d'autres.

Les hommes doués de Puissance originelle sont naturellement audacieux. L'audace est l'expression d'un fort

enracinement dans l'Etre ; elle mesure, à sa manière, les dangers de l'existence, ceux-ci acquérant un attrait particulier ; alors que le corruptible est menacé d'anéantissement, l'incorruptible éclate au grand jour, et ce fait d'exposer au danger ce qui est éphémère permet une prise de conscience, dans la joie, de l'impérissable.

⁂

Les hommes doués de Puissance ont une richesse naturelle. Leur personne entière éclate d'un ardent amour de la vie, comme si elle était nourrie de tous les sucs de la terre. Ils ont une forte et saine sensualité leur faisant aimer la vie et le monde dans leur magnificence sensible. Ils ne sont jamais desséchés, mais au contraire pleins de sève. L'atmosphère autour d'eux, et le rayonnement qui se dégage de leur personne, sont chargés d'une vibration intense. Ils se dépensent sans compter, sans crainte de tarir, car ils puisent avec confiance à la source infiniment riche de leur être. Ils sont doués d'une « envergure », d'une dimension propre, leur permettant de prendre possession de l'espace, et de s'y imposer.

⁂

Les hommes doués de Puissance tirent leur force d'un centre vital originel qui les rend plus résistants et aptes à de grands efforts ; ils sont endurants. Quels que soient les dommages qu'ils peuvent subir, ils se renouvellent et retrouvent toujours la force à la source de leur être qui semble invincible.

L'abondance naturelle qui jaillit de leur être donne aux hommes doués de Puissance un élan victorieux. Dans tout ce qu'ils entreprennent, ils y mettent le poids entier de leur nature. Ils vont naïvement et avec ténacité, droit au but, et l'arc de leur volonté possède de l'ampleur.

∴

Grâce à l'envergure, à la richesse et à la force de leur être, les hommes doués de Puissance sont naturellement sûrs d'eux et disposent d'une supériorité qui s'impose. C'est pourquoi beaucoup cherchent auprès d'eux un soutien, puisant à leur substance, reprenant force à leur contact ; d'autres s'orientant sur eux, sont tentés de les suivre et de leur être soumis. Les relations élémentaires entre les hommes sont déterminées, spontanément, par la mesure de cette puissance originelle.

La Puissance se manifeste non seulement à travers une attitude en face de problèmes posés par l'existence, mais également à l'égard de l'engagement moral et spirituel. Un tel engagement est l'expression dans toute sa valeur de l'énergie vitale, et non pas une bouée ou une béquille, pas plus qu'un succédané destiné à compenser un vide originel.

∴

Les hommes doués de Puissance constituent un danger pour l'ordre social réglementé, et ce dernier en est un pour eux. Car les forces primordiales concentrées en leur être veulent s'extérioriser. L'incessante pression qu'elles exercent met en question tout ordre défini. La façon naïve dont ces hommes revendiquent leur droit à l'expression, comme allant de soi, les met en contradiction avec eux-mêmes et les expose au danger. Ils attaquent, souvent sans le savoir ; et provoquent la riposte. La confiance qu'ils ont en leur force, indépendamment de toutes les contingences, et même du savoir et des capacités effectives, les prive souvent du sens de la mesure. Leur formidable énergie concentrée peut avoir un effet explosif, aussi bien dans le milieu où leur action a lieu, qu'en eux-mêmes. La direction dans laquelle s'engage la Puissance originelle — ordre ou désordre — l'effet qu'elle produit

— selon le bien ou le mal — dépendent de la structure de leur caractère, de leur constitution psychique et spirituelle, enfin des valeurs qu'ils reconnaissent et qui déterminent leur comportement.

∴

Plus la Puissance originelle d'un homme est intense, plus il lui est difficile de s'intégrer dans un ordre donné, de mûrir intérieurement. En vertu de cette puissance qu'il tire de son être, et devant laquelle s'inclinent les autres, il croit avoir le droit de diriger, là même où ce droit n'existe pas. Sa supériorité innée ne tolère aucune contradiction, supprimant souvent la nécessaire auto-critique. La force de régénérescence de son être lui permet de surmonter, plus rapidement que d'autres, échecs et souffrances, et bien souvent l'empêche de mûrir en profondeur. La qualité de caractère et la maturité d'âme des hommes doués de la Puissance originelle dépendent, plus que chez les autres, de leur Rang et de leur Grandeur.

∴

La Puissance originelle est moralement neutre. Elle rend fort dans le bien comme dans le mal. Elle donne l'élan, la force et l'efficacité, mais en elle-même, quant à la valeur de ses motifs et de son action, elle n'indique rien. C'est elle qui donne la force de transformer l'existence. Seuls les hommes doués de puissance originelle transforment la face du monde. Toutes les grandes figures de l'histoire ont été des hommes portés par cette Puissance, puisée à la source originelle de leur être. Sans crainte et en toute indépendance, ils ont mis en question la tradition. Le bénéfique ou le diabolique de leur œuvre ne dépendait pas de cette puissance en elle-même, mais elles étaient déterminées selon les valeurs morales et spiri-

tuelles qu'ils avaient reconnues (ex. : Les hommes d'autorité primordiale dans toutes les sphères de la vie, politiques et autres).

Le degré de Puissance originelle détermine la mesure de ce que l'on est capable de supporter. La patience, la retenue, le renoncement sont opposés au dynamisme de la Puissance. Les hommes doués de Puissance originelle sont sans cesse sous pression, ils veulent agir, se libérer de leur trop plein de richesse, sans égard pour autrui, dans un égocentrisme innocent. Si la vie humaine n'était déterminée que par la Puissance originelle, les bêtes sauvages règneraient parmi les hommes ; dans un élan inconditionné, ils adoreraient des idoles qui ne seraient rien d'autre que le symbole, les protecteurs des puissances élémentaires ; et leur représentation du paradis serait l'éternelle jouissance de leur force et de leur richesse primordiales.

3° Le Rang

L'image originelle de l'être humain est l'un des modes par lequel se manifeste l'Etre en une forme particulière. L'image originelle de chaque homme représente l'idée de l'homme, d'une façon individuelle. Le Rang d'un homme dépend de la mesure dont son être est vraiment imprégné de son Image transcendante.

L'Image de l'homme, dessinée au cœur de son être, transforme le micro-chaos des puissances originelles en une forme micro-cosmique. L'Etre comme principe d'Ordre, n'apparaît que dans des formes. La réalisation de l'Ordre dans l'existence temporelle donne aux formes leur validité et leur sens supra-temporel. Les formes nous convainquent dans la mesure où, même dans leur conditionnement, elles sont transparentes à l'Image originelle. Lorsqu'un homme a du Rang, son mode existentiel et sa forme personnelle nous parlent d'une façon individuelle de l'Image Universelle.

∴

Le développement de la forme existentielle est soumis aux conditions de la vie temporelle. Dans quelle mesure celles-ci sont seules déterminantes, dépend de la puissance créatrice de l'être essentiel. Les hommes, ayant du Rang, ont une puissance normative qui rend leur façon d'être relativement indépendante des conditions extérieures. Le noyau de leur être luit au travers de leur présence en transparence, la marquant de son sceau. Lorsqu'un homme représente un rang inférieur, le caractère, la constitution et la façon d'être là ne témoignent pas de son être et semblent ébauchés, uniquement déterminés par les circonstances extérieures ; l'apparence de son être est délavée, trouble et obscurcie.

∴

Le Rang supérieur d'un homme s'exprime dans l'existence à travers une liberté sereine de se manifester et de se maintenir dans sa forme propre. Les puissances de la vie ordinaire qui dérobent et font perdre forme, et qui renversent les hommes d'un rang inférieur, n'ont par contre que très peu de pouvoir sur les hommes d'un Rang élevé. Elles se brisent à la forme prédonnée de leurs êtres, qu'ils affirment, sans se soucier de l'impression qu'ils donnent au dehors, restant imperturbable au milieu de toute influence extérieure.

∴

Les hommes de Rang élevé ont leur centre et leur mesure dans l'image normative de leur être. Certes, leur mode de vie est aussi fonction des données extérieures ; mais leur attitude fondamentale à l'égard de la vie n'en est pas le produit. Ils sont conduits par la loi intérieure de leur être. Ils sauvegardent une mesure dictée par une

stricte discipline que leur être leur impose, en sorte qu'ils résistent à la tentation de se faire passer pour plus qu'ils ne sont. Ils ne vont pas au-delà de leurs forces, restant plutôt en de-ça, aussi bien dans leurs prétentions que dans leurs actions. Les hommes de « rang » ont leur centre imperturbable dans le « noyau » de leur être. Leur forme, qui se développe organiquement à partir de leur noyau personnel ne connaît ni la hâte, ni la confusion, mais l'ordre.

∴

L'homme de Rang inférieur semble se maintenir dans une forme uniquement constituée en vue de défendre sa puissance et sa sécurité existentielles. L'homme de Rang supérieur, au contraire, se présente dans une forme dont la loi constitutive ne procède pas de l'existence. Le premier a lui aussi, au fond de lui-même, un être surnaturel, mais il est caché. Et le second a lui aussi des traits de caractère conditionnés par l'existence naturelle ; mais son être, plus fort, lui impose sa direction. Il est formé et conduit par l'Etre, alors que l'homme de rang inférieur est plus dépendant des hasards de l'existence. C'est pourquoi l'un a en lui la lumière de l'absolu, alors que l'autre ne reflète que la pénombre de la souffrance existentielle.

∴

Le Rang d'un homme s'exprime au travers de sa « tenue ». Cette tenue n'est pas le résultat d'une discipline extérieure, elle est maintenue par la dignité de l'être. Les puissances élémentaires de la vie exercent également une pression sur cet homme mais, tenues en laisse, elles ne servent qu'à l'épanouissement de la personne totale. Sa nature forme un tout harmonieux d'où rayonne, sur autrui, une puissance créatrice d'ordre et de lumière.

∴

Les hommes dotés de Rang gravitent autour d'un axe intérieur, gardant spontanément leur équilibre, ou le retrouvant aisément. La force directrice de leur être dénoue, comme de soi-même, chaque tension suscitée par les détresses de la vie, et relie à un tout harmonieux les puissances dont l'intensité peut amener à des crises nerveuses celui qui est moins « déterminé » en son être. Les hommes de Rang se comportent avec sérénité dans la détresse ; ils allouent aux forces essentielles le temps nécessaire de dépasser, de l'intérieur, ce que l'homme sans rang, lorsqu'il souffre, ne parvient à surmonter que par la lutte ou la tension de sa volonté.

∴

La hauteur du Rang détermine la relation de l'homme avec le monde. L'homme de Rang inférieur reflète dans son attitude ses soucis existentiels. Par contre, le comportement de l'homme de haut Rang, marqué par son être, semble l'écho de l'Etre qui résonne dans l'existence. En tant que tel, cet homme est tout à la fois le porteur, le gardien et l'annonciateur d'un ordre supérieur. Il est en même temps dans le monde et au-dessus agissant d'une manière toute différente de ceux qui sont inextricablement emmêlés dans les données de l'existence.

∴

Les hommes de haut Rang sont au-dessus des fluctuations de la vie. Comme les autres, ils vivent dans l'engrenage du temps et de l'espace, mais le sens de leurs actions est enraciné ailleurs. Ils existent comme les autres incorporés à ce monde, mais le sens de leur vie repose en leur être. Ils mènent leur vie non pas seulement par rapport à des conditions mais aussi d'une façon incondi-

tionnée. Ils sont ce qu'ils sont dans toutes les circonstances. Ils peuvent dire : « Je suis ce que je suis, je reste toujours le même, quoi qu'il arrive ! »

∴

Les hommes qui ont du Rang ne se soucient ni de leur sécurité ni de leur prestige. Lorsqu'ils en sont préoccupés, ils savent que de telles pensées ne sont pas en conformité avec eux-mêmes. Ils ont une autorité naturelle, et émanent une ambiance de sécurité qui jaillit de leur noyau essentiel. Le rythme de leur souffle reflète l'équilibre qui est le propre de l'homme juste.

∴

Les hommes de Rang ne courtisent pas le monde ; ils savent préserver leur dignité. L'approbation de la foule les rend critiques à l'égard d'eux-mêmes. Il est inévitable qu'ils provoquent l'agressivité et l'opposition de ceux dont les préoccupations et les prétentions existentielles sont autres, car ce qu'ils personnifient va toujours au-delà des désirs d'aise et de sécurité. C'est pourquoi ils n'atteignent que ceux en lesquels la nostalgie d'un monde supérieur est déjà éveillée.

∴

Qui dit Rang dit forme « immuablement valable ». Cette dernière ne repose pas sur la fermeté du caractère, la ténacité de la volonté, la force d'une nature, un savoir bien fondé ou des capacités exceptionnelles. Le Rang ne se ramène jamais à des qualités déterminées ; c'est tout le contraire ; la valeur des qualités découle du Rang. L'irréductibilité de la forme est dûe au fait qu'elle procède de la qualité supérieure de l'Etre incorporé à son être.

Les hommes qui ont du Rang ne se régénèrent pas seulement à l'aide de forces matérielles, mais plutôt en vertu de la loi qui régit leur forme. C'est comme si les substances naturelles n'étaient plus le moyen juste de rendre l'homme capable de réaliser son être. Lorsque, au cours de la lutte contre les puissances extérieures, ils subissent un dommage, ils se renouvellent par leur propre forme intérieure.

Le monde se transforme dans l'entourage des hommes de Rang ; l'espace s'élargit et l'air se purifie. Ce qui est étranger l'un à l'autre se sépare. Ce qui est apparenté se rapproche. Le factice tombe, l'authentique apparaît. La brume s'éclaircit, et les formes acquièrent des contours nets. L'Ordre originel de l'Etre se découvre, et l'informe s'éveille à la « forme innée » qu'il lui est donné d'accomplir.

Du Rang supérieur émane une force qui ne tolère ni l'impureté ni le désaccord, ni le vague ; le contraste entre être et paraître ne peut persister en sa présence. Le mensonge se terre, les belles façades chancellent, l'insensé recherche le « sens ». Les hommes de Rang invitent à s'engager dans une forme ; les forces de l'Etre, qui visent à un accomplissement harmonieux, se font sentir avec insistance dans leur entourage. L'homme de Rang favorise, chez celui qui y est intérieurement prédisposé, le témoignage de l'Etre. Il le libère de la convoitise et des besoins exclusivement existentiels, et l'oblige, sans grands discours, à la fidélité en son image intérieure.

∴

Dans l'éclat de leur être, les hommes de Rang reflètent l'Ordre originel de l'Etre ; le refléter dans sa pureté est le sens de toute croissance dans les formes. Plus vigoureuse est la force formative de l'être, plus fort est le rayonnement exigeant et créateur qui émane de lui. Ce ne sont ni des paroles, ni des actes ni des œuvres qui attestent la vérité de l'Etre, mais ce qui, dans le silence, émane directement du noyau de l'être. Cet impondérable transperce autrui, le délie de l'assujettissement à l'existence quotidienne, et le convie, par la voix de son être authentique, à la liberté d'être lui-même.

∴

Pour l'homme d'un Rang supérieur, le monde devient transparent ; il voit resplendir l'Etre dans l'existence, tout en souffrant de l'imperfection des apparences. En chaque chose, il recherche involontairement l'image originelle qui lui est propre, et il éveille en chaque homme son « meilleur moi » qui correspond à son être. Parce qu'il s'adresse à l'image originelle, il exerce sans rien faire de particulier — une mystérieuse pression sur l'esprit d'autrui, le transformant et le rendant conforme à sa formule essentielle.

∴

Les hommes de Rang ont leur propre style de vie qui les distingue de la foule. Ils peuvent aussi faire des choses inusitées différant des normes conventionnelles, mais ils ne perdent jamais leur mesure intérieure, car la loi de leur être les maintient dans la droite ligne de leur image intérieure. Ce qui les distingue des autres n'est pas l'extravagance de l'original — composant avec innocence et insouciance un étrange bouquet de ses instincts

primordiaux — mais la loi intérieure de leur être dont la puissance créatrice rayonne d'une manière convaincante. L'original trouve des imitateurs, l'homme de Rang forme des disciples : ceux en lesquels la loi de son être rencontre un écho.

∴

L'homme de Rang est doué d'un « œil lointain ». Son regard ne semble ni provenir de lui, ni se diriger vers autrui, mais sourdre de l'infini, pénétrer et traverser l'autre, le perçant, et visant à travers lui l'infini. Ce regard garde les distances. Par contre l'homme d'un rang inférieur déshabille autrui, met à nu son intimité, le dissèque ; parce qu'il ne connaît que le proche et le palpable, il juge froid et impersonnel « l'œil lointain » qui semble le transpercer avec indifférence. Par contre, plus est élevé le Rang de celui que touche l'œil lointain, plus il se sent salué par un être se rencontrant avec le sien, dans l'infini.

∴

Les hommes de Rang vivent au sein de leur ordre intérieur, et ils tiennent ce qui les entoure à distance convenable. La distance qu'on leur accorde naît spontanément de la noblesse de leur être et de la solidité de leur centre qui reflète leur loi intérieure. Cette distance paraît être une cuirasse formée de rayons jaillissant de leur être inconditionné. Elle est bien autre chose que la protection d'une créature qui ne songe qu'à assurer et défendre son existence.

∴

Les hommes de haut Rang sont les messagers d'une loi supérieure et de la force formative qui en découle. Ils ne sont pas hautains, mais, étant situés à un niveau

plus élevé, leur regard vient d'en haut et émeut les autres, de l'éclat d'un ordre supérieur.

∴

La tenue de l'homme de Rang a le charme de la modestie royale. La supériorité, qu'elle personnifie et exprime, l'élève au-dessus du commun, mais en même temps, le maintient dans l'humilité de celui qui a conscience de sa petitesse. L'impossibilité d'accomplissement de l'exigence qui jaillit de son être infini rend tout orgueil impossible.

∴

L'homme de Rang a de l'éclat — l'éclat immédiat de l'Etre, et non l'éclat d'un reflet. Nous touche l'éclat d'une forme impeccable et, à travers elle, une lumière supérieure. Il y a trois éclats différents ; le reflet d'une lumière qui vient d'ailleurs, l'éclat de toutes choses achevées en elles-mêmes, et le rayonnement pénétrant dû à la percée d'une lumière supérieure. L'éclat de la nature est le reflet d'une lumière qui, par le moyen de substances mélangées, se transforme en couleurs resplendissantes dont nos sens se réjouissent. Ainsi chaque homme reflète-t-il les lumières qu'il intercepte. L'éclat de l' « aura » de toute forme achevée est autre chose, sa lumière ne fait pas vibrer nos sens, mais notre œil intérieur qui cherche la réalisation parfaite. C'est l'éclat de ce qui est « arrondi en soi-même », dont la Réalisation Intégrale reflète son image originelle. Chaque création achevée est douée de cet éclat propre : le cristal, la fleur, un espace harmonieux, l'œuvre d'art authentique, et chaque homme — dans la mesure où sa forme extérieure exprime d'une façon pure l'image de son être intérieur. Plus l'homme a de Rang, plus son être s'exprime librement, et resplendit d'une lumière qui surpasse l'éclat de la perfection for-

melle ; c'est un rayon qui vient de l'Etre et le traverse ; il n'est pas perceptible à l'œil de notre corps, ni à l'œil intérieur qui recherche les formes parfaites. C'est la douce lumière de la promesse éternelle qui touche notre âme. L'éclat de la perfection nous fait voir la perfection dans l'existence, celui de la douce lumière nous attire dans une unité plus élevée. Plus l'homme a de rang, plus fort est l'éclat de sa forme, mais aussi plus lumineux est le rayon qui vient de l'Unité de l'Etre et qui, par le moyen de la forme, nous invite à monter encore plus haut — là où le rang de l'homme rejoint sa grandeur.

4° Grandeur

Le souffle de l'Etre anime l'univers ; il amène au jour l'abondance des formes et leur imprime un mouvement de retour à l'Unité vivante dont elles sont issues. L'homme est destiné à accomplir sa propre forme dans l'existence. Toutefois, lié en son être à l'Unité de la Vie, il ne lui est jamais possible de se réaliser définitivement en une forme. En tant qu'expression partielle de l'Etre, son être essentiel n'accède jamais au Tout, et il en souffre au-delà de toute imagination. Du plus profond de son être, il aspire à se réintégrer à l'Unité de l'Etre. En tant qu'être particulier, il recherche sa forme authentique, et il ne pourra s'accomplir et se libérer intégralement que dans l'Unité de l'Etre.

⁂

La nécessité de croître en une forme particulière, au sein des conditions existentielles, accentue avec rigidité la particularité de son être et contrarie la tendance éternelle à retourner dans l'Unité Universelle de l'Etre. Plus la lutte pour l'existence le pousse dans la différenciation, où il s'affirme lui-même, plus il sent en lui l'appel de

l'Unité salvatrice qui se traduit comme nostalgie de l'âme ; elle l'invite avec insistance à quitter son soi individuel et à s'ouvrir en mûrissant à l'Etre.

∴

Les hommes sont prisonniers d'eux-mêmes à des degrés variés. Plus ils le sont, plus ils sont fermés à l'Unité de l'Etre. A quel point ils sont prisonniers, dépend de la participation de leur être à l'Etre, et de la mesure dont ils sont pénétrés de l'Unité de l'Etre et dont ils en ont la nostalgie.

Les hommes se distinguent dans la mesure où respire dans leur être l'Unité de l'Etre qui rapatrie en elle tout ce qui est devenu forme individuelle. La Grandeur de l'âme reflète le degré de présence vivante de l'Unité de l'Etre dans l'être. Les hommes ont plus ou moins de cœur, ils ont une force d'âme, un pouvoir plus ou moins grand de surmonter la souffrance, ils sont d'une plus ou moins grande humanité originelle. Plus un homme a de la Grandeur, plus lumineuse et convaincante rayonne l'Unité de l'Etre qui dissout les contrariétés et les oppositions pénibles de l'existence.

∴

La Grandeur d'un homme se reflète à travers son rapport avec l'existence. Elle est visible à la façon dont il accepte son sort et dont il se comporte avec autrui. Plus son âme est grande et plus sa vie est déterminée par l'Unité agissante de l'Etre, à travers son être, qui libère toute différenciation enfermée dans ses revendications égocentriques. Avec cette forme qui lui permet de se dépasser, grâce à l'amour qui relie, unifie et sauve, l'homme doué de cette maturité innée, que représente la Grandeur, confirme dans son existence tourmentée l'Unité vivante de l'Etre.

∴

Un signe de Grandeur d'âme est la persévérance à se dépasser soi-même. Toute vie tend à sa forme particulière, mais est aussi portée au-delà de celle-ci. La loi de la croissance vers l'Unité est inhérente à la vie tout au long de l'évolution de ses formes. La nature pure se soumet sans résistance au tout qui l'anime ; ses formes éclosent de lui et finalement elles se rapatrient en lui. En l'homme, la vie s'emprisonne dans un moi existentiel s'obstinant à vouloir durer. Sa participation à l'Unité infinie lui fait sentir les limites de sa forme finie et le manque de totalité de son être. Mais en tant qu'il s'identifie à son moi, il s'affirme hors de l'être ; et, défendant sa forme existentielle achevée, il s'oppose au renouvellement et au devenir ; il se ferme à autrui. Il est évident que l'homme ne peut réaliser son humanité que comme individu au caractère particulier, mais il ne s'accomplit, en tant qu'homme, qu'en se dépassant sans cesse, en brisant sa coquille particulière. L'homme croît en se libérant graduellement du moi. La prédisposition à cette libération, et la force nécessaire à cela, indiquent la Grandeur innée de l'âme.

∴

Au début de sa vie, l'homme ignore le niveau de son âme. De même que le caractère d'un homme ne révèle qu'imparfaitement son Image intérieure (parce qu'il est également en partie déterminé par le monde), ainsi la coquille dans laquelle s'affirme le moi cache tout d'abord le niveau d'âme où se trouve son être. C'est la destinée de l'homme d'avoir à construire une coquille pour son moi, afin de subsister existentiellement. Dans quelle mesure cependant, il s'enferme dans ses limitations, et dans quelle mesure celles-ci, finalement, s'imposent à son être, dépend de sa force d'âme, c'est-à-dire de la capacité

de cette dernière à faire sauter les murailles qui la séparent de l'Unité. Lorsque l'homme manque de Grandeur, le pouvoir de briser les menottes de son moi est faible ; mais plus haut est le niveau de la vraie Grandeur, plus proche sera la libération. Déjà le moindre événement suffit à détruire à l'improviste la carapace acquise dans la lutte pour l'existence. L'être intime apparaît, transperce l'enveloppe et, d'un coup, l'homme s'éveille à la hauteur du chemin qui correspond au degré de sa maturité innée. Hors des ruines de son château fort s'élève l'homme transformé. Et c'est alors seulement que commence la vraie vie, qui est conforme à son niveau intérieur.

∴

Quoi qu'il advienne à l'homme, aussi longtemps qu'il vit, il est soumis au devenir et à la métamorphose. Ce n'est qu'en devenant qu'il croît et mûrit, paliers par paliers. Mûrir signifie transformer, supprimer le passé afin de permettre une nouvelle croissance. C'est ainsi que l'homme grâce à une transformation perpétuelle gagne une maturité qui le rend capable de se donner à l'autre et de porter fruit, corps, esprit et âme. Le fruit de la maturité de l'âme confirme l'Unité de l'Etre qui transcende toute existence. La maturité de l'âme, de degrés en degrés indique le chemin qui nous sauve de la détresse de l'existence. L'âme ne porte fruit que lorsque l'homme obéit à l'appel de son être, qu'il répond à sa sollicitation et qu'il quitte le retranchement qui protège son moi. S'il succombe au mirage qui le tient retenu dans les rêts du moi, il ne parviendra pas au salut auquel aspire son être. Pourtant il ne faut pas confondre la maturité que l'on acquiert dans la vie, pas à pas, et qui permet de s'élever à une certaine position spirituelle, avec la grandeur innée de l'âme, qui détermine la prédisposition à mûrir. Chacun croît en maturité, la souffrance y oblige. Et cependant les hommes diffèrent les uns des autres selon leur

capacité innée de maturation. La force transformatrice de leur âme, qui indique leur Grandeur, détermine le degré de capacité à élever la vie vers l'Etre universel.

∴

Plus l'homme a de maturité innée — plus considérable est donc la force opérante de l'Unité qui œuvre en son être, et plus perméables restent les formes qu'il revêt dans l'existence. Il est plus ouvert à l'Etre qui le destine à s'élever. Il se soumet avec plus de bonne volonté à l'impulsion de son être qui l'invite à gagner, toujours à nouveau, une nouvelle Unité. Sans crispation, avec une grande patience, il s'élève inlassablement, d'échelons en échelons, éliminant le passé, grâce à la force qui l'habite. Il vit selon l'Ordre de la croissance qui prescrit à chaque forme de devenir elle-même ; puis, lorsque l'heure est venue, à se libérer et à accéder à une Unité supérieure. L'aspiration à ne jamais stagner sur place, à toujours se dépasser, est plus forte que la volonté naturelle d'affirmation et de défense du moi.

∴

L'homme est inévitablement soumis à la loi de l'existence, donc voué à la souffrance inhérente à celle-ci. La Grandeur de son être ne le protège pas de la souffrance qui naît des dangers, de l'imperfection, et du manque d'Unité de l'existence. Pourtant, parce qu'à un niveau élevé l'Unité de l'Etre a déjà permis à l'homme de dépasser essentiellement son moi existentiel, celui-ci souffre comme s'il ne souffrait pas. Fidèle à la loi de son être qui l'appelle à l'élévation, il ne se défend plus contre la souffrance, et s'il lui arrive de souffrir, ce lui est un aiguillon pour se dépasser au « fond ». L'homme de maturité innée ne peut être blessé. C'est comme s'il était indestructible et sain, comme s'il était enraciné de

naissance et croissait dans la santé intérieure même, qu'aucun mal ne peut toucher. Qu'est-ce que cette santé foncière ?

Est sain, celui pour lequel tout sert au salut.

∴

Une chose ne se casse que dans la mesure où on lui offre de la résistance ; l'homme ne se brise que parce que, s'étant démesurément cramponné à son moi, l'appel de son être ne peut plus l'en libérer. Seule est destructible la forme de celui qui ne laisse plus s'opérer la transformation exigée par l'être. Un homme qui est dans cette disposition d'esprit n'entend plus l'appel intérieur. Et même s'il le perçoit encore, il ne peut plus le suivre en confiance. Il s'oppose à l'Etre qui nous libère du passé, et sa vie est sans espoir. Plus l'âme a d'élévation et plus il est certain que chaque blessure lui fera gravir un échelon et déclenchera une croissance intérieure. Toute perte le stimule dans sa marche ascendante, et les grandes tempêtes de la vie lui font prendre clairement conscience de l'antagonisme entre son être authentique et son moi existentiel. Il obéit à la voix profonde, et la crise se dénoue salutairement. Chaque fois que le destin détruit la forme qu'il s'est donnée, il ne s'y oppose pas, et, renonçant à elle, il s'élève à un niveau supérieur. Ainsi la maturité innée est-elle révélée par la force de dépasser ce qui est éphémère, de se transformer et de mûrir. C'est le degré de disposition à la métamorphose qui indique le niveau de Grandeur d'âme.

∴

Celui qui se libère de sa coquille pénètre dans la splendeur de l'Etre. Son dépouillement, sa nudité lui permettent de vivre le mystère de la plénitude. Là où d'autres sont dévorés par la vie, il se sent porté par elle. Exté-

rieurement pauvre et sans protection, le nécessaire lui est donné. Sans possession existentielle, il est dans l'abondance de l'Etre, puisant à la source qui ne s'offre qu'à celui qui est désintéressé.

∴

L'Unité supérieure de l'Etre apparaît à travers une nostalgie de totalité qui anime les multiples formes différenciées ; elle est confirmée par la force qui les unit. L'homme, dont l'âme ne cesse de s'élever, devient de plus en plus un avec lui-même. Participant essentiellement à l'Unité de l'Etre, il témoigne de celle-ci et la manifeste dans un amour qui comprend et se sacrifie. Renonçant à lui-même, il se donne aux autres, et, ce faisant, il les libère eux-mêmes de la détresse de leur moi. La Grandeur d'une âme nous atteint de par la force rayonnante de son amour.

∴

La conscience d'une Unité supérieure est toujours présente dans l'amour. Jamais entier en lui-même, l'homme découvre dans l'amour ce qui le libère à sa totalité. Tout amour libère l'homme de l'emprise du moi exclusif, fermé à autrui et à toute transformation. L'amour qui témoigne de la grande communauté fondée sur l'Etre, est doué de la force salvatrice. La grandeur d'une âme est reconnaissable à la façon dont un homme se laisse pénétrer par la force de l'Unité de l'Etre, cette force qui se manifeste dans l'amour qui transcende l'existence.

∴

L'homme situé à un niveau inférieur ne peut comprendre celui d'un niveau supérieur. Il ne peut s'expliquer, ni son dédain pour les richesses matérielles, la puissance,

le prestige, ni sa bonté qu'aucune déception ne peut changer, pas plus que sa sérénité qui le porte à travers toutes les épreuves. Il le considère comme étranger à la réalité, manquant de combativité, insensé et bête. L'homme sans maturité ne comprend pas l'homme mûr. Encore moins un homme manquant de grandeur innée sera-t-il capable de comprendre une grande âme. L'acceptation du destin, de même que la bonté compréhensive montrent, également, une maturité conquise, petit à petit, par la souffrance. Mûrir est toujours une pénétration progressive vers une Unité plus large. Le signe d'un niveau humain élevé suppose une dose de compréhension et d'amour débordante. Ce niveau n'est pas donné à celui dont la maturité est acquise seulement à travers les expériences de la vie. Ce dernier a beau connaître la loi et admirer l'exubérante plénitude, il lui manque la force contraignante de son être. Il doit encore se vaincre lui-même, tandis que l'autre ne pourra agir autrement.

L'homme au niveau élevé reconnaît tous les degrés inférieurs, mais il comprend chaque forme de souffrance d'autrui, non pas seulement dans sa relation causale, mais comme détresse sur le chemin. Devenu un avec le grand élan qui le tient en mouvement de maturation, il voit en chaque circonstance nouvelle de la vie d'autrui une étape sur le chemin. Pour lui, tout a un sens dans la marche vers la grande Unité, et chaque forme n'est qu'un passage.

∴

L'homme de maturité innée a le don de reconnaître tout état d'âme. Il comprend avec bonté les degrés différents de la souffrance humaine. Il délie la langue du cœur. Dans l'atmosphère bienfaisante de sa chaude sympathie, le besoin de se justifier en ses actions se relâche ; les nœuds se dénouent, la glace fond, la raideur s'assouplit. Il découvre consciemment cette cuirasse qui l'em-

pêchait de respirer. Ce que sa volonté égocentrique avait pu refouler, surgit à nouveau spontanément. L'écluse s'ouvre, la vie bondit en avant, telle une vague, afin d'emporter celui qui s'est libéré de lui-même, vers une plus vaste Unité.

∴

Un homme de maturité innée est bon parce qu'il comprend tout en fonction de la nécessité du devenir. Il pardonne, et il surmonte son impatience, car il connaît la sagesse de l'Etre qui veut « que tout se fasse en son temps ! » Ce n'est pas la mesure de l'achèvement supérieur des formes qui lui importe, car il ne connaît qu'un seul péché : demeurer dans l'isolement égocentrique, dans la séparation, s'arrêter sur le Chemin, qui est finalement la voie de l'Unité. Son amour, toujours tendu vers une croissance salutaire, ne se permet plus de répit. Grâce à sa compréhension, il réussit à « dissoudre », nœud après nœud ; il écarte les pierres qui gênent le pas suivant. Il ne prive pas autrui des fruits salutaires de la souffrance, car il sait combien elle est fertile, mais il indique comment la transformer d'une manière créatrice. Et jamais il n'oublie que tout ce qui vient de l'Etre vient à son heure.

∴

Plus un homme a de Grandeur, plus son œuvre s'accomplit d'elle-même, sans son intervention. L'Unité active qui le traverse se manifeste directement comme « force » qui unifie. Partout où il apparaît ou demeure, il ouvre les portes du cœur et éveille les forces qui témoignent de la grande Unité.

5° Le rang et la grandeur

Le Rang et la Grandeur innés ont certains rapports entre eux tout en restant indépendants l'un de l'autre. Il y

a des hommes dont la magnanimité ne semble pas correspondre au Rang ; c'est comme si leurs vies passées avaient été favorables à l'épanouissement de leur forme, mais qu'elles avaient été par contre trop pauvres en souffrances et renoncements pour les faire mûrir en conséquence. Et il y a des hommes d'une grande maturité innée, mais d'un Rang moins élevé, qui sont comme s'ils avaient déjà vécu beaucoup de vies et étaient passés à travers énormément de souffrances, sans pourtant avoir trouvé la forge qui les aurait formés. Cependant un Rang d'un niveau élevé exclut un manque frappant de maturité, et une grande maturité est incompatible avec un Rang inférieur. Plus la maturité et le Rang sont élevés, plus ils se compénètrent, constituant ensemble la grande force rayonnante de l'Etre. Moyens et organes de l'Etre, ils transforment le milieu ambiant, non par l'action mais par la douce puissance spontanée et inconsciente de leur être.

Le Rang d'un homme nous touche par la perfection de la forme ; la Grandeur innée par la limpidité de l'âme. Le Rang d'un homme détermine sa vocation en ce qui concerne l'action, sa maturité indique sa Grandeur. Du Rang naît la force créatrice, de la Grandeur émane une influence salutaire. Le Rang supérieur anime la conscience d'autrui à se réaliser en perfection. La Grandeur anime à réaliser la transformation à laquelle il est destiné. Dans le Rang réside la force qui oblige l'idée à devenir forme, dans la Grandeur habite la sagesse et l'amour qui rapatrient le séparé à l'Unité de l'Etre.

Les hommes de haut Rang, par leur connaissance, leur force formatrice et leurs créations, reflètent l'Etre dans la plénitude de ses Images originelles. Les hommes de grande maturité reflètent, en se dépassant eux-mêmes, dans leur compréhension et dans leur amour, l'Unité

essentielle de la multiplicité dans l'Etre. Chez l'homme véritablement grand. Rang et maturité innés sont UN, et son amour est créateur et sauveur à la fois.

∴

L'Unité vivante de l'Etre respire au rythme éternel de la création et de la libération. Jaillissant du fond infiniment riche de l'Etre, les formes luttent en vue de leur achèvement, aspirant en même temps à retourner au sein de leur grande Unité. L'Unité de la vie se différencie et s'articule à travers d'innombrables formes indépendantes, et, dans son devenir sans fin, elle les dissout à nouveau. En l'homme, la polarité du rythme de la vie se manifeste par l'antagonisme entre la volonté de se réaliser en une forme finie, et la nostalgie du retour en l'Unité infinie ; entre l'évolution vers la forme et l'involution vers l'unité ; entre une conception de la vie basée sur la connaissance empirique et la destinée vécue intérieurement, entre l'œuvre accomplie et le chemin poursuivi sans trêve ; entre l'esprit créateur et l'âme qui s'accomplit en mûrissant ; entre le Rang et la Maturité.

∴

Dans la nature à l'état pur, la vie s'accomplit selon le mouvement cyclique de la naissance et de la mort ; les formes sont conduites à leur achèvement où elles portent fruit, puis elles se fondent à nouveau dans l'Unité dont elles sont issues. Dans la conscience que l'homme a de lui-même, dans l'existence, l'élan originel de l'Etre vers la forme se durcit en sa volonté de durée ; alors le souffle vital n'exprime plus l'Unité. Il est vécu sous l'aspect contradictoire où le changement s'oppose à la durée. La croissance et la mort des formes naturelles s'opèrent sans volonté ni résistance ; en l'homme, la croissance devient une force dirigée volontairement vers une forme reconnue

que relève et annule une autre force, celle d'accepter librement la mort en reconnaissant en elle le moyen d'ouvrir la porte à la grande Vie et de parvenir à l'Unité suprême. La contemplation des formes authentiques révèle l'Etre auquel se ramène toute image et tout « ordre » ; le degré de transparence à l'Etre varie selon la Grandeur d'âme. La maturité victorieuse de la souffrance, ainsi que la force d'amour dont dispose l'âme, révèlent la rayonnante Unité de l'Etre, dans sa force délivrante et salvatrice ; le degré de transparence à l'Unité dépend de la maturité de l'homme. Seul l'homme cherche, et crée, une forme considérée comme une fin, comme un tout achevé et valable; et, lui seul, va au-devant de la mort comme vers une issue libératrice du mouvement cyclique.

∴

Le Rang et la Grandeur, finalement, se rejoignent, manifestant ainsi l'Unité des deux pôles. Ils se rencontrent à la consommation finale où l'homme mûrissant, « rentré » dans l'Unité pour « ressortir » à un niveau supérieur, se trouve toujours à nouveau au commencement.

∴

Dans la conscience de soi de l'homme, le souffle de l'Etre se brise en deux aspects opposés ; vie et mort. Mais dans l'achèvement l'homme vit en liberté ce qui, au départ, s'accomplissait selon la nature. Il ne lutte plus avec la mort, et ne cherche plus à défendre sa forme. Sa vie conduit au-delà du trépas ; son trépas vainc la mort. La forme qu'à revêtu l'Etre en lui est une formule vivante de transformation ; sa formule est le changement de sa forme. Dans cet accord de son Rang et de sa Maturité se manifeste la grande Unité de la Vie en tant qu'Etre créateur et sauveur.

TABLE DES MATIERES

Préface 5

I. — L'esprit de l'homme, l'esprit de Dieu .. 11

II. — L'âme menacée par l'excès d'efficience .. 23

III. — Activisme et sérénité 29

IV. — La perte de l'intériorité 35

V. — Les signes de la non-maturité humaine .. 41

VI. — La victoire de l'esprit sur la mécanisation 47

VII. — Heures privilégiées de la vie 53

VIII. — De la lumière surnaturelle 59

IX. — Adolescence - Eveil de l'être 71

X. — Les étapes de la maturité du point de vue psychologique et religieux 97

XI. — La guérison d'être à être 111

XII. — Du triple aspect de l'Etre vu dans le miroir de la typologie 121

XIII. — Puissance, Rang, Grandeur 131